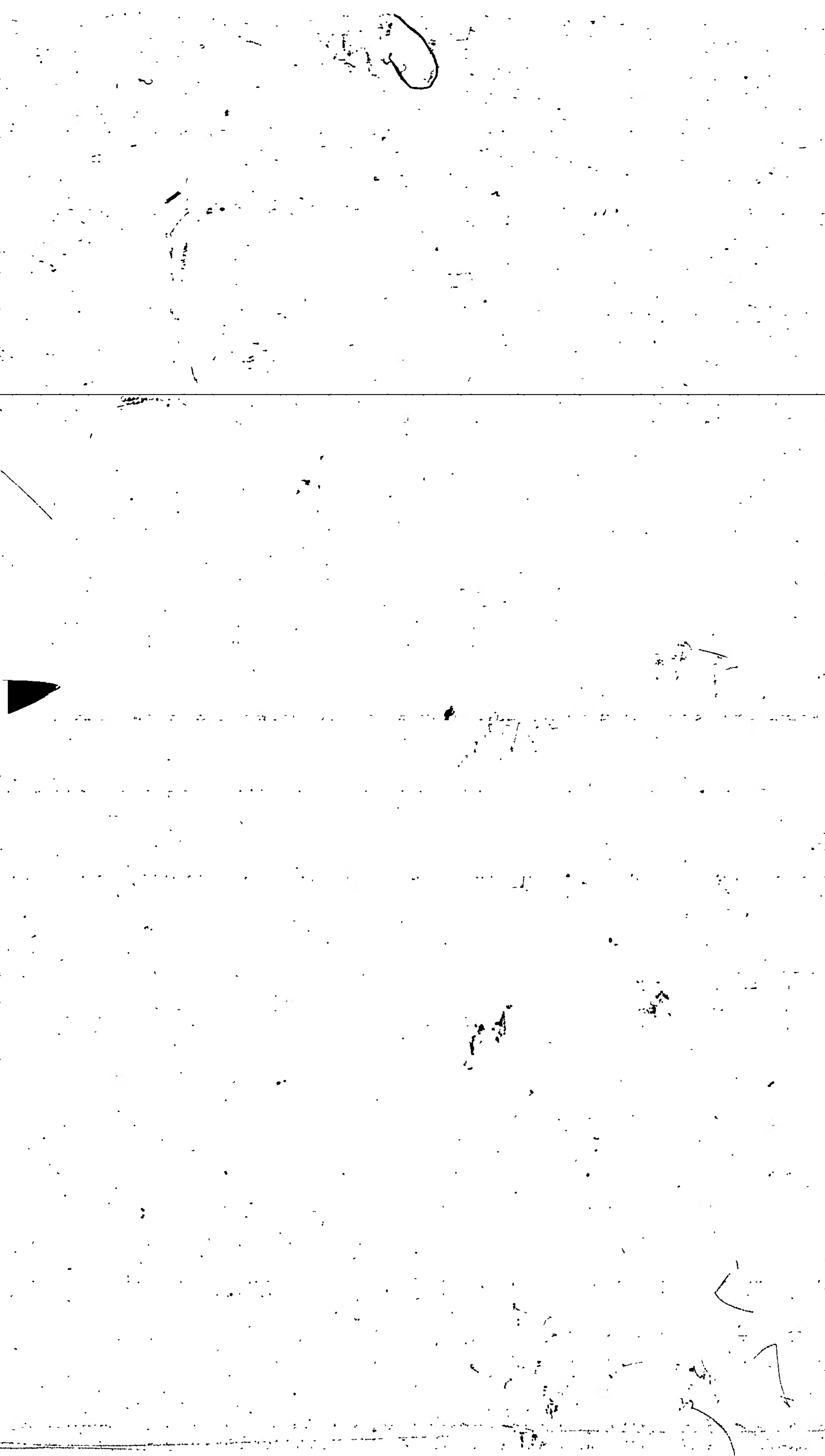
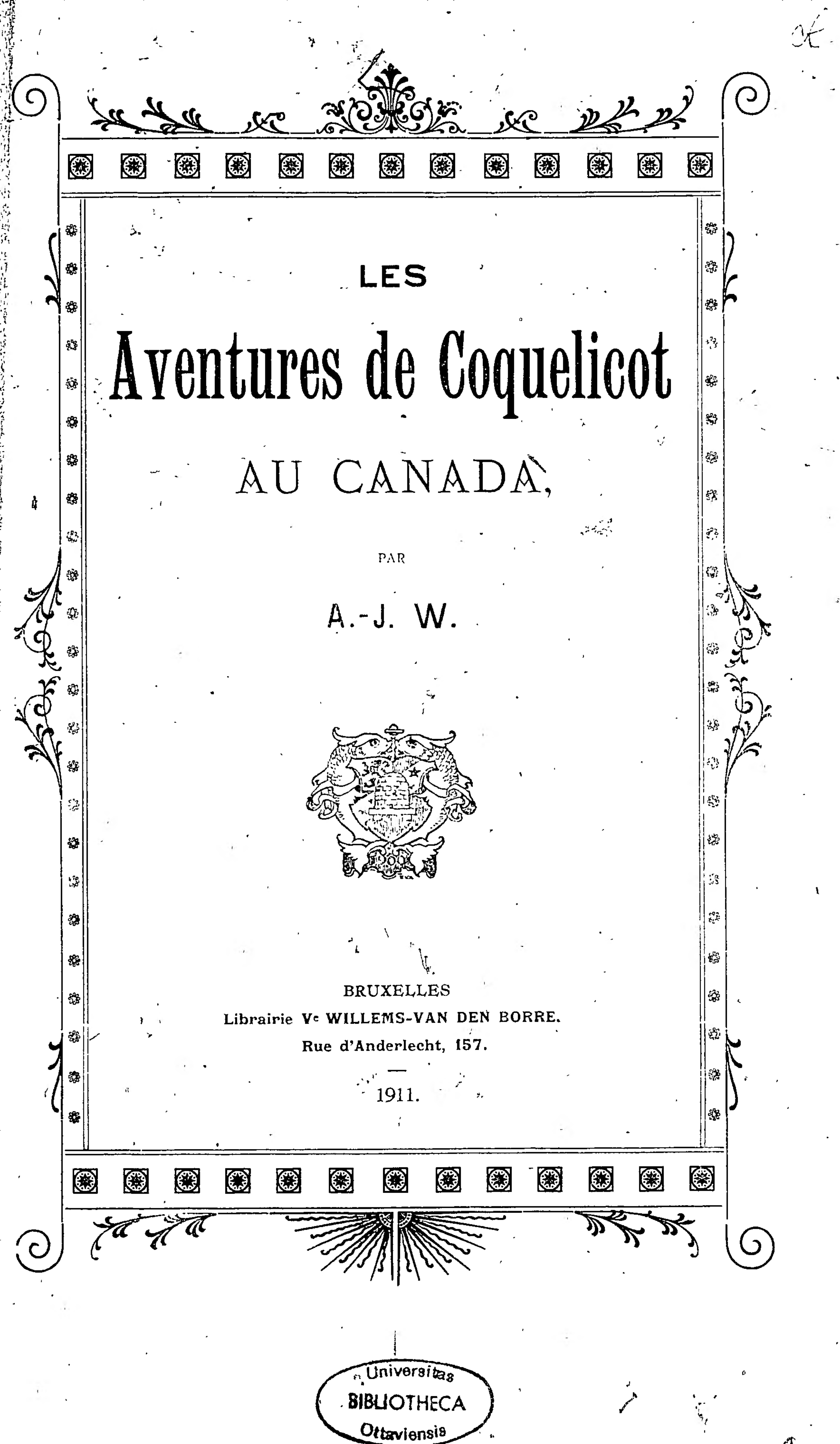



LES AVENTURES DE COQUELICOT
AU
CANADA.



Chute de la rivière Montmorency. (Prov. de Québec.)



LES

Aventures de Coquelicot

AU CANADA

PAR

A.-J. W.

BRUXELLES
Librairie Ve WILLEMS-VAN DEN BORRE.
Rue d'Anderlecht, 157.

1911.

AVANT-PROPOS.

Il y a quelques années seulement, quand on me faisait l'éloge des richesses du Canada et qu'on me faisait entrevoir le brillant avenir de ce pays, j'écoutais avec étonnement; car je considérais alors le Canada comme une Sibérie américaine, une contrée glaciale, inhospitalière, couverte de steppes.

Mon doute m'incita à suivre avec plus d'intérêt les articles élogieux que les journaux anglais prodiguèrent à ce pays lors de l'Exposition Franco-Britannique, en 1908, à Londres, où le Canada avait installé une très importante section qui mit en évidence les produits de toute nature que cette immense région nous offre en abondance.

Au splendide pavillon du Canada, à l'Exposition internationale de Bruxelles, en 1910, j'ai pu me convaincre de visu, et certes plusieurs de mes Lecteurs avec moi, des richesses merveilleuses que ce pays possède dans les trois règnes de la nature.

D'autre part, l'*Esperanto*, cette langue simple autant que riche et harmonieuse, me vint singulièrement en aide, pour me faire connaître la vie intime des colons et l'organisation sociale du Canada. J'entamai une correspondance suivie avec un espérantiste de Brandon, ville très importante au centre du Canada, et dont les habitants, appartenant à trente-deux nations différentes, s'entendent au moyen de l'Esperanto qui est devenu, pour eux, une langue indispensable.

Mon Ami de Brandon — les espérantistes sont tous amis entre eux — m'a fourni sur le Canada des renseignements complets d'une rigoureuse exactitude et *m'a donné la conviction que le Canada est un pays des plus riches et du plus grand avenir*.

De plus, en me parlant des succès de plusieurs émigrants, il m'a mis sur les traces des vicissitudes de la vie d'Onésiphore Coquelicot, et je n'ai pu résister au désir de me mettre en rapport avec cet homme romanesque, afin de pouvoir présenter au public le récit captivant des aventures de ce colon.

En écrivant ce livre j'ai eu pour but de faire passer quelques heures agréables à mes bienveillants Lecteurs. Puissé-je avoir réussi !

L'Auteur.



I.

Une Annonce mirobolante ! — Que faire ? — Au Canada !

« Impossible ! Absolument impossible ! se dit ce jour-là Onésiphore Coquelicot. Cela ne se peut ! Ai-je bien lu ? »

Et, ce disant, Coquelicot reprit pour la cinquième fois en mains un numéro du « Journal de Normandie » et y lut lentement, épelant lettre par lettre, une annonce à la troisième page, en tête de la deuxième colonne : « C, o, Co, q, u, e, que, coque, l, i, li, coqueli, c, o, t, cot, Coquelicot : c'est pourtant bien cela ! C'est bien mon nom, mon propre nom ! Cela dépasse ma pauvre intelligence ! Q'est-ce que mon nom peut avoir de commun avec ce journal ? Et encore à propos d'un héritage ! »

Et Onésiphore se leva précipitamment, se promena quelques instants dans sa cuisine, marchant tête basse et tenant les deux mains sur la région lombaire.

Allons ! Allons ! Il faut que je tire la chose au clair ! s'écria-t-il enfin ; il se frappa le front, prit le journal et sortit.

A peu près à la même heure, Jérôme Laplume, le secrétaire communal, était assis devant son pupitre, le front penché sur un livre à l'air préhistorique, répandant une odeur de poussière et relié en parchemin. Le secrétaire formait avec le médecin de l'endroit le collége érudit de la commune. Chaque semaine ils se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On y discutait comme au sein de l'Académie française : poésie, histoire, archéologie, philosophie, etc. Et pourquoi pas donc ? Le médecin Basile Legros possédait un savoir quasi

universel ; il avait lu un peu de tout et le secrétaire ne lui cédait en rien le pas, sauf naturellement en médecine, dans laquelle, disait-il, il était d'une ignorance crasse.

Ainsi donc, Jérôme Laplume était plongé dans la lecture d'un vieux livre, quand on frappa à la porte de sa petite salle d'études, nous allions dire son oratoire, et Onésiphore Coquelicot, tenant le journal d'une main et sa casquette de l'autre, montra sa figure joviale et avenante.

— Bonjour, Monsieur Laplume !

— Bonjour, Coquelicot mon ami, entre donc !

Coquelicot fit deux pas en avant, ferma soigneusement la porte et dit :

— Je voudrais bien vous demander quelque chose, Monsieur Laplume, mais je crains de vous déranger.

Coquelicot ne savait assurément pas qu'on ne dérangeait jamais le secrétaire, quand on allait le consulter ; sans cela il aurait bien réservé son excuse.

— Me déranger ? répondit Monsieur Laplume, se levant tout d'une pièce et regardant son visiteur dans les yeux, tu ne me connais donc pas, Coquelicot ! Y a-t-il quelqu'un dans la commune qui ait besoin de mes conseils, je suis toujours à sa disposition et je laisse là les lectures les plus attrayantes. Et tiens, pour te le prouver : ce volume, un livre qui date de l'an 1720, imprimé sur d'excellent papier de Hollande, traite des origines et de la gloire de Normandie. Avec cela, voisin, j'ai de quoi mettre en déroute le médecin. Oui, regarde-moi tant que tu voudras, j'aurai la victoire ! Tu sais que Legros est Bourguignon d'origine. Dernièrement il osa prétendre que son pays a une histoire plus glorieuse que la Normandie et a produit plus de grands hommes. Pense un peu, Coquelicot, plus que notre Normandie !... Cela, je ne me le laisserai jamais dire. Je lui ai promis que je lui prouverai le contraire, dates et faits à l'appui ! Et voici mes sources, voisin :

Héros : Robert, capitaine des Normands invincibles.

Guillaume de Normandie, le conquérant de l'Angleterre.

Et quel Bourguignon, je te le demande, Coquelicot, quel Bourguignon a jamais conquis un pays ? Lequel ? Nomme-le un peu !

Évidemment Coquelicot n'en connaissait aucun !

— Je continue, reprit le secrétaire.

— Poètes : Malherbe père et Corneille, le prince de la poésie française.

— Voilà au moins des noms ! ha ! ha ! ha ! Qui le médecin opposera-t-il à ces noms ? dis, Coquelicot !

Coquelicot ne cita encore aucun nom.

— Et le plus grand marin, Duquesne, le seul qui osât se mesurer avec l'invincible amiral De Ruyter ! Qu'en penses-tu, voisin, qui gagnera le procès ?

— Le médecin perdra, sans aucun doute, Monsieur Laplume, répondit le visiteur.

— Allons, tu as un jugement éclairé, Coquelicot ! Et maintenant, qu'est-ce qui t'amène ici ? J'écoute.

Coquelicot fit encore deux pas, ouvrit le journal, l'étala devant le secrétaire sur son pupitre et indiqua du doigt sur la troisième page, une annonce de cinq, six lignes.

— Veuillez lire ceci, s'il vous plaît, Monsieur Laplume.

Laplume lut :

« Le 14 juillet 1887 est décédé à Boissevain, Canada, laissant une grande fortune, le fermier Jules-Joseph Coquelicot, sans héritiers directs dans le Dominion of Canada. Ceux qui en France portent ce nom de famille, sont convoqués à faire valoir leurs droits. »

Le secrétaire avait lu lentement, pesant bien chaque terme, et comme s'il eût craint quelque mystification, il recommença la lecture, puis il secoua la tête et regarda fixement le visiteur.

— Cela ressemble à ton nom comme une goutte d'eau à une autre, mon voisin.

— Il me semble aussi.

— Même je trouve tout cela très singulier.

Et il hocha encore la tête, lentement, très sérieux.

— Et je voulais vous demander, Monsieur Laplume, si je ne pourrais être cet héritier.

Et il fit encore deux pas et appuya les bras sur le pupitre du secrétaire.

— C'est une question de sérieuse importance, répondit Laplume, évidemment, toi aussi bien qu'un autre. Mais auparavant il nous faut savoir s'il y a encore d'autres Coquelicot en France en dehors de toi et combien.

Onésiphore Coquelicot se gratta derrière l'oreille.

— Ma foi, Monsieur Laplume, c'est bien vrai ; je n'y avais pas songé et vous croyez que cela serait possible ?

— Certainement, mon voisin. Je n'ai qu'à écrire une lettre à un ami de Paris, qui remplit une importante fonction aux bureaux du Ministère des Affaires Étrangères. Je lui demanderai de consulter le registre alphabétique des noms de famille de France à la lettre C.

— Et le fera-t-il, Monsieur Laplume ?

— S'il le ferait ? Il me donnera tous les renseignements nécessaires. Écoute, voisin, je vais lui écrire immédiatement ; sa réponse me parviendra après-demain, peut-être même déjà demain... Reviens donc ici dans deux jours et je pourrai te donner une réponse définitive.

Le visiteur remercia vivement et, ayant replié son journal, reprit, pensif, le chemin de sa maison.

— Qui sait, se dit-il, ce que tout cela peut encore te procurer, Onésiphore ? Il n'est pas impossible du tout que tu deviennes un homme fort riche... Au Canada, Ca-na-da ! Où diable peut-il bien se trouver ce pays-là? J'ai été bien simple de ne pas le demander à Monsieur Laplume, il sait tout, lui !

Coquelicot n'était pas le seul abonné au « Journal de Normandie », parmi les habitants de son village Saint-Maxime ; d'autres encore y avaient lu la fameuse annonce et quand, l'après-midi, Coquelicot se rendit aux champs, plusieurs amis et connaissances lui parlèrent de l'héritage en question.

— Bonne chance, Coquelicot, dit l'un d'eux.

— Heureux qui est né sous la bonne étoile ! exclama un autre.

— Voudras-tu partager avec moi ? demanda un troisième.

A ces souhaits et questions et à bien d'autres, la réponse fut invariablement : Patience, tout doucement, on n'y est pas encore !

Patience ! Mais nul n'en eut moins que Coquelicot ; ces deux jours lui parurent deux siècles. Enfin, l'heure d'une deuxième visite sonna et Coquelicot était sur le point de se rendre chez le secrétaire, quand celui-ci, une lettre à la main, très agité, accourut vers lui.

— Des nouvelles importantes, voisin, s'écria-t-il de loin.

— De bonnes ? demanda Coquelicot anxieusement.

Et le secrétaire fit un signe affirmatif.

— Rentrons ! reprit Laplume, asseyons-nous ; car il convient de discuter la chose avec calme et patience ; j'ai reçu une réponse de Paris et je veux te la communiquer !

Et ce disant, il fit rentrer Coquelicot dans sa maison.

Celui-ci renvoya Colette, sa vieille servante, et s'assit, tout curieux vis-à-vis du secrétaire, qui ouvrit solennellement la lettre, se frotta majestueusement le menton et commença la lecture :

AMICE,

Un minutieux examen de nos registres m'a appris que dans la France entière, il n'habite qu'une seule personne, portant le nom que tu m'as communiqué. C'est, par le plus grand des hasards, un de vos concitoyens du village de Saint-Maxime : Onésiphore Coquelicot.

J'espère que cette communication vous satisfera et je reste toujours prêt à vous rendre service.

Votre dévoué,
RENAUDON.

La petite lettre était lue et cependant Coquelicot n'en pouvait croire ses oreilles. Le secrétaire dut reprendre la parole.

— Il est indiscutable, mon voisin, que tu es l'héritier que l'on recherche. Je t'en félicite !

— Merci bien, répondit Coquelicot, tout ému ; mais Monsieur Laplume, que me reste-t-il à faire à présent ?

— Comment ? Mais il faut passer l'océan et aller chercher ton héritage, quoi !

— Le Canada est-ce bien loin d'ici ?

— Cela fait un voyage par mer de dix à douze jours, voisin, mais fût-ce vingt jours, cela a peu d'importance.

— Évidemment ! dit Coquelicot, dussé-je faire le tour du monde, je partirai.

Et il se mit à réfléchir.

— J'ai une idée, Monsieur Laplume, dit Coquelicot au bout de quelques minutes, mon homonyme d'au-delà des mers y possède certainement une maison, une ferme ou quelque chose de ce genre !

— Et même plus d'une probablement. En effet, l'annonce dit qu'il était très riche.

Coquelicot ouvrit encore son journal, déjà un peu sali et reluisant à la troisième colonne. En vérité ces mots s'y trouvaient bien clairement : « laissant une grande fortune. »

— Eh bien ! quelle est ton idée ? demanda le secrétaire.

— Mais de vendre ici tout simplement tout mon bataclan et d'aller me fixer au Canada ! Il doit y avoir là aussi des gens qui parlent le français, tout comme nous autres. Comment, diantre ! mon parent y aurait-il vécu et prospéré sans cela ?

— Certainement, Coquelicot, et de plus je dirai que les premiers colons au Canada étaient non seulement Français, mais même des Normands !

— Tant mieux, tant mieux ! dit Coquelicot en se frottant les mains ; et maintenant que dites-vous de mon petit plan ?

— Mais je le trouve très sensé, très bon, excellent ! Et parlant plus lentement, le secrétaire ajouta : « J'ai aussi un plan, moi, je t'accompagne, voisin. »

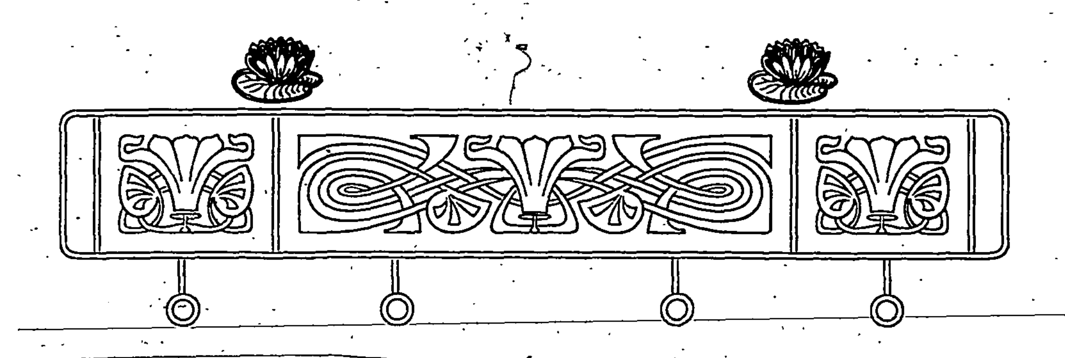
— Bien vrai ! s'écria Coquelicot tout étonné.

— Oui, oui, certainement ; je ne plaisante point ! Depuis longtemps je caresse le projet de visiter le Canada, la France d'outre-mer, et de connaître cette belle contrée. Quel plaisir ne doit-on pas avoir à rencontrer à plus de cinq cents lieues de la patrie, des hommes, français d'origine comme nous et parlant notre belle langue ! On doit y trouver aussi des antiquités et celles-ci m'intéressent par dessus toute chose. Tu le sais, Coquelicot, je suis amateur d'œuvres d'art anciennes. Je pourrai peut-être m'en procurer une jolie collection au Canada.

— Vous m'accompagnez donc ? répéta Coquelicot, qui eut encore de la peine à croire au projet du secrétaire. Tôpe ! Je vends tout ce que je possède ici et je me cherche une nouvelle patrie !

— Et moi je t'y conduis, mais je reste citoyen de notre belle France. Quand j'y serai de retour, je continuerai mes études sur les gloires de la Normandie.





II.

En route ! — Londres. — Sur l'Océan Atlantique. — Le Pays du roi Cabillaud. — A la chasse.

Un soleil brûlant, un véritable soleil de juillet rayonna sur le canot qui transporta à bord du bateau à vapeur le « Londres » le secrétaire Laplume et Coquelicot. Il déversa abondamment ses rayons vivifiants sur les tours et les toits, les quais et les navires en rade du Hâvre et fit briller la surface calme de l'embouchure de la Seine, comme une rivière d'or scintillant.

— Quelle splendide journée ! s'écria le secrétaire.

Coquelicot ne dit rien : son cœur souffrait à la pensée de quitter sa patrie.

Bientôt le canot, dansant et glissant sur l'onde, aborda le grand bateau à vapeur ; les coffres de Coquelicot furent transportés à bord, les deux amis montèrent par l'échelle de cordes, un coup de canon se fit entendre, les machines commencèrent à souffler, les cheminées vomirent une fumée noire et acre, les grandes roues battirent l'eau, le bateau commença à se mouvoir lentement et.... en route !

Laplume, debout sur le pont, admira le spectacle magnifique qui se déroula sous ses yeux sur terre et sur mer ; par contre son compagnon devint de plus en plus réservé, de plus en plus triste.

Et toi ? Coquelicot ! dit à la fin le secrétaire émerveillé, n'as-tu donc pas d'yeux pour ce spectacle grandiose ?

Coquelicot soupira.

— Vive la France ! s'écria-t-il ému et comme sortant d'un rêve profond ; ma foi, Monsieur Laplume, j'ignorais absolument qu'il fût

si pénible de quitter sa patrie. En toute sincérité, je l'avoue, je sens que mon cœur me manque ; on dirait que je l'ai laissé là-bas dans notre paisible village de Saint-Maxime.

— Ce sentiment t'honore, dit Laplume tout ému ; je le partagerais, si, comme toi, je quittais définitivement la France. Mais console-toi, Onésiphore ! Nous n'allons pas parmi les anthropophages. Le Canada est pour les Français une seconde patrie.

Ces paroles consolèrent Coquelicot ; mais leur effet fut de courte durée. Bientôt une sensation étrange, un malaise moins noble dans son origine que l'émotion inséparable du départ, mais beaucoup plus puissant se manifesta. Il eut mal à l'estomac et la tête lourde.

— N'es-tu pas bien ? voulut lui demander le secrétaire ; mais il eut à peine le temps de reculer de deux, trois pas : Coquelicot lui prouva abondamment qu'il n'était pas bien du tout ! Le pauvre émigrant avait le mal de mer ; cette indisposition dura aussi longtemps que la traversée, seulement quand le « Londres » entra dans la Tamise, il se remit peu à peu.

— Monsieur Laplume, demanda-t-il anxieusement, est-ce que cette farce de mauvais aloi va reprendre encore quand nous passerons l'Océan.

— Non, non, répondit le secrétaire en riant de tout cœur ; non, non, voilà un tribut que la mer n'exige qu'une fois ; tu as reçu à présent le baptême de la mer et désormais rien ne pourra t'indisposer.

— A la bonne heure ! répondit Coquelicot, s'il en est ainsi, naviguons toujours !

A Londres, la ville géante, ils séjournèrent un jour et une nuit, afin d'aller voir ce qu'on y trouve de plus remarquable. Évidemment leur choix devait être limité et ils durent se contenter d'admirer l'église de Saint-Paul, le Palais de Westminster, le Palais de Cristal et deux quais gigantesques.

Monsieur Laplume considérait ces monuments d'un œil de connaisseur et avec l'enthousiasme d'un artiste ; son compagnon, lui aussi, écarquillait les yeux ; mais il se sentait une préférence marquée pour le *pudding*, qu'on leur servit au dîner à l'*Hôtel de France*, et qui lui fit oublier toutes les statues, tous les ponts, tous les monuments de la ville.

L'après-midi, quand après un bon dîner, ils firent une promenade

de quelques heures, il leur arriva une petite aventure qui amusa énormément Coquelicot pendant deux ou trois jours.

Arrivé à un endroit très animé de la jolie Pall-Mallstreet, il lui sembla qu'on lui enlevait doucement sa montre. Lever la main et d'un coup de poing, faire rouler dans la poussière le pickpocket qui était en train de le voler, ce fut l'affaire d'un instant. Coquelicot se tint les côtes, rit à gorge déployée, puis se mit à éternuer, mais quand il chercha son mouchoir, celui-ci avait disparu. Le pickpocket avait d'abord exploré les poches de sa jaquette.

— Je l'ai bien touché ! s'écria Coquelicot, en saisissant le bras du secrétaire, le gredin m'en dira des nouvelles !

— Quel gredin ? demanda Laplume, tout étonné.

— Eh bien ! le gaillard qui se roule là sur les pierres. Figurez-vous qu'il cherchait à voler ma montre ; il avait déjà fouillé mes poches, espérant y trouver ma bourse et il y avait trouvé seulement mon mouchoir. Il peut le conserver, en revanche je lui ai administré un coup qu'il sentira plus de huit jours ! Ha ! ha ! ha !...

Alarmé par cette mésaventure, le secrétaire porta la main à la poche de son gilet. Sa montre et sa chaîne avaient disparu !

— Vite, Coquelicot, arrête le voleur ! s'écria-t-il.

Trop tard ! Le filou s'était péniblement relevé et avait en un instant disparu dans la foule compacte.

— Un bonheur dans le malheur, gémit Monsieur Laplume : il n'a pas trouvé mon argent, Coquelicot. J'ai, comme toi, conservé mes banknotes dans la ceinture, que je porte autour du corps.

— J'ai donc eu une bonne idée en vous le conseillant, répondit Coquelicot tout fier ; au moins les pickpockets ne mettront jamais la main sur ces valeurs-là.

Le lendemain, vers neuf heures, les deux amis se rendirent à bord de l' « *Eagle* », un des paquebots qui font le service du mail anglais au New-Foundland.

Ne nous étonnons pas trop de cette visite des deux Français au pays du Cabillaud : elle se faisait sur les ordres du secrétaire, qui s'était bien promis de visiter tous les pays, où jadis le drapeau français avait été planté et où Laplume pouvait avoir la chance de découvrir quelque relique historique. New-Foundland, le « *Terre-Neuve* » de jadis, ne put donc être passé pendant le voyage.

La traversée se fit en moins de dix jours. Qui pourrait, dans un temps si court, trouver la vie à bord uniforme ou ennuyeuse ?

Il est vrai que, quand on n'est pas marin et qu'on est condamné à errer des mois et des mois sur l'Océan, on doit à la longue aspirer à voir la terre et à jouir des plaisirs que le continent réserve aux gens de mer. Mais une excursion d'une dizaine de jours, surtout en été, permet de voir tant de belles choses, de jouir de scènes si nouvelles, qu'on ne s'est pas ennuyé un instant.

Nulle part, pas même sur les Alpes, le soleil ne se lève aussi majestueusement et ne se couche avec tant d'éclat ! Et quelle gamme fantastique de couleurs les plus variées ne produit-il pas à la surface des eaux ! L'écume provoquée par les roues à palettes, se transforme en une mer de perles vivantes. Nulle part aussi le ciel étoilé ne produit un effet aussi magique que sur la mer sans bornes. Par un temps calme, les millions de lumières célestes sont réfléchies par le miroir liquide et on ne sait pas où tourner d'abord les regards ou vers l'azur insondable au-dessus de soi ou vers le firmament, dans lequel on semble naviguer.

Coquelicot ne put entamer la conversation avec les passagers : tous étaient anglais sauf trois familles allemandes, qui ne comprenaient pas un mot de ses locutions normandes et tâchaient invariablement de se débarrasser de lui avec un « *je n' comprends pas, mossiou.* » Et quand Monsieur Laplume voulait entrer en conversation avec les hommes de l'équipage, en leur parlant anglais à sa façon, cela marchait moins bien encore ; on lui répondait : *I don't understand dutch, Sir!* Je ne comprends pas le Hollandais ! Et cette réplique avait le don de rendre Laplume de méchante humeur.

— Figure-toi, Coquelicot, dit-il à son compagnon, que ces matelots anglais ne comprennent pas leur langue maternelle ! En vérité, je crois que Sa Majesté la Reine d'Angleterre recrute ses marins parmi les Prussiens ou les Suédois !

Alors Coquelicot secoua la tête tout pensif et se mit à parler de la Normandie, de Saint-Maxime, du médecin Legros et des gloires d'une des plus belles provinces françaises. Et la méchante humeur de Laplume disparut comme par enchantement. Alors les heures passaient comme les minutes et le temps d'aller se coucher arrivait sans qu'on s'en aperçût.

On était au commencement du mois d'août, quand « l'Eagle » entra à travers les écueils et les rochers, au port de St. John. La vue de ces géants pétrifiés, à babord et à tribord, était réellement imposante ; mais bientôt la côte s'élargit, le port se développa aux regards des voyageurs et au fond de la baie parurent les clochers et les toits de la ville de St. John.

Une singulière odeur de poisson annonça aux passagers qu'ils s'approchaient du royaume du Roi Cabillaud. Partout celui-ci manifestait sa suprématie : on le faisait sécher sous la forme de stockfiche, on le battait ou l'entonnait dans des magasins gigantesques ; il logeait sous le nom de morue dans des pyramides de petits tonneaux, ailleurs il formait tout frais encore, des tas innombrables.

CABILLAUD.

St. John est non seulement la capitale, mais aussi l'unique ville de l'île du New-Foundland. On y voit des rues régulières, de jolies promenades, des hôtels de premier ordre, aussi bien que dans les plus belles villes de l'Europe ; on y trouve surtout un vin exquis ; car les grandes maisons de commerce qui envoient leur marchandise, c'est à dire du poisson, en Espagne, au Portugal, au Brésil, où le cabillaud est un mets favori, se font volontiers payer en vins de Porto, de Malaga ou de Xérès.

Un homme vint avec une brouette prendre les coffres de Coquelicot.

— Où faut-il les transporter ? demanda le commissionnaire.

Le secrétaire exhiba une carte de visite et la montra à l'Anglais, qui ayant lu à haute voix : *Thom Clifbury, Esq. Queenstreet N° 54,* se mit à faire rouler sa brouette.

Laplume et Coquelicot emboîtèrent le pas.

— Mais enfin, dit celui-ci, où allons-nous à présent ?

— Chez le beau-frère de mon ami de Paris, répondit Laplume, c'est-à-dire de celui qui a répondu à ma lettre touchant ton héritage. Renaudon a bien voulu m'écrire une lettre de recommandation et je suis certain que nous y serons bien venus comme ses propres frères.

Il ne se trompait pas. Lire la lettre, embrasser les deux Français, leur souhaiter la bienvenue, les présenter à sa dame, une Canadienne de naissance, tout cela fut pour Thom Clifbury l'affaire d'une minute. C'était la première fois en douze jours, que, en dehors de ses entretiens avec Laplume, Coquelicot entendit parler le français qu'il comprenait et qu'il pouvait s'exprimer en son propre patois sans qu'on haussât les épaules avec dédain. Il ne pouvait absolument pas croire que Madame Clifbury était née à Québec, au Canada, et non en France.

Thom Clifbury était un excellent chasseur, un digne disciple de Nemrod et Coquelicot était quelque peu braconnier. Il avait vendu beaucoup de choses à Saint-Maxime ; mais son fusil de chasse faisait partie de ses bagages.

Quant à Laplume, il n'avait jamais pris un fusil en mains, mais à cause de sa prédilection pour les antiquités historiques, il accepta d'emblée la proposition que lui fit leur aimable hôte d'entreprendre une partie de chasse à l'intérieur de l'île.

— Tandis que vous deux, dit-il, vous irez à la recherche du gibier, je visiterai les champs de bataille où jadis le Coq Gaulois osa se mesurer avec le Léopard Britannique et nous verrons qui de nous reviendra avec le plus riche butin.

Le lendemain donc de leur arrivée à St. John, Laplume et Coquelicot montèrent dans un chariot couvert d'une bâche, dans lequel Madame Clyfbury avait déjà pris place avec une abondante provision de mets divers. L'amphitryon se plaça sur le banc de devant et conduisit les chevaux.

Après une étape joyeuse de six heures, à travers les champs de blé luxuriants, ou longeant de vastes vergers remplis de pommiers, de poiriers et de pruniers, Thom Clifbury arrêta l'attelage devant une maison en bois. Ce blockhouse était petit, mais d'un aspect extrêmement riant et propre. Les murs étaient peints en couleur brune, les chassis des fenêtres étaient d'une éclatante blancheur et le toit couvert en zinc.

Un sentier de coquillages brisés serpentait entre les parcs fleuris et les massifs d'arbustes vers l'entrée de la maison. Là, sur un corridor large et peu profond, s'ouvraient deux portes, dont Clifbury ouvrit la première. Les voyageurs entrèrent dans une chambre petite mais bien aérée, ne contenant que les meubles absolument indispensables ; une table et une demi-douzaine de chaises. On n'alluma pas

le feu dans le grand foyer, car on était encore aux plus beaux jours de l'été New-Foundlandais. L'une des parois était ornée des bois gigantesques d'un caribou, le cerf du New-Foundland.

— Ces bois, raconta Clifbury, tandis que son épouse était occupée à préparer le thé sur un fourneau à pétrole, fut l'année dernière mon butin lors d'une partie de chasse à l'intérieur.

— Trouve-t-on donc des cerfs à Terre-Neuve ? demanda Laplume assez incrédule.

— Je le crois bien, répondit l'hôte, et plus d'une espèce même ! Je le sais, les Européens regardent notre île comme une terre polaire ou trônent uniquement la neige, la glace, l'aurore boréale et ..... le cabillaud. Mais vous avez déjà pu constater que notre été est aussi agréable que celui de la France.

Laplume et Coquelicot ne purent le nier.

— Il ne nous manque pas de gibier, continua l'hôte charmant ; nous avons plusieurs espèces d'animaux à fourrure, nous avons aussi des lièvres et des cerfs et enfin — mais ceux-ci deviennent assez rares — des rennes.

— Mais où ce gibier se tient-il ?

— Auprès des lacs et des marais de l'intérieur. Immédiatement après le repas, je vous conduirai auprès d'un terrain de chasse de ce genre.

Et, en effet, une heure après, les trois hommes montèrent à cheval. Les coursiers, excités par les aboiements joyeux et bruyants de Dick, le fougueux chien de chasse de Thom Clifbury, prirent une allure assez vive ; bientôt on n'aperçut plus de champs de blé ni de vergers ; le paysage devint assez accidenté, des bois de cèdres, de sapins et de bouleaux succédaient à des prés riants, arrosés par des rivières d'eau claire comme du cristal.

Enfin les voyageurs atteignirent le sommet d'une colline boisée, au pied de laquelle s'étendait un lac.

— Voici mon terrain de chasse ! s'écria Clifbury, mettons pied à terre, Messieurs !

Dick était descendu déjà et côtoyait le lac en remuant joyeusement la queue.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Coquelicot.

— Cela signifie, répondit Clifbury en riant, que Dick est aussi chasseur à sa manière · observez-le attentivement, s'il vous plaît.

Tout à coup le chien s'arrêta et frappa de la patte droite la surface liquide calme et unie; une minute plus tard il enfonça le museau dans l'eau et le retira, tenant une magnifique truite dans la gueule.

— Bravo Dick ! s'écria Clifbury et se tournant vers Coquelicot, il continua : A notre tour maintenant, mon ami ! Puis s'adressant à Monsieur Laplume : en vous disant qu'à l'endroit où nous sommes à présent, vécut au siècle passé la tribu éteinte des Indiens-Pêcheurs, vous comprendrez en même temps que quelque tomahawk (*) ou quelque arc, ayant appartenu aux aborigènes, pourraient bien se trouver encore par-ci par-là. Bonne chance dans vos recherches !

Coquelicot avait déjà son fusil chargé sur l'épaule et suivait Clifbury vers la vallée, tandis que le secrétaire se mit à explorer soigneusement le versant de la colline.

Un coup de sifflet rappela Dick et lui fit cesser la pêche. L'animal intelligent accourut, tenant entre les dents le butin conquis; il l'apporta à son maitre, qui mit la truite dans sa gibecière.

— Cherche Dick ! cherche !

Le chien s'enfonça sous les sapins. Clifbury et Coquelicot silencieux, se tinrent à l'affût. Bientôt on entendit des aboiements retentissants et le craquement de branches et de rameaux secs; soudain une famille entière de cerfs se montra.

CERF « MOOSE ».

A vous l'honneur, dit Clifbury, tirez !

On entendit un coup de fusil et le plus grand des animaux, atteint mortellement, tomba sur le sol, tandis qu'entretemps les plus jeunes échappèrent. Arrivé plus près, Coquelicot constata que le gibier qu'il avait tué ne se distinguait pas précisément par des formes élégantes, la tête surtout était peu jolie.

(*) Hache de guerre des Indiens Peaux-Rouges.

— C'est un « *moose* » dit Clifbury ; il n'est pas élégant de formes, mais il constitue un mets très délicat. Le coup vous fait honneur !

On lia les pattes de devant aux pattes de derrière au moyen d'une corde solide ; on passa une épaisse branche de sapin entre les pattes, on chargea le cerf sur les épaules et on monta ainsi vers le sommet de la colline. Laplume arriva presqu'aussitôt, mais il avait été moins heureux que Coquelicot et parut les mains vides.

Nous vous donnerons un coup de main, dit Clifbury, le butin conquis nous suffit pour le moment. Dick nous trouvera bien encore une paire de saumons ou de truites. En avant, Dick !

Le chien descendit de nouveau la colline, tandis que les trois hommes se rendirent dans le bois. Après un quart d'heure de recherches inutiles, on arriva à un pré marécageux, incliné à pente douce vers le lac.

Ici, déclara Clifbury, ici a probablement existé un camp d'Indiens. Partageons le terrain en trois bandes et cherchons !

Ainsi dit, ainsi fait ; on explora minutieusement le champ entier. Tout à coup le secrétaire se baissa et fit entendre un cri de joie. Clifbury et Coquelicot accoururent. Il avait trouvé et montrait triomphalement à ses amis un bouton en cuivre portant la majuscule L.

— C'est un bouton de fusilier français du temps de Louis XIII, dit Clifbury.

— Donc une relique historique, déclara Laplume charmé, mais où reste donc notre ami Coquelicot ?

Et ce disant, ils parcoururent des yeux la prairie entière et découvrirent le pauvre Coquelicot enfoncé jusqu'à la ceinture dans un bourbier, pataugeant et frappant des bras pour se dégager, tandis que chaque mouvement le faisait descendre plus profondément.

Clifbury accourut, lui tendit le canon de son fusil et le retira d'un effort brusque.

— Quel terrain perfide ! déclara Coquelicot, en secouant la boue de son pantalon ; en sera-t-il ainsi au Canada ?

— Non, non, assura leur hôte en riant, vous y trouverez un terrain magnifique et gras.

— Je veux bien le croire, répondit Coquelicot, car autrement je ferais demi-tour et je rentrerais en Normandie.

— Et votre héritage donc ?

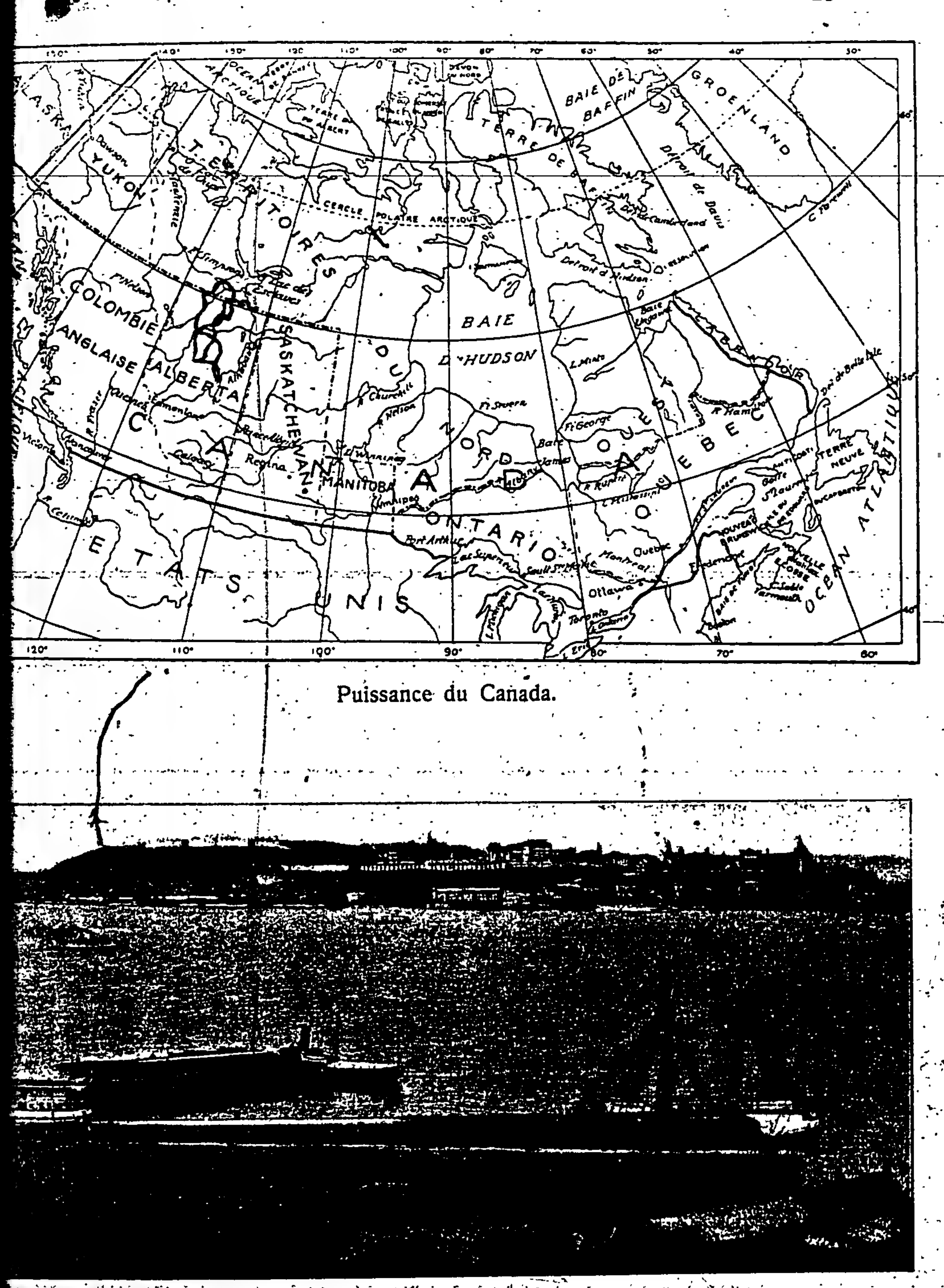
— La bonne affaire ! Je me le ferais envoyer !

Là-dessus la chasse prit fin. Dick avait capturé encore un splendide saumon, qui rejoignit la truite dans la gibecière.

Quelques moments après on arriva au blockhouse. Madame Clifbury eut encore tout le temps de préparer pour le dîner le gibier et les poissons, en quoi les hommes lui donnèrent un petit coup de main.

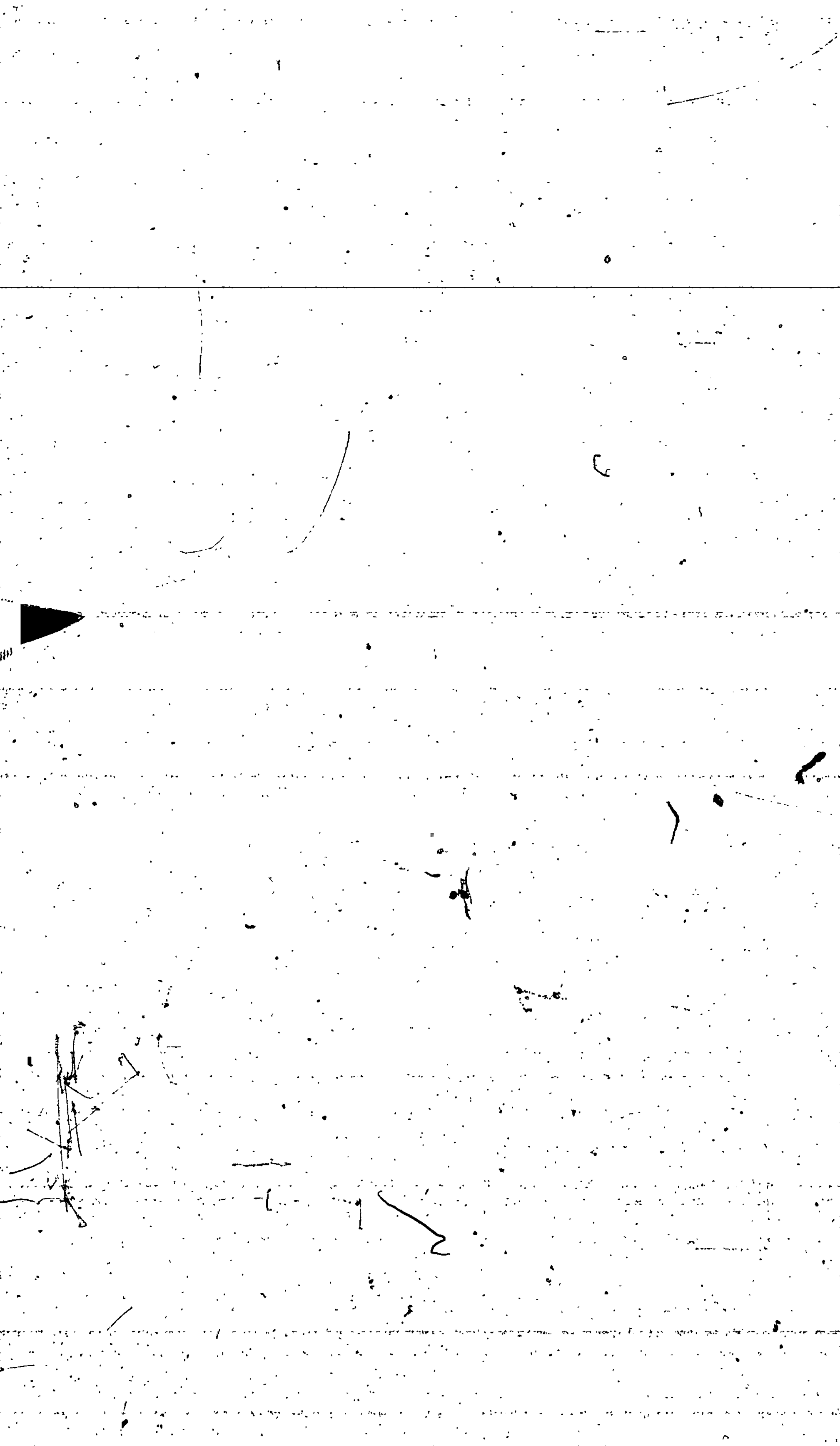
Coquelicot céda avec plaisir à son amphitryon le bois du « *Moose* ».

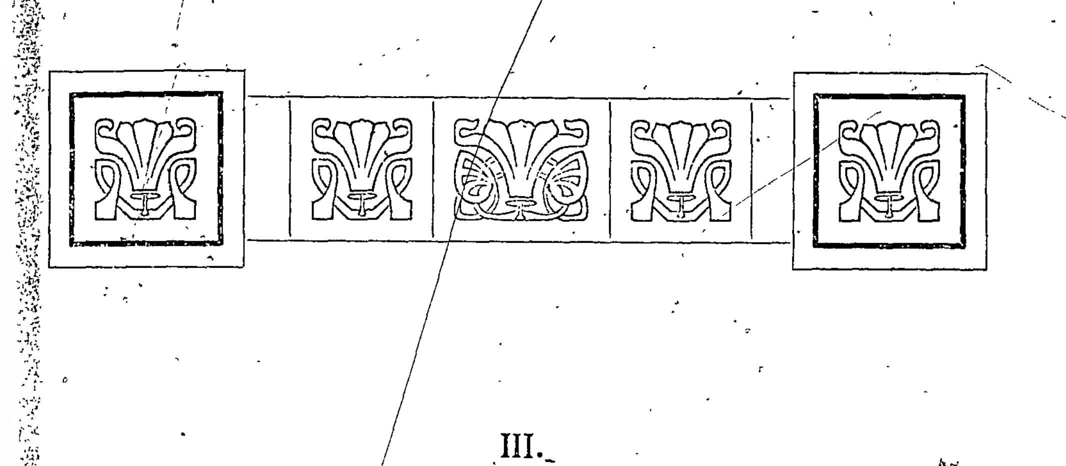




Puissance du Canada.

Ville de Québec, capitale de la province de Québec.





III.

Vers le Cap-Breton. — Un Hôtel à Louisville. — La Mouche et Laplume philosophe. — Les Fouilles.

L'hospitalité gracieuse et aimable de Thom Clifbury et de sa dame ne purent empêcher nos deux amis de prendre dès le lendemain congé d'eux et de quitter le New-Foundland. Clifbury leur avait offert toutes les distractions possibles : on irait voir les mines de charbon et de fer, très récemment mises en exploitation, on ferait en voiture le long trajet vers la côte occidentale, où habitaient, disait l'hôte, beaucoup de pêcheurs français. Seulement, ajouta-t-il, quand je vous dis « habitent » j'exagère un peu ; car le gouvernement Anglais ne veut absolument pas permettre aux pêcheurs de nations étrangères de se bâtir une maison sur les côtes du New-Founland. Vos compatriotes sont, il est vrai, en possession des îles de St-Pierre et de Miquelon ; mais pour amener ici vos pêcheurs renommés de Saint-Malo, le gouvernement devrait leur permettre de se fixer sur notre côte occidentale. Aussi longtemps qu'il refusera cette autorisation, il ira à l'encontre de vos intérêts et des nôtres.

Le New-Foundlandais proposa bien plus encore pour retenir ses convives, mais Coquelicot lui fit comprendre qu'il ne pouvait pas perdre de vue le but principal de leur voyage : l'héritage de Jean-Joseph Coquelicot à Boissevain. Si l'on avait pris terre à Terre-Neuve, c'était pour faire plaisir à son ami, l'amateur d'antiquités et pour cette raison encore on passerait par Cap-Breton au lieu de se rendre directement vers l'embouchure du Saint-Laurent.

Après les plus chaleureux remercîments, on prit congé de madame Clifbury ; l'hôte les accompagna jusqu'au port de Saint-John et même

jusqu'à bord du paquebot, qui devait les conduire par Sydney, (jadis Louisville), chef-lieu de Cap-Breton, vers Halifax, chef-lieu de la Nouvelle-Écosse.

Le voyage fut heureux et de courte durée. Le matin, à huit heures et demie, le vapeur *Halifax* quitta le port de Saint-John et l'après-midi vers trois heures et demie, il avait jeté l'ancre dans la rade de Sydney. On y débarqua une masse de tonneaux et de barillets, mais deux passagers seulement se rendirent à terre : le secrétaire et Coquelicot.

— Crois-moi, mon ami, dit Laplume, ici nous nous trouvons réellement dans un pays de souvenirs historiques. C'est ici que chaque Français sent redoubler les battements de son cœur.

— Et pourquoi donc, Monsieur Laplume ?

— Cette ville, mon cher, s'appelait jadis Louisville, en souvenir de notre roi Louis XIII, père du grand Roi-Soleil. Ici les vaillants soldats de Cartier avaient érigé un fort, qui pendant des dizaines d'années, fut défendu par les meilleurs régiments de notre patrie. C'était effectivement la *Clef de la Nouvelle-France*.

— Je ne vois rien de votre fort ! déclara Coquelicot.

— Hélas non, mon ami, même de la ville proprement dite et du fort on retrouve bien peu de traces. Elle est devenue un petit bourg de pêcheurs ; des murs lézardés, des fossés et des tranchées à demi comblés, voilà tout ce qui reste de l'établissement Cartier.

— Mais, Monsieur Laplume, comment savez-vous tout cela ? demanda Coquelicot tout étonné, on dirait que vous avez déjà visité ce nid !

— Les livres, mon ami, les livres, déclara Laplume ; les livres et les journaux apprennent beaucoup de choses à un homme qui se donne la peine de les lire.

— C'est vrai, murmura Coquelicot, vous et le médecin de Saint-Maxime, vous savez tout !

— Je sais au moins, répondit le secrétaire avec modestie, que nous trouverons demain une superbe collection d'antiquités.

— Et que cette nuit nous logerons à la belle étoile, dit Coquelicot, je n'aperçois nulle part le moindre hôtel... — Cependant, voilà une enseigne au-dessus de la porte... Dites, Monsieur Laplume, qu'est-ce qu'elle nous dit ?

Le secrétaire lut : *In the travelling man.*

— Cela veut dire, expliqua Monsieur Laplume : *Au Voyageur.*

— Bon ! voilà ce qu'il nous faut ! dit Coquelicot, entrons ; mes jambes sont bien fatiguées et mon estomac crie famine.

L'intérieur du « Voyageur » ne présenta qu'une ressemblance très éloignée avec le salon d'un hôtel de première classe. Le plafond était tellement bas qu'on pouvait y atteindre avec la main ; les murs n'avaient été blanchies depuis des années ; les quatre petites tables non peintes, portaient plus d'une tache de graisse ; les chaises manquaient et les bancs, qui les remplaçaient, étaient bien caducs.

Coquelicot fit la moue.

Écoutez, Monsieur Laplume, grommela-t-il, si les gens donnent ici le nom d'estaminet à une pareille bicoque, ils se contentent de bien peu. La « *Mouette blanche* » de Saint-Maxime est autrement engageante. On y a du moins des chaises présentables, tandis qu'ici celui qui aime à se casser l'épine dorsale, n'a qu'à s'asseoir sur un de ces bancs boiteux.

Le secrétaire lui plaça la main sur l'épaule et dit :

— Du calme, ami Coquelicot, le moment est venu pour nous de nous conduire en philosophes.

— En quoi ? En philosophes ! Que voulez-vous dire, demanda Coquelicot avec dédain ?

— Les philosophes sont des gens qui savent mépriser les petites contrariétés de l'existence humaine, qui, dans le malheur comme dans le bonheur, dans la honte comme dans les honneurs, restent calmes et placides.

— Ces gens sont très respectables, Monsieur Laplume, je me découvre devant eux. Mais à propos, est-ce que ces Messieurs ont parfois faim aussi ?

— Certainement ! de temps à autre !

— Et comment l'apaisent-ils ?

— En mangeant, naturellement !

— Ha ! en ce cas, vive la philosophie ! Soyons philosophes sans tarder trop, car mes pauvres jambes commencent à fléchir.

Entretemps l'hôtesse était entrée dans la salle. On n'aurait pas dit du tout qu'elle passait plus de jours maigres que de jours gras ; elle était rondelette comme un tonneau et ses joues étaient tellement rebondies que, pour la bouche et pour les yeux, il ne restait qu'un espace très restreint ; quant au nez, on l'apercevait à peine.

Tenant les mains grossières sur les hanches, elle resta derrière le comptoir à écouter les entretiens de nos deux amis, dont elle ne comprenait assurément aucune syllabe et qui pourtant la faisaient sourire sans cesse. Peut-être était-ce à cause des gestes vifs et significatifs, que faisaient nos Français en se parlant.

— Voyons, Madame, qu'avez-vous pour nous? dit Laplume en anglais.

— Du saumon frais, rôti ou cuit, à l'huile ou au beurre, du maquereau, du cabillaud, des truites, ou bien du porc et des saucisses, si ces Messieurs les préfèrent.

— Non, non, nous trouverons partout ces derniers mets ; apportez-nous, s'il vous plaît, un plat de saumon et un plat de truite.

Quand de tels plats de poisson apparaissent sur la table, on oublie bientôt, que celle-ci est d'un équilibre très instable, et qu'elle est rarement lavée. Coquelicot trouva les mets excellents, à telle enseigne qu'il fit la paix avec la philosophie de Laplume, avec les murs enfumés et les tables graisseuses du « *Voyageur* ».

Bien restaurés, les amis firent une promenade dans la bourgade. On n'y trouva en vérité rien, absolument rien de remarquable; c'est pourquoi Coquelicot n'y fit aucune attention, se contentant de songer au bon dîner qu'il avait fait et se promettant, en son for intérieur, de faire paraître chaque jour des truites sur sa table, une fois qu'il aurait touché l'héritage de son parent décédé.

Le secrétaire était plus curieux et inspecta soigneusement toutes les enseignes, l'une après l'autre. Il espérait toujours en découvrir une en langue française, rappelant la glorieuse épopée, où le drapeau blanc des Bourbons flottait sur les tours de Louisville. Il n'en trouva aucune, toutes les inscriptions étaient en anglais. En retournant vers son logement, il entrait dans une boutique de ferrailles, et en sortit presqu'immédiatement après avec une bêche et une pioche sur l'épaule, sous les yeux ébahis de son compagnon.

— Ciel! Monsieur Laplume! Qu'avez-vous là?

— Écoute, Coquelicot, répondit le secrétaire sérieusement, dis-moi si tu as déjà vu labourer les champs sans charrue ni herse?

— Non, répondit Coquelicot.

— Peux-tu t'imaginer un pêcheur sans filets, un batelier sans bateau, un artisan sans outils?

— Non, absolument pas!

— Eh bien ! il est également impossible de s'imaginer un amateur d'antiquités non armé d'une bêche et d'une pioche. Je n'ai pas acheté ces outils à Terre-Neuve, parce que l'excursion en compagnie de Monsieur Clifbury survint inopinément. Mais ici, où peut-être nous découvrirons un riche butin, il me faut mes outils à moi.

— Comment ? une pioche et une bêche sont-ce les outils d'un antiquaire ? demanda Coquelicot en riant.

— Certainement, répondit Laplume.

— Dans ce cas, je suis aussi antiquaire depuis ma douzième année, s'écria Coquelicot; j'ai manié la bêche et la pioche aussi longtemps que j'ai travaillé aux champs.

— Coquelicot, mon ami, répondit le secrétaire en le menaçant du doigt, ne sont pas tous cuisiniers ceux qui portent de longs couteaux. Allons, songeons plutôt à nous coucher, il fait déjà noir et demain il faut que nous soyons levés au premier chant du coq.

L'hôtesse conduisit les deux amis dans une espèce de galetas, une petite chambre sous les combles, où le plafond était aussi bas que dans la salle d'estaminet, mais où les murs étaient plus blancs et mieux entretenus.

Il y règnait une forte odeur de goudron et un pot rempli de ce liquide se trouvait sur l'unique table de nuit. Les lits étaient très rudimentaires : quatre chaises renversées, portant une paillasse et une unique couverture de coton.

Coquelicot songea aux principes des philosophes, dont Laplume avait parlé et ne dit mot ; il se coucha aussi commodément que possible sur ce lit d'hôtel nouveau genre et s'abandonna bientôt dans les bras de Morphée.

Mais après quelques minutes, un cri perçant l'éveilla, un cri de détresse.

— Coquelicot ! Coquelicot ! à moi ! Au secours ! Saisis le meurtrier ! je saigne ! je suis blessé ! je meurs !

— Qu'y a-t-il ? se dit Coquelicot, et sur-le-champ il se laisse rouler hors de son lit, il se dresse, fait flamber une allumette, et tenant à la main une chandelle, il s'approche du lit de son compagnon.

Celui-ci, dressé sur son séant, le regarda terrifié.

— Ne suis-je pas couvert de sang, mon ami ?

— Monsieur Laplume, j'en vois trois minces filets sur votre figure ;

un qui commence au front, un autre à la joue droite, et un autre au nez.

— Mais c'est une douleur semblable à celle de trois coups de poignard! gémit le secrétaire.

— Oui? Et voici le poignard! Cette mouche, tenez! Elle ne vous inquiètera plus, continua Coquelicot en écrasant l'insecte, un vilain moustique noir, qui s'était placé sur le mur.

— Mais il peut en venir d'autres de cette espèce! Encore des monstres avides, mon cher Coquelicot.

— Allons! allons! Monsieur Laplume, que peut une piqûre de mouche contre un philosophe? Faites comme moi, enfoncez votre bonnet de nuit sur votre tête; cela aidera singulièrement votre philosophie.

Et ce disant, Coquelicot courut vers son paletot accroché à une patère, et retira d'une poche de derrière un beau bonnet de coton et en couvrit presque entièrement la tête de son compagnon.

— Voilà, Monsieur Laplume, maintenant vous pourrez laisser les mouches bourdonner à leur aise et vous pourrez dormir comme un loir; je suis d'ailleurs d'avis de le faire moi-même.

Monsieur Laplume ne dit plus mot et ne gémit plus et quand même il l'eût voulu, le bruit aurait été étouffé dans le grand bonnet. Aussi, en dépit de toutes les mouches qui voltigèrent dans la chambrette, cherchant une proie à torturer et du sang à sucer, il dormit jusqu'à six heures du matin et Coquelicot une demi-heure plus longtemps encore. Descendu au rez-de-chaussée, le secrétaire se plaignit à l'hôtesse au sujet des sales mouches.

— Je n'y comprends rien, dit-elle. Vous aviez pourtant le pot de goudron à votre disposition.

— Oui, et puis?

— Eh bien, vous auriez dû vous frotter la figure au moyen de ce goudron et aucune mouche ne vous aurait incommodés.

— Mais, Madame, cela sent trop mauvais.

— C'est justement à cause de cette odeur que mes logeurs s'en servent contre les mouches...

— Et cela ne nuit pas au sommeil? ajouta Laplume.

— Non, non, non, absolument pas; c'est une affaire d'habitude; mes clients dorment, le visage goudronné, tout comme des blaireaux en hiver.

— Libre à eux, Madame, mais nous ne le pouvions point, déclara le secrétaire et nous laissâmes les mouches en paix.

Avant de se rendre aux ruines des casemates françaises, les deux amis prirent un bon déjeuner, non de truites, mais un mets essentiellement anglais : *eggs and bacon* (des œufs et du lard). Après cela ils se mirent en route, Laplume portant sa bêche et sa pioche, Coquelicot son fusil.

Au bout de quelques minutes, par-dessus des tas d'arêtes, de têtes et de queues de poissons on atteignit l'endroit, où avaient été établies les casemates.

Pour l'intelligence du récit nous rappellerons ici au lecteur, qu'on entend par casemate le souterrain voûté d'un fort ou d'une citadelle qui est à l'abri des projectiles.

— Mon ami, dit le secrétaire en se retournant sur Coquelicot et se plaçant en face de son compagnon, en ce moment je dois faire appel à votre amitié et à votre patriotisme. Nous sommes arrivés à un endroit, qui doit être sacré pour un Français. Ici nos vaillants ancêtres ont souffert et lutté ; ici ils ont maintenu la gloire de notre drapeau et la renommée de nos armes. Nous sommes debout sur un terrain abreuvé de sang français, sur un terrain où se trouvent encore des vestiges, de chers souvenirs à nos aïeux. Nous lui enlèverons ces souvenirs, le voulez-vous avec moi ?

Coquelicot consentit immédiatement et les deux amis, silencieusement, se mirent à l'ouvrage.

On se trouvait sur un terrain assez vaste et nu, peu uni et sillonné de fossés à moitié comblés ; çà et là on apercevait un pan de mur perçant le sol noir et boueux.

Monsieur Laplume prit les devants, suivi pied à pied par Coquelicot, le premier inspectant à gauche, le second à droite de la tranchée, pour ne passer aucun point du terrain à examiner.

— Monsieur Laplume ! s'écria tout à coup Coquelicot.

— As-tu trouvé quelque chose ? demanda le secrétaire en se retournant vivement.

— Coquelicot secoua la tête.

— Pourquoi donc m'as-tu appelé ? demanda Laplume mécontent.

— Mais parce que depuis un quart d'heure je patauge dans ce bourbier, gémit Onésiphore ; voyez, la boue me monte jusqu'aux genoux.

Nous aurions dû nous munir d'une paire de hautes bottes imperméables, qui nous viennent jusqu'aux hanches.

Le secrétaire n'était pas de cet avis. Qu'est-ce que notre excursion présenterait d'extraordinaire ? demanda-t-il, si les antiquaires et les fouilleurs de terrains devaient tenir compte des commodités de la vie ! Les dangers et les embarras inhérents à leur tâche sont pour eux autant de stimulants.

Coquelicot ne comprenait rien du tout à cela. Il s'imaginait tout naturellement que les bottes imperméables étaient destinées à être portées en terrain boueux.

— Mais enfin, continua le secrétaire pour satisfaire son compagnon, je ne prétends pas que tu aies tort ; une autre fois nous prendrons des bottes, si tu le veux.

A ce moment Coquelicot se baissa.

— Regardez ici, Monsieur Laplume.

Et au milieu de la boue, ils virent l'ouverture d'un tuyau en fer rouillé. Le secrétaire saisit sa pioche, son ami sa bêche, ils enlevèrent et rejetèrent à droite et à gauche la boue qui enveloppait le tuyau et dans quelques instants celui-ci fut à découvert. Laplume le saisit et le retira avec peine.

— Quelle aubaine ! mon ami, s'écria-t-il enthousiasmé, c'est le canon d'une carabine ! Il date de la première moitié du XVII[e] siècle, je le reconnais à la forme. Nous voici en possession d'une arme qui a servi dans la lutte des Français contre les Anglais unis aux Indiens.

La joie du secrétaire était indescriptible : il dévora des yeux la carabine noirâtre, rouillée et rongée et la pressa, toute couverte de boue, contre son cœur, comme une mère le ferait de son enfant.

— Ma foi ! se dit Coquelicot, je ne crois pas que ma joie surpassera la sienne, le jour où je toucherai mon héritage.

Un premier bonheur est souvent suivi d'un second et, en effet, après quelques minutes, on fit une découverte plus précieuse encore que la première. Dans la large fente d'un mur, Laplume trouva trois plaques en cuivre sur lesquelles se voyait la lettre L ; le temps avait rongé et noirci le métal ; mais la majuscule était encore très lisible.

— Voici des plaques de ceinturons de fusiliers français, s'écria le secrétaire, ne se possédant plus de joie, et ceci, dit-il, en retirant un

autre objet de la fente, ceci est un pistolet d'arçon ! Coquelicot, mon cher ami, ce jour est le plus heureux de ma vie !

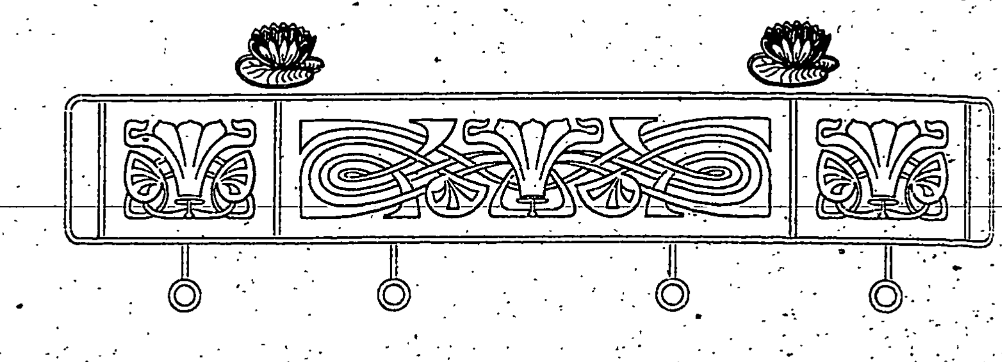
— Je le vois, Monsieur Laplume, répondit Coquelicot et il ajouta tout bas : le mien viendra plus tard, j'espère.

Les deux chercheurs redoublèrent de zèle et d'attention et ils eurent le bonheur de découvrir successivement une visière de casque, un mors de cheval, un boulet de canon et enfin, pour comble de bonne chance, l'extrémité antérieure d'un affût de canon, qui se trouvait au milieu de la tranchée, enfoui dans la boue. Cet objet était tellement lourd que nos deux amis eurent bien de la peine à l'extraire.

Et alors le canon sur les épaules, la carabine et le pistolet sous le bras, et les autres objets dans les mains, nos deux compagnons reprirent le chemin de l'hôtel. Ils avaient l'air de deux Bohémiens, mais ils étaient encore plus sales et ils suaient à grosses gouttes en portant le lourd affût, toutefois ils ne ressentaient guère la fatigue et ne se souciaient nullement des regards moqueurs des femmes de pêcheurs qui, à leur vue, reculaient vers leur porte.

Une seule chose préoccupait chacun d'eux : le secrétaire oubliait tout pour songer à son trésor découvert et Coquelicot, heureux du bonheur de son ami, pensait uniquement à la bonne portion de saumon, qu'il espérait trouver au logement pour calmer sa faim.





IV.

Halifax. — Les Acadiens. — Un singulier Ménage.

Nova-Scotia ou la Nouvelle-Écosse, c'est le nom d'une presqu'île, formant la province orientale du *Dominon of Canada*. C'est une contrée fertile comme le reste du Canada ; le froment y réussit à souhait et les vergers étendus et prospères prouvent que la culture des fruits y rapporte beaucoup.

Beaucoup de villes et de villages s'y sont développés aux deux derniers siècles et sont habités par une population très disparate.

Les descendants des premiers colons, connus sous le nom de « *Acadiens* » ; y possèdent encore leurs communautés ; les Montagnards d'Écosse ne sont pas moins bien représentés. Les Acadiens parlent français, les Écossais la langue galloise ou celtique ; ajoutez à ces deux éléments, une foule d'Anglais, d'Allemands (qui y ont fondé la ville de Lunebourg) et quelques centaines d'Italiens et vous comprendrez qu'ici ce n'est pas le cas d'appliquer l'adage : un peuple, une langue.

La côte de la Nouvelle-Écosse est riche en excellentes baies ou petites rades ; en plusieurs endroits elle présente l'aspect des côtes frisonnes. De hautes digues protègent contre les inondations les polders bas et extrêmement fertiles ; la mer dépose continuellement un limon très fécond et comme elle se retire de plus en plus, il surgit ainsi de nouveaux polders, qu'on n'a qu'à endiguer pour les gagner à la culture.

En d'autres endroits cependant la côte monte et forme des collines ou des écueils, ce qui fait que là elle a plus d'analogie avec les côtes

anglaises et françaises qu'avec celles de la Hollande. Ce double aspect ne se trouve nulle part d'une façon aussi prononcée qu'à proximité du Cap Blomidon.

A l'avant-scène des cultivateurs sont occupés à charger le foin provenant du polder gras et bas ; le tableau semble être emprunté à nos pays ; mais au loin, par contre, on voit brusquement monter le terrain comme une réminiscence des falaises d'Angleterre.

La Nouvelle-Écosse possède quelques mines d'or et d'argent, dont la production est cependant insignifiante ; mais les couches de houille y sont d'autant plus riches ; celles qu'on a mises en exploitation à proximité d'Halifax et de Picton, ont fréquemment une épaisseur de trente pieds ; les galeries qui y sont forées sont larges, bien aérées et tellement hautes, que le mineur peut toujours y travailler debout et que cheval et charrette peuvent y circuler pour aller enlever la houille détachée.

Non loin de ces dépôts de houille s'élèvent des collines, qui renferment des trésors de minerai de fer. Si les travailleurs y étaient aussi nombreux que dans les districts houillers de l'Angleterre et les salaires aussi bas, Picton deviendrait bientôt un nouveau Newcastle ou un second Glascow.

C'est à Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse, que, le lendemain de la fameuse expédition dans les casemates de Louisville, nous trouvons Laplume et Coquelicot. Ils se promènent sur un chemin très bien entretenu, serpentant entre de véritables bosquets de pommiers. Devant eux ils aperçoivent les riants toits de tuiles rouges, pointant entre la fraîche verdure et au loin, les mâts élevés de nombreux navires aux pavillons flottant sous la brise. Une superbe mer d'azur, traversée en tous sens par des nacelles et des chaloupes et d'où émerge çà et là un îlot verdoyant, forme le fond du tableau magique.

— Quel joli pays ! déclara Coquelicot. Je voudrais vivre ici comme fermier. Un cultivateur doit y faire des affaires d'or ; c'est dommage que mon parent éloigné ne soit pas mort ici !

— Certes ! répondit le secrétaire à son tour, c'est une contrée charmante et le cœur de tout Français y trouve une raison de plus pour aimer ce beau pays. Ici, dans le voisinage, mon cher Coquelicot, se trouve la riante vallée de Grand-Pré, dont la dénomination française nous dit déjà qu'elle fut un jour habitée par nos ancêtres. C'était des

cultivateurs honnêtes, tranquilles, bons et heureux, ces Acadiens. Écoutez, mon ami, comment un célèbre poète (*) décrit leur vie :

« Au pays acadien, près des côtes de Minos, se trouvait, isolé, le « village de Grand-Pré : dans la vallée fertile, de grandes prairies, « s'étendant vers l'est, donnaient au village son nom et à de nombreux « troupeaux la subsistance. Le pays était muni de digues construites « par le laboureur actif contre les fureurs de la mer ; au printemps « cependant on ouvrait les écluses, on donnait accès à l'eau, qui venait « couvrir la terre. A l'occident, comme à l'orient la fleur de lin bleue « s'épanouissait, des vergers et des champs de blé s'étendaient sur « un espace de plusieurs lieues. Au nord le Blomidon dressait sa cime « et les forêts vierges agitaient au vent leurs branches noueuses. Plus « haut, dans les montagnes, les marins construisaient leurs tentes et « abaissaient leurs regards sur la vallée heureuse. »

Tandis que le secrétaire lut en anglais ces vers magnifiques, il s'était graduellement enthousiasmé de leur beauté. Il vint enfin se placer vis à vis de son compagnon et fit de si grands gestes, que Coquelicot dut se reculer sans cesse pour ne pas être atteint.

— Ne sont-ce pas là des vers splendides ? demanda Laplume devenu plus calme, ils respirent la paix et le bonheur tranquille de ce paysage.

— Ils sont magnifiques, déclara Coquelicot, qui n'y comprenait mot, mais qui se dit : tout ce que dit Monsieur Laplume est bien dit ; car il est l'érudition personnifiée.

Tout en continuant leur promenade, le secrétaire dit encore : « Connaissez-vous l'histoire de ces Acadiens ? Nos meilleures plumes l'ont racontée en vers et en prose : elles nous transportent successivement au temps des patriarches, alors que chaque prince pastoral errait avec sa famille, ses domestiques et ses troupeaux, dans les plaines étendues de Chanaän, ou bien au temps de la charmante Arcadie, que les poètes grecs ont chantée si délicieusement. Écoutez, Coquelicot, comment nos aïeux vinrent dans ces pays-ci, comment ils s'en emparèrent et les cultivèrent ; comment ils y menèrent une vie calme et heureuse, jusqu'à ce que la méchanceté de leurs ennemis vînt mettre un terme à tant de félicité.

(*) Longfellow : *Evangeline*.

« C'était en l'an 1610. A l'horizon de cette même mer, qui se montre à nos regards, un navire surgit, un superbe château marin, qui lentement et majestueusement glissa sur les ondes comme un fier cygne. Au sommet du grand mât flottait joyeusement le blanc pavillon aux trois lis ; sur le pont était debout un bel homme, de taille élancée, armé d'une cuirasse comme un chevalier du moyen-âge, l'épée étincelante au poing et le casque surmonté d'un grand panache. Ce pavillon était le nôtre, ami Coquelicot, et ce chevalier était le noble sire de de Poitrincourt, seigneur de Port-Royal.

« Le grand navire mit ses chaloupes à flot ; le capitaine prit place dans l'une d'elles, le chapelain de l'équipage dans une autre. Ainsi ils s'approchèrent des côtes. On mit pied à terre, le Sire de Poitrincourt y planta son épée et, au nom du roi, prit possession du sol.

« Quel spectacle touchant, ami Coquelicot !

« Les tribus indiennes, qui habitaient ce pays, se montrèrent au début hostiles aux étrangers : il y eut même quelques escarmouches, qui ne finirent pas à l'avantage des aborigènes. Ceux-ci, cependant, se persuadèrent bientôt que ces étrangers n'étaient pas venus pour les réduire à l'esclavage, mais bien pour les faire participer aux bienfaits de la civilisation. Ennemis d'abord, ils devinrent ensuite amis des Français, dont ils acceptèrent peu à peu les mœurs et les coutumes. Depuis lors blancs et peaux-rouges vécurent en bonne intelligence ; ensemble ils se rendirent à la chasse et à la pêche ; ils cultivèrent le sol avec les instruments que les navires français introduisirent ; ils plantèrent des arbres fruitiers et élevèrent du bétail. Plusieurs Français même se choisirent une épouse parmi les tribus indiennes et beaucoup d'Acadiens sont les descendants de ces mariages.

« Le siècle d'or était commencé pour ce pays, ami Coquelicot. Les habitants étaient simples, d'humeur joyeuse et de mœurs irréprochables. Ni les fatigues des travaux agricoles, ni les dangers, ni les difficultés de la chasse ne les effrayaient. Les plaisirs innocents d'une vie champêtre leur suffisaient. Quand ils faisaient glisser dans le terrain fertile le soc de leurs charrues, l'air retentissait de leurs chants vifs et joyeux, une réminiscence de la patrie-mère, une chanson que leur père ou leur grand-père leur avaient apprise, jadis aux bords de la Seine. Les soirs d'hiver, la famille entière se trouvait réunie autour du foyer ; on y entendait des chants joyeux, des récits attrayants, des lectures

amusantes, traitant de la belle France lointaine ; les vieux inculquaient aux jeunes générations l'amour, dont brûle chaque cœur français au souvenir de la chère patrie. Les tribunaux et les prisons étaient choses ignorées ; car on ne connaissait pas de crimes et les contestations, excessivement rares, étaient toujours jugées à l'amiable par les Acadiens eux-mêmes. »

« Un siècle comprend cent ans, mon cher, et pourtant un jour arrive où il finit. Hélas, le siècle d'or des Acadiens eut aussi une fin. De sombres nuages s'élevèrent à l'horizon ; là-bas, à Québec, on entendit le bruit du canon ; les Anglais firent la guerre aux Français qui, non soutenus par la patrie-mère, durent succomber. Le Canada devint une colonie anglaise et bientôt l'Acadie partagea son sort. Les Anglais et les Écossais se fixèrent à force d'hommes et d'armes sur les terrains des habitants paisibles. Ils firent entrer lentement au cœur des Indiens la haine et la suspicion et l'un après l'autre les descendants des premiers colons furent expulsés de leurs propriétés légitimes. Non contents encore de ces iniquités, les intrus commirent un crime si abominable, que vous aurez peine à le croire, ami Coquelicot : les conquérants résolurent de chasser par la force les premiers propriétaires pour entrer plus tranquillement en possession de leurs biens. Hommes et femmes, enfants et vieillards furent impitoyablement arrachés de leurs maisons et de leurs champs et chargés sur des navires anglais. Les tyrans séparèrent les enfants de leurs parents, les frères de leurs sœurs, les époux de leurs épouses. Imaginez-vous les cris de détresse de ces malheureux, leurs larmes de douleur et d'indignation ! Ces navires anglais transportèrent les Acadiens dans les États méridionaux de l'Amérique anglaise, en Virginie et en Georgie, où plusieurs moururent de misère ; d'autres furent réduits à l'esclavage et bien peu d'entre eux réussirent à retrouver les leurs. Il y avait des pères, qui, pendant des semaines et des semaines, recherchèrent à travers les forêts et les déserts la trace de ceux qui leur étaient le plus chers ; il y avait des épouses (*) qui méprisèrent les plus grands dangers pour retrouver leurs maris. »

— C'est terrible ! c'est monstrueux ! s'écria Coquelicot, tandis que ses yeux lançaient des éclairs et qu'il levait les poings. Jamais le

(*) Voir *Evangeline*, le poëme émouvant de Longfellow.

brave Normand n'avait ressenti pareille indignation. « Actuellement, continua le secrétaire, ces cruautés sont heureusement devenues impossibles ! Catholiques, Luthériens, Puritains et Anglicans, vivent paisiblement côte à côte en Nouvelle-Écosse comme partout au Canada. Non seulement on se supporte mutuellement, mais on s'aime comme citoyens d'un même pays. Tous demeurent en paix autour du clocher de leur village, et si la fumée s'élève au ciel, ce n'est plus celle de la poudre, mais celle qui échappe des cheminées des riantes fermes. »

— Tant mieux ! répliqua Coquelicot. Qu'en pensez-vous, Monsieur Laplume, si nous entrions dans cette ferme-là ? La fermière ne nous renverra pas, j'espère, sans nous donner soit gratis, soit en payant, un verre de lait. Cela vous fera du bien, après un si long sermon.

Le secrétaire trouva la proposition bonne.

La maison, vers laquelle ils se dirigèrent, avait un aspect très engageant, grâce à ses murs fraîchement blanchis et à son toit en planchettes peintes en couleur brunâtre ; la mine avenante de la jeune fermière et ses manières accueillantes vinrent confirmer cette première impression. D'un geste aimable, elle indiqua une chaise aux visiteurs et leur posa une question, dans une langue qu'ils ne purent comprendre, Laplume pas plus que Coquelicot.

— Pardon, dit le secrétaire en anglais, je n'ai pas l'honneur de vous comprendre, Miss.

La fermière embarrassée se mit à sourire.

— Milk ? (*) demanda-t-elle en faisant de la main droite le geste de quelqu'un qui boit.

— If you please (**), répondit le secrétaire.

— C'est singulier, se dit Laplume, tandis que la fermière lui cherchait le lait, elle a absolument l'extérieur d'une anglaise et pourtant elle ne comprend ni peu ni prou la langue du Royaume-Uni. Ce n'est pas davantage une Acadienne : car je n'ai pas saisi un mot de ce qu'elle a dit. Voilà qui est étrange !

Tandis que le secrétaire se faisait cette réflexion, la fermière était rentrée avec la bonne boisson en compagnie d'un homme qui salua poliment nos voyageurs en se découvrant. C'était un homme qui avait atteint la trentaine, d'une taille moyenne et assez élancée. Son teint

(*) Du lait.
(**) S'il vous plaît.

était foncé et sa chevelure d'un noir d'ébène. Comme il était sans aucun doute le mari de la villageoise et par conséquent le maître de céans, le secrétaire lui parla en anglais. L'homme sourit et haussa les épaules.

— Ceci est encore plus singulier, se dit Laplume, je lui parlerai français.

Nouveau sourire, nouveau mouvement d'épaules.

— Son un Italiano signore (*) dit l'homme.

Voilà du moins quelque chose que le secrétaire comprit.

— Et votre femme ? demanda-t-il en italien.

— Elle est écossaise, répondit le fermier; nous formons un singulier couple au point de vue linguistique, Monsieur; elle ne parle que la langue galloise et moi, je ne comprends que l'italien.

— Une drôle de situation, en effet, s'écria le secrétaire.

— Pas si étrange qu'ailleurs cependant, reprit le fermier; mon voisin de gauche, par exemple, est suédois et sa femme est acadienne. C'est un peu embarrassant, j'en conviens, quand le mari et la femme ne comprennent pas la même langue, mais on peut se dire beaucoup par gestes et entretemps, nous apprenons tous les deux quelques mots anglais.

On comprendra aisément que la conversation ne fut pas très animée en ces conditions, et qu'elle se fit autant par gestes que par paroles.

Écoutez un peu, Monsieur Laplume, dit Coquelicot qui était farceur à ses heures ; en rentrant en ville, j'ai eu une fameuse idée !

— Oui da ? Voyons un peu, laquelle ?

— Eh bien, tous les hommes devraient avoir une femme, qui parle une autre langue qu'eux.

— Comment Coquelicot ? Et pourquoi donc ?

— Mais alors la paix règnerait forcément en beaucoup de ménages, où ce n'est pas toujours le cas, répondit ce pince-sans-rire.

Laplume se mit à rire de tout cœur.

— Écoute, Coquelicot ! tu es quelquefois très spirituel, je le remarque avec plaisir.

(*) Je suis Italien, Monsieur.



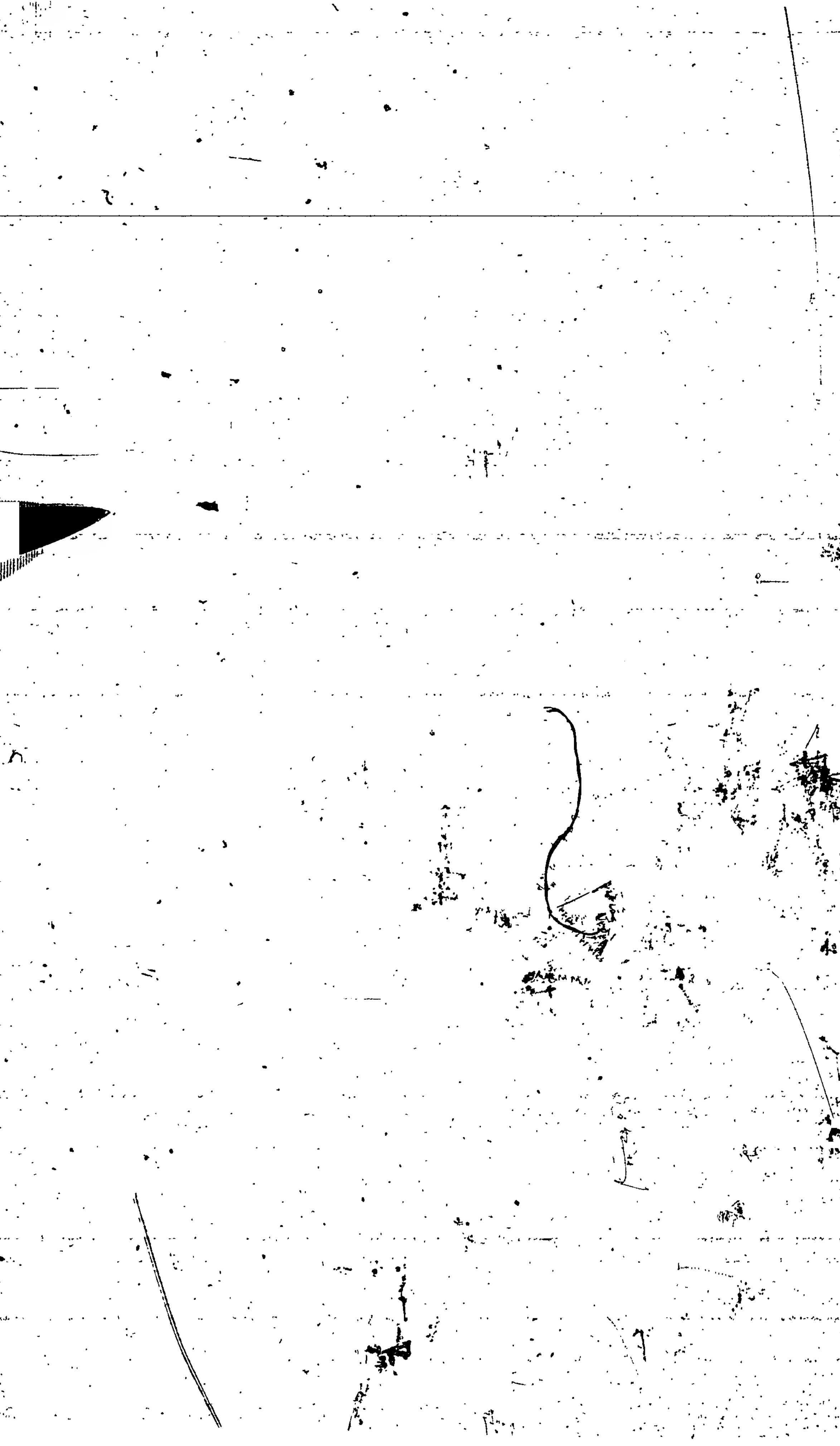


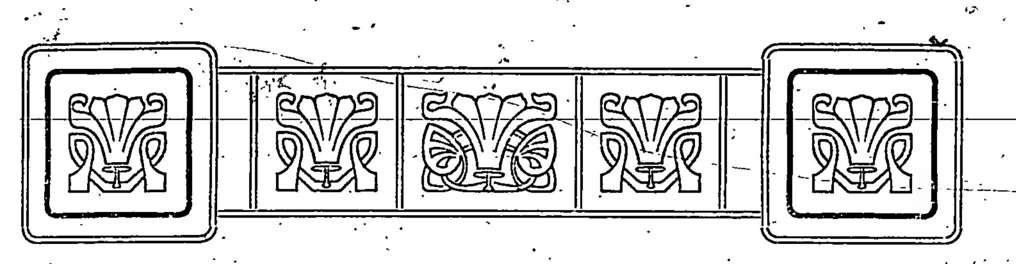
Vaisseau sur lequel Samuel de Champlain fit la traversée de France au Canada, en 1603.



Une rue à Winnipeg. — Les bâtiments de commerce y sont construits d'après un plan entièrement moderne.







V.

L'Île Prince-Eduard. — La Baie de Fundy. — Une Aventu terrible. — Une agréable Excursion. — A la Pêche.

Le lendemain, le train transporta nos deux inséparables à Picton, où ils prirent place à bord d'un steamer, qui, après avoir traversé le détroit de Northumberland, les déposa à l'île Prince-Eduard.

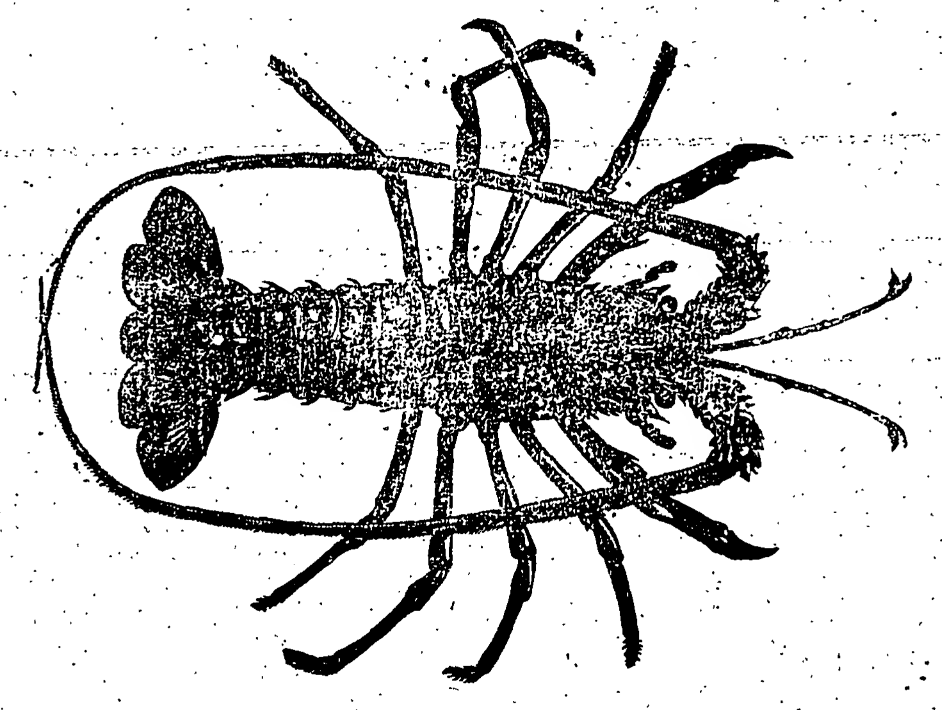
Les Anglais ont donné ce nom à cette belle île, située au Nord de la Nouvelle-Écosse, en souvenir du père de la reine Victoria, le duc Eduard de Kent. La situation de cette île montre suffisamment que l'hiver doit y être très rigoureux. Comme le New-Foundland, elle se trouve ouverte à tous les vents et est accessible à la glace du pôle nord. La température y est souvent si basse que les hommes s'enveloppent de peaux d'animaux tout comme les Esquimaux et n'osent, souvent pendant des jours et des jours, mettre le nez à la porte. La glace s'y accumule en hautes montagnes, surtout au printemps et y dessine les figures les plus bizarres : des châteaux, des coupoles, des grottes, des ruines, etc., comme on les voit sur les paysages se rapportant au pôle nord.

L'été, par contre, y est ce qu'on peut imaginer de plus agréable. Le soleil y donne une chaleur étonnante, et y produit comme par enchantement et en quelques jours la verdure la plus luxuriante ; cette chaleur est du reste tempérée par les brises marines.

L'île possède une plage superbe, où, l'été, des centaines de personnes viennent rétablir leurs forces par des bains rafraîchissants. A l'embouchure des petites rivières et dans les petits golfes se trouvent des couches de moules, qui atteignent parfois une profondeur de trente

pieds et qui fournissent aux cultivateurs de l'île un engrais excellent. Ces couches renferment des huîtres et des moules mortes soudées par une espèce d'argile.

Charlottetown, la capitale de cette petite île, possède des rues larges et bien aérées, bordées d'arbres de deux côtés. On y fait le commerce de poissons surtout avec les États-Unis et le Brésil. L'objet principal de ce commerce cependant consiste en maquereaux, en langoustes et en homards.



LANGOUSTE.

Le maquereau est plus important que le homard et à plusieurs titres; sa chair est aussi délicate que celle du saumon et de la truite. Mais c'est un poisson capricieux: pendant des années et des années il honorera telle ou telle baie de ses visites et causera la naissance d'un nouveau village de pêcheurs; mais ensuite, inopinément, il disparaîtra et avec lui forcément le nouveau village.

Monsieur Laplume et son ami parcoururent l'île en chemin de fer sur toute sa longueur, mais n'y séjournèrent que le temps de prendre le dîner à Charlottetown. Un canot les ramena encore le même

après-midi à Picton, où ils prirent le train pour St. John, capitale du Nouveau-Brunswick.

Il était presque soir quand ils mirent pied à terre à St. John ; lentement le soleil descendait à l'horizon, légèrement couvert de petits nuages blancs et floconneux ; le temps était agréable, le ciel superbe, bref, il était impossible de trouver une occasion plus propice pour admirer la baie si renommée qui arrose St. John. Ils parcoururent la ville à pied et ils arrivèrent en quelques minutes aux quais qui bordent la baie de Fundy.

Là nos voyageurs trouvèrent une foule nombreuse de promeneurs, attirés en ces parages par le beau temps et avides de jouir du magnifique panorama de la baie et du vent frais qui soufflait de la mer. Piétons et cavaliers circulaient pêle-mêle ; ils remarquèrent même quelques riches équipages, qui firent voir que le luxe, les richesses, et les manières du grand monde n'étaient pas choses inconnues à St. John.

— Aimes-tu beaucoup cette cohue et ce tapage ? demanda le secrétaire à son compagnon.

— Je les désire le moins possible, répondit Coquelicot, je préfère une vie paisible, comme j'en ai vécu une jusqu'ici.

— Nos goûts sont les mêmes, déclara Laplume ; allons plus loin, là où nous ne verrons ni la ville, ni ses promeneurs, et où la mer et les charmants paysages seuls nous environneront.

Ainsi dit, ainsi fait. Ils parvinrent bientôt en un endroit très boisé, où les bosquets de sapins et de bouleaux alternaient ; çà et là il y avait une éclaircie, d'où l'on apercevait la mer calme et superbe et l'horizon lointain de la baie de Fundy. Un silence profond régnait en ces parages. On n'y entendait ni les notes joyeuses du rossignol, ni les tons plus vifs du pinson, ni le babillage de la pie, ni le cri aigu du geai, ni le roucoulement du ramier.

— Mais parle donc, dit tout à coup le secrétaire, ce silence est trop morne, il m'oppresse.

— J'allais vous le dire aussi, Monsieur Laplume.

— S'il en est ainsi, je parlerai. Voici un joli endroit pour nous asseoir ; les arbres y sont plus rares et nous y jouissons d'une vue magnifique sur la baie. Voilà donc cette célèbre baie, mon ami, où la marée peut atteindre jusqu'à 25 mètres de hauteur. Et cependant, Coquelicot, as-tu jamais vu une mer plus calme ?

— Monsieur Laplume, cette apparence peut vous induire en erreur; l'eau de la Manche aussi peut être calme et paisible, à Saint-Maxime par exemple.

— Parfaitement! Mais regarde attentivement l'eau de la baie de Fundy. Quelle couleur superbe! On dirait du saphir liquide. Vois donc, Coquelicot, comme le soleil couchant, enveloppé de petits flocons, se mire dans l'océan. Et que dire de ces rochers et de ces écueils qu'on aperçoit au loin? N'est-ce pas une vue émouvante de beauté et de majesté?

— Ces seigneuries sont trop lourdes et trop paresseuses pour m'émouvoir, répondit Coquelicot.

— Tu ne me comprends pas, Onésiphore, dit le secrétaire un peu étonné, tu es bien simple de croire que je voulais parler de ces choses-là. Je voulais simplement te demander si ces masses sombres et majestueuses ne disent rien à ton cœur.

Onésiphore Coquelicot mit la main droite sur son cœur, inclina la tête comme quelqu'un qui écoute et dit :

— Pardon, Monsieur Laplume, mais je n'y entends rien!

— Onésiphore Coquelicot, s'écria le secrétaire, debout et la main droite étendue vers son compagnon, tu ne comprends pas mieux mon langage figuré concernant les beautés de la nature, qu'une vachère de Saint-Maxime ne comprend une tragédie de Corneille. Je ne te parlerai plus de cette manière! Mais dis-moi, comment trouves-tu ces chaloupes de pêcheurs, légères et dansant sur l'onde?

— Asseyez-vous, Monsieur Laplume, que je puisse les voir. Ma foi, elles sont bien faites, il me semble.

— Coquelicot, ces frêles canots me rappellent une page de notre histoire nationale. Sur les vagues qui les portent on vit un jour, — c'était encore en 1610 — flotter les grands bâtiments français. Champlain, le plus grand de nos colons canadiens, Champlain, le fondateur de Québec, a visité la baie de Fundy et y a laissé une colonie sur son rivage. O jours glorieux! O passé éclatant!

Crac! crac! crac! Laplume et Coquelicot effrayés se retournèrent!...

Un cerf, sortant du bosquet, les avait effleuré dans sa course et s'était jeté à l'eau.

Les deux amis ne s'étaient pas encore complètement remis de leur frayeur, quand un second cerf, un troisième même passèrent devant

eux rapides comme une flèche. Puis des lièvres, des lapins et des renards....

— Qu'est-ce que cela signifie, dit Coquelicot tout à coup, en reniflant, je sens une odeur de feu. Diable! Monsieur Laplume, la forêt brûle !

Coquelicot ne se trompait pas. Après des semaines de grande sécheresse, le bois de sapin était devenu très inflammable. Peut-être une étincelle, échappée de quelque cheminée, une allumette en feu jetée par un imprudent, ou une autre cause de ce genre auront occasionné cet incendie; quoiqu'il en fût, la forêt était embrasée, l'incendie se développait rapidement, le pétillement du feu se faisait déjà entendre, des nuages de fumée montaient en tournoyant vers le ciel éclairé de lueurs sinistres et la chaleur augmentait de seconde en seconde.

— Où fuir ? Coquelicot, demanda Laplume épouvanté.

Ils coururent vers le rivage...

La fumée devint de plus en plus dense et noire, la chaleur de plus en plus insupportable.

A travers les troncs des arbres, ils aperçurent les flammes d'un rouge jaunâtre, s'élançant autour des branches et des tiges.

— Nous sommes perdus ! gémit le secrétaire, si je meurs et que tu peux t'échapper, Coquelicot, dis au médecin de Saint-Maxime que je lui lègue tout ce que je possède, avec prière de l'employer à l'érection d'un hôpital dans notre village.

— Et si je meurs moi, asphyxié ou brûlé, Monsieur Laplume, allez à Boissevain recueillir mon héritage et donnez-le..... mais, ô bonheur extrême, voici un canot ! Vite ! Au canot !

Et ce disant, il saisit le secrétaire par le bras, l'entraîna vers le rivage et le jeta dans l'embarcation.

Un moment après, celle-ci glissa sur l'onde avec la rapidité d'un oiseau. Les étincelles du bois brûlant pleuvaient déjà à la surface de l'eau et même dans le canot. Coquelicot n'y fit aucune attention, mais maniait hardiment les rames, à coups réguliers, sans se reposer. Bientôt la distance entre les amis et la forêt devint assez grande, les étincelles ne pouvaient plus les atteindre et la chaleur devint plus supportable.

Enfin ils atteignirent les rochers et ils se trouvèrent hors de tout danger. Alors Coquelicot déposa les rames et prit haleine.

— Grand merci ! s'écria le secrétaire, mon cher Coquelicot, tu es mon sauveur ! comment pourrai-je jamais....

— Chut !... répliqua Coquelicot, on en parlera plus tard ; et entre-temps regardez de quel magnifique feu d'artifice on peut jouir ici !

La forêt en flammes offrit, en effet, aux regards des deux compagnons, un spectacle unique, qu'on ne pourrait s'imaginer ni plus grandiose, ni plus émouvant. Le ciel et l'eau paraissaient rouges et la forêt ressemblait à une mer de feu. Une flamme large de plusieurs centaines de mètres, pétillait et grondait, dansait et se roulait sur la plage. Des étincelles, semblables à des clous rougis au feu, voltigeaient par millions dans l'espace pour retomber bientôt à la surface de l'océan, comme une troupe innombrable d'oiseaux de passage. Du côté de la ville de St. John ils apercevaient une foule grossissant sans cesse de personnes accourues de toutes parts.

Tantôt éclairée par la pleine lumière des flammes toujours renaissantes, tantôt enveloppée dans la demi-obscurité de la fumée, cette foule de personnes armées de bêches et de pioches, ressemblait à une armée fourmillante de fantômes.

Les deux compagnons étaient en extase devant ce spectacle grandiose, quand une légère secousse fut imprimée au canot. Coquelicot se baissa vers l'onde et saisit un objet qui glissait le long de la barque. C'était un bois de cerf ; il le tira à lui et la tête suivit ; il tira plus fort, et il aperçut le corps de l'animal et, par un dernier effort, le canot comptait un passager de plus : un caribou.

— Quel dommage ! dit Coquelicot, la magnifique bête est morte.

— En effet, c'est dommage !

— Écoutez, voici ce que j'en ferai ; j'enlèverai le bois, je vous le donnerai en cadeau et vous l'emporterez à Saint-Maxime en souvenir de notre voyage. Et ce disant, il rompit l'arme défensive du pauvre caribou et laissa celui-ci doucement glisser dans l'onde.

Il était très tard quand le canot arriva à St. John.

Tandis que, fatigués et affamés, ils prirent leur souper à l'hôtel, ils purent conclure des entretiens des autres visiteurs que l'incendie de la forêt n'avait pas grande importance à St. John. Il n'y avait que trois cents ares environ de détruits. On avait pu à temps arrêter le feu des deux côtés.

— « Un pareil incendie de forêt, dit un des visiteurs, me fait toujours



songer à une légende qui a cours parmi les Indiens du Nouveau-Brunswick. D'après ce que ceux-ci racontent, longtemps avant que le pavillon au lis français eût paru en ces parages, des siècles auparavant même, un navire, monté par des hommes blancs, avait abordé ici.

« Ces étrangers refoulèrent vers l'intérieur du pays les fils des forêts et ils se construisirent des maisons en pierres. Ils buvaient en des coupes de corne en faisant résonner des chants bruyants. Les Indiens, revenus de leur première frayeur, incendièrent les forêts, sur les deux bords du Miramichi, où les conquérants s'étaient fixés. Les flammes étaient tellement fortes qu'elles firent bouillir l'eau de la rivière. Tous les étrangers périrent misérablement. On pense que ce furent des colons originaires de la Norvège ou du Danemarck. »

Après avoir calmé leur faim, Laplume se mêla à la conversation, qui se fit en anglais.

Il raconta à la compagnie leur aventure dans la forêt ; son récit fut écouté avec la plus grande attention. Là-dessus, une de ces personnes lui donna quelques indications touchant le pays.

J'habite vers le nord la ville de Bathurst, dit cette personne, près de la baie que vos compatriotes, les Français, ont appelée à cause de la beauté de ses étés, *la baie des chaleurs*.

Si vous tenez à visiter le pays entier en une journée, vous n'avez qu'à m'accompagner demain matin ; nous avons un train de St. John à Bathurst, par Monktown et Newcastle sur la côte orientale. Mais le voyage est bien plus attrayant par mer. Ainsi nous passerions les magnifiques cataractes de la rivière de St. John et nous prendrions le dîner à Frederiktown, la ville des Danois. Ensuite nous retournerions vers l'embouchure de la rivière et nous nous rendrions, par un canal, dans la Miramichi ; de cette rivière un affluent nous conduirait vers la Cascapedia à l'embouchure de laquelle se trouve Bathurst. Ce voyage, depuis le commencement jusqu'à la fin, présenterait une foule de joyeuses surprises, mais je ne garantis pas que nous pourrions le faire en un jour.

Laplume communiqua à Coquelicot l'aimable proposition, et comme celui-ci consentit immédiatement, le secrétaire accepta l'invitation de Sir Fisher, — c'était le nom de l'étranger de Bathurst.

Après une nuit, pendant laquelle les mouches et les moustiques mirent la patience de nos deux amis à une rude épreuve, ceux-ci se

levèrent au point du jour et se rendirent sur la plage de St. John. Ils y trouvèrent déjà Fisher dans un petit canot à voiles.

L'excursion répondit en tous points à la description que Fisher en avait faite. Les cataractes écumèrent et bouillonnèrent, mais le canot les passa sans la moindre avarie ni danger ; Frederiktown avec ses maisons nouvellement bâties, ses rues tirées au cordeau, ses magnifiques avenues bordées de saules, avait un aspect très riant ; partout la contrée était extrêmement riche en bois et en poissons.

Mais quand, vers la fin du jour, on atteignit la Cascapedia, la scène devint réellement pittoresque. Le rivage était noyé dans une abondance de verdure ; les bouleaux et les peupliers alternaient avec les sapins ; sur le tapis moelleux qui couvrait le sol, brillaient une multitude de fleurs, pas aussi éclatantes de couleur que les orchidées de nos serres européennes, mais constituant une magnifique parure de la contrée.

— Nos fleurs, déclara Fisher, n'ont pas plus d'odeur que de couleurs brillantes.

Sur la plage, des hérons, hauts sur pattes, attendaient patiemment le moment où un petit saumon se risquerait à proximité de leur bec ; des colibris, éclatants comme des rubis, voltigeaient de fleur en fleur ; des gobe-mouches au plumage noir, des pinsons d'un rose carmin, des oiseaux bleu d'azur voletaient au-dessus de la rivière.

— Mais c'est à peu près un paysage des Indes, s'écria Laplume ; qui se serait attendu à cela ?

— Oui, oui, notre été est splendide, répondit Fisher. Il attire les touristes, même des Européens, vers la Cascapedia. Attention ! nous verrons tantôt le pays aux villas. Tenez, là-bas, entre la verdure, brille déjà la coupole d'un cottage. Vous ne devineriez jamais qui l'a fait bâtir !

— Un Anglais, sans doute, demanda le secrétaire.

— Oui un Anglais, mais en même temps il est le beau-fils de la reine Victoria. Quand le marquis de Lorne visita cette contrée, l'entourage lui plut si bien, qu'il y fit bâtir une villa d'été et qu'il y séjourna assez longtemps. Voici maintenant mon cottage ! Si ces messieurs veulent bien, nous descendrons ici à terre, puis nous prendrons place dans ma chaloupe, et nous finirons notre excursion par une pêche aux saumons. Nous passerons la nuit dans mon cottage ; il n'y manque ni la viande

dans la casserole, ni les vins dans la cave. Quant aux poissons, nous allons tâcher de nous en procurer tantôt.

Aucune proposition ne put plaire davantage à nos deux inséparables et Fisher rama bientôt vers le milieu de la rivière.

— Avant de commencer la pêche, Messieurs, veuillez regarder les alentours et admirer le paysage. Cette maison-là aux nombreuses colonnes appartient à Arthur, le ci-devant président des États-Unis ! Et maintenant ! jetons le filet ! Monsieur Laplume, voulez-vous tenir ce bout-ci ? . . . .

La pêche réussit au delà de toute attente. Quand on retira le filet, on y trouva une bonne douzaine de saumons gras et dodus.

— Mais cela fait songer à la pêche miraculeuse ! dit le secrétaire.

— Oui, répondit Fisher, mais il faut savoir que la Cascapedia est la rivière la plus riche en saumons du Canada. Le gouvernement touche ici annuellement des loyers montant à la somme de 1,200 livres ou 14,400 florins (environ 30,264 francs) et les locataires font encore des affaires brillantes.

— Silence ! continua Fisher, en levant la main, attention Messieurs ! Nous allons assister à une autre espèce de pêche. Voyez un peu là-haut !

Les deux Français virent un aigle planer doucement dans les airs, sans bouger une aile.

Lentement l'oiseau descendit.

Les ailes se murent imperceptiblement.

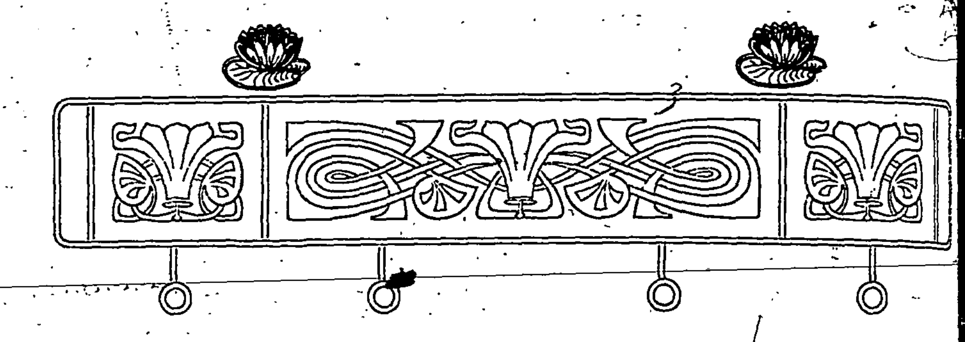
Tout à coup il tomba avec la rapidité de l'éclair.

Son bec puissant s'enfonça dans l'eau d'où l'on vit sortir un magnifique saumon enfermé dans les terribles serres du rapace.

En vain le poisson se défendit quelques instants ; en faisant entendre un cri de triomphe, son ravisseur s'éleva dans les airs avec son butin.

Tout interdits, nos deux Français regardèrent cette scène qui n'avait pas durée une minute.





VI.

Vers Québec. — Une page d'histoire. — Un descendant des Normands. — Un Sachem blanc.

Le lendemain, après avoir vivement remercié leur hôte si avenant et si complaisant, nos deux voyageurs prirent place dans un coupé du train, qui les transporta de Bathurst à Québec.

Laplume aurait préféré faire le voyage à bord d'un steamer en suivant le cours du majestueux fleuve de Saint-Louis, mais Coquelicot, craignant d'arriver trop tard à Boissevain, insista pour faire la route en chemin de fer. Cette ligne, qui commence à Halifax en Nouvelle-Écosse, parcourt tout le Dominion depuis le 61me au 125me degré de longitude ouest de Greenwich.

Le Canadian-Pacific, comme les Anglais l'appellent, était une des premières lignes du Nouveau-Monde, reliant les deux Océans et c'est en même temps la plus longue du monde entier, attendu que son étendue peut être évaluée à 1000 lieues.

Jusqu'aux Montagnes Rocheuses, cette ligne parcourt les plaines du Canada, l'Ontario, le Manitoba, l'Assiniboia et l'Alberto, et jusque là on eut à vaincre des obstacles relativement peu importants. Mais à partir de Calgary, situé sur le versant oriental de la première chaîne des Montagnes Rocheuses, le terrain devint de plus en plus irrégulier et accidenté. Ici on fut forcé de construire un pont au-dessus d'un ravin profond, ailleurs on dut percer un tunnel dans une masse pierreuse gigantesque.

Mais aucun obstacle, aucun danger n'arrêta les entrepreneurs; le travail cyclopéen fut achevé et actuellement le voyageur peut, en deux

jours et deux nuits, se rendre des rives de l'Océan Atlantique à celles du Pacifique et y admirer entr'autres choses le monument Nature, qui se dresse à pic sur une langue de terre.

Le train, dans lequel Laplume et Coquelicot avaient pris place, suivit presque sur tout son trajet le fleuve de Saint-Laurent. En route ils purent admirer ce cours d'eau gigantesque, ayant une largeur de dix à vingt milles, de manière que souvent il fut difficile de voir la rive opposée à celle où l'on se trouvait.

On quitta le train à Saint-Thomas et on poursuivit le voyage à bord d'un steamer. Il n'y avait pas beaucoup de voyageurs ; mais ceux-ci représentaient des pays très divers. Les Anglais se distinguaient par leurs pantalons à carreaux, leur pince-nez et leur attitude raide et flegmatique ; les Irlandais, grands et bien bâtis, par leur chevelure d'ébène et par leurs gestes vifs et leur parole enjouée ; les émigrants allemands s'y trouvaient à côté d'Américains voyageant pour affaires de commerce ; les Indiens même étaient représentés ; car l'homme à la casquette ornée de plumes était un Iroquois de naissance.

Laplume et Coquelicot virent, sur les deux rives du Saint-Laurent, des villages apparaître et disparaître successivement, tandis qu'ils admiraient la paix de cette contrée, les cottages riants, les vergers et les champs bien entretenus, se groupant autour des clochers élancés.

— Tous ces villages, dit le secrétaire, sont habités par des Canadiens.

— Vous avez raison, Monsieur, dit quelqu'un derrière lui, et en pur patois normand.

Les deux amis se retournèrent très étonnés.

Ils aperçurent la mine réjouie d'un cultivateur.

— Vous êtes français et normands, dit-il, nous, canadiens, nous sommes originaires de vos belles provinces et nous parlons comme on parle chez vous.

— S'il en est ainsi, répondit le secrétaire, permettez-nous de nous présenter à vous.

Et en un instant un pacte d'amitié fut conclu.

— Je me rends au marché de bétail à Québec, dit le Canadien, mais puisque je vous ai rencontrés et que vous êtes, pour ainsi dire, des compatriotes, j'abandonne mon projet et je vous ferai voir avec plaisir ce que la ville présente de remarquable. Retournez-vous, Messieurs, et voyez !

Vers l'ouest, à l'horizon, nos deux amis aperçurent une dizaine de tours élancées, pointer au-dessus du sommet d'une colline.

« — Voilà notre Québec! déclara le Canadien. Pendant ce qui nous reste à faire de notre trajet, je vous raconterai, si vous le désirez, l'histoire succinte de notre ville. Quand Champlain aborda ici en 1608 il était accompagné de soldats, qui avaient mission de défendre ses établissements contre les Indiens Peaux-Rouges, de cultivateurs pour labourer la terre et d'artisans indispensables dans une société civilisée. Parmi les tribus indiennes les unes se soumirent et conclurent la paix, tandis que d'autres refusèrent énergiquement d'entrer en rapports avec les Français. Parmi les premiers se distinguaient les Hurons, tandis qu'à la tête des irréconciliables se trouvaient les Iroquois, une peuplade redoutée, qui plus d'une fois attaqua nos postes avancés et les tribus amies, répandit beaucoup de sang humain, scalpait les vaincus ou les amenait en esclavage. Nos ancêtres les virent passer devant Québec en pirogues, montrant comme une provocation à la lutte, les scalps des morts. Même la ville fut menacée par eux et dut toujours être sur le qui-vive.

« Peu à peu cependant la situation devint moins tendue. Les tribus intraitables furent refoulées vers l'intérieur, Québec se développa plus librement et aux alentours surgirent bientôt des villages français.

« Malheureusement alors éclata la guerre entre la France et l'Angleterre. Montcalm, commandant les troupes françaises, insista vainement auprès du gouverneur Bigot pour obtenir des renforts, et même en France il y eut des hommes, tels que Voltaire, qui osèrent prétendre que notre cher Canada ne formait qu'un désert de neige et qu'il ne valait pas la peine de s'en occuper.

« En dépit de ces obstacles, Montcalm lutta courageusement et se couvrit de gloire en combattant les Anglais. Plusieurs fois il vainquit ceux-ci et leurs alliés les Indiens. Mais chaque victoire coûta bien cher et lui fit perdre beaucoup de ses vaillants soldats et ceux qui tombèrent ne furent pas remplacés. Montcalm put donc dire avec Pyrrhus : Encore une victoire de ce genre et me voilà perdu !

« Alors il se renferma dans la citadelle et à l'intérieur des retranchements de Québec. Le général anglais, Wolfe, l'y suivit. Le drapeau blanc aux lis d'or flotta encore fièrement sur la citadelle, sur les forts de la haute et de la basse ville et plus loin vers le nord, le long du fleuve

jusqu'à sept lieues de Québec. Partout ailleurs on apercevait le drapeau rouge, blanc et bleu du Royaume-Uni. Des vaisseaux de guerre et de transport couvrirent la rivière ; ils appartenaient aux Anglais, qui bombardaient sans cesse la ville. Le feu des batteries de la citadelle et des forts riposta vigoureusement. Les Anglais montèrent à l'assaut des retranchements de Beauport, mais ils furent refoulés avec de grandes pertes d'hommes. Les bourgeois et les cultivateurs canadiens avaient pris les armes et ils luttèrent courageusement à côté des fusiliers français.

« Au commencement du mois de septembre les pièces de vingt-quatre livres de la flotte anglaise avaient déjà causé de sérieux dégâts aux forts et à la ville. Des rues entières étaient converties en ruines. Mais la saison était très avancée, le mois de novembre approchait et en même temps l'hiver rigoureux du Canada. Le général Wolfe résolut d'en finir avant ce temps et d'user d'un stratagème : il attaquerait inopinément le fort d'Abraham, le moins bien défendu, mais pour donner le change, il commanderait à ses troupes d'occuper en même temps les assiégés sur un autre point de la ville.

Tandis donc qu'une partie de l'armée anglaise fit un simulacre d'attaque à la baie de Saint-Charles, un autre corps d'armée, comptant 5000 hommes d'élite, commandés par Wolfe, aborda près du fort d'Abraham. C'était au milieu de la nuit. Un silence de mort règnait à bord des navires. La sentinelle, placée au pied du fort, s'écria :

« — *Qui vive !*

« — *Marchands de Montréal !* répondit un officier en pur dialecte français.

« En un instant les Anglais sautèrent à terre et la sentinelle fut tuée. On monta la butte Saint-Abraham, le poste de garde fut surpris et avant que Montcalm n'eût le temps de rappeler ses troupes de la baie de Saint-Charles, les Anglais se trouvaient en ordre de bataille et l'attendaient. Si le chevaleresque commandant avait écouté les conseils de ses officiers, qui désapprouvaient une attaque immédiate, et s'il avait attendu l'ennemi sous les murs, probablement Québec n'eût pas encore succombé. Mais le caractère courageux et impétueux de Montcalm n'admettait aucun délai.

« — En avant ! fut le commandement, éclatant comme un coup de tonnerre.

« Les uniformes bleus se mirent en marche et à côté d'eux les bourgeois armés de Québec. Les fusils des Anglais étaient à double charge et il fut ordonné aux soldats de ne pas tirer avant que les troupes françaises ne fussent arrivées à portée des balles. Bientôt commença un feu de peloton nourri qui balaya les premiers rangs des Français. Les nôtres se défendirent encore avec la rage du désespoir et les pertes anglaises furent considérables. A une seconde décharge générale, la riposte fut moins vive. Les Anglais gagnèrent du terrain ; mais leur jeune commandant, mortellement blessé, tomba.

« Quelques officiers l'entourèrent. « Ils sont en fuite ! » s'écria l'un d'eux. « Qui ? » demanda le général. « Les Français, Excellence ! » Et Wolfe vainqueur rendit l'âme.

« En même temps Montcalm fut blessé assez sérieusement, mais il réussit encore à atteindre la ville avec ses troupes. Quelques jours après, lui aussi mourut en héros et Québec se rendit à l'ennemi. Vous verrez à Québec un monument élevé en l'honneur de ces deux vaillants : Montcalm et Wolfe.

« Plus tard, Montréal aussi succomba et depuis plus d'un siècle nous, descendants des Français, nous sommes sujets britanniques. Mais notre peuple a conservé sa langue et ses mœurs pures et le Gouvernement anglais n'a jamais attenté à nos libertés. C'est là la cause de notre développement et de notre prospérité. A la chute de Québec, il y avait environ 60,000 Canadiens ; actuellement il y en a plus d'un million et demi et nous peuplons presque tout le pays du Bas et du Haut Canada. »

Ici finit le récit du Canadien.

Entretemps le steamer était arrivé à Québec.

Cette ville s'étend au pied de la montagne le long de la rive du fleuve ; elle couvre le flanc et le sommet avec ses maisons, ses églises et ses palais.

Le Canadien fit d'abord voir à nos deux amis la basse ville, qui présente tout à fait l'extérieur d'un port de commerce. Les magasins, les entrepôts contiennent principalement des sacs de grain et du bois scié en poutres et en planches.

Le centre de la ville offre un aspect singulier : les rues sont tellement raides, qu'on y a pratiqué des marches. Ici la vie du peuple canadien se présente dans sa forme la plus pure. De tous côtés

reille saisit des mots français. Le travailleur usé, qui, à sa porte, me tranquillement sa pipe, la femme qui vend des fruits et des gumes, le matelot bien bâti au visage sévère et la tête couverte de ndispensable chapeau marin à larges bords, tous parlent le français temps d'Henri IV et de Louis XIII, naturellement avec quelques riantes d'expressions, apportées au cours des temps. Mais le ançais des Canadiens, malgré ces changements, ressemble bien peu celui des Parisiens de nos jours. La différence est à peu près analogue celle qui existe entre le Neerlandais de la mère-patrie et celui des lons hollandais dans l'Afrique méridionale : au Cap, dans l'État-libre Orange et au Transvaal.

La Haute-ville est bâtie agréablement et régulièrement. On y trouve s principaux bâtiments publics civils et les plus belles églises.

On y voit entre autres curiosités l'Hôtel-Dieu, un hospice dont les urs conservent encore les traces des balles anglaises. Cet hospice fut ndé par la duchesse d'Aiguillon, une des plus grandes dames de la ur de Louis XIII, aussi renommée par ses vertus que par la noblesse de n origine. Ensuite le Canadien conduisit ses amis français au Musée dien, le *Indian-Museum*. Ici Monsieur Laplume put s'en donner à eur joie en présence de tant de choses ayant appartenu aux Hurons, x Algonquins, aux Iroquois et à d'autres tribus indiennes célèbres. s haches de guerre ou tomakawks, des arcs, des flèches, des massues, s ornements de la tête, des manitous ou fétiches indiens, s'y trouient à côté de vêtements en peau de castor ou de buffle, d'engins de asse, des machines agricoles et d'articles de ménage d'une facture ès primitive, tout cela captiva les regards du secrétaire, en présence Coquelicot qui ne put s'expliquer l'intérêt que ces objets pouvaient oir aux yeux de Laplume.

— Mais qu'y a-t-il donc de très remarquable à toutes ces choses si ossièrement faites ?

— Tais-toi ! Coquelicot, répliqua le secrétaire tout indigné, ces jets en apparence si grossiers et insignifiants, nous racontent l'histoire une race humaine entière. A la vue de ces reliques historiques, se roule à mes yeux un tableau des temps, éloignés déjà, où les mœurs les coutumes, les vertus et les vices, les guerres et les chasses des origènes d'Amérique sont merveilleusement dépeintes.

— Pouvez-vous nous raconter quelques traits de cette histoire, mon

ami ? dit Laplume à leur complaisant cicérone. Un Canadien doit en savoir plus qu'un Européen. Et toi, Coquelicot, ne t'en déplaise, tu vas écouter attentivement et sans interrompre tout ce que Monsieur voudra bien nous dire concernant les premiers habitants de ces contrées.

« — Je vous communiquerai bien volontiers ce que je sais, répondit le Canadien, et je commencerai par vous dire un mot des croyances religieuses de ces peuples primitifs. On y découvre une multitude de vérités, ou pour mieux dire de prétendues vérités empruntées en majorité aux histoires fabuleuses des Grecs et d'autres peuplades anciennes.

« A en croire une de leurs principales traditions, le Grand Esprit s'appelait Areskoui ; il était en même temps dieu de la guerre. Areskoui, encore nommé le Grand-Lièvre, fut contrecarré dans tous ses plans et entreprises par le Grand Chat-Tigre, le dieu des eaux, qui avait nom Michabou. C'est pourquoi Areskoui ne put créer plus de six hommes. Un de ceux-ci monta au ciel et y épousa Athaënsic, la déesse de la Vengeance. Le Grand-Lièvre en fut si courroucé qu'il lança Athaënsic sur la terre. Elle tomba sur le dos d'une tortue et devint plus tard mère de deux fils dont l'aîné tua le plus jeune.

« A la troisième génération, les descendants d'Athaënsic périrent presque tous à cause d'une grande inondation que le Grand-Esprit envoya sur la terre. Messou, qui seul fut sauvé, envoya un corbeau voir si les eaux avaient disparu. Comme l'oiseau ne retourna pas, il fit partir le rat musqué qui lui rapporta un peu de boue. Messou rétablit la terre dans son état primitif ; il tira des flèches dans les troncs d'arbres qui étaient encore debout et ces flèches devinrent des branches. Messou fut le père de la nouvelle génération humaine. »

— Ce récit de la création ressemble en plusieurs points à celui de Moïse, remarqua Laplume, on y retrouve, quoique déformés par la fable, Adam et Eve, Caïn et Abel, Noé et le déluge.

— En effet, répondit le Canadien : la plupart des tribus avaient un chef assisté d'un conseil de vieillards. Chez quelques tribus ce chef possédait une autorité illimitée, de manière qu'il pouvait à volonté disposer, non seulement de la propriété, mais aussi de la vie de ses sujets ; chez d'autres tribus il ne possédait que le pouvoir législatif, exercé par les vieillards. Partout les sachems ou devins disposaient d'une grande autorité. Ce qu'ils racontaient, comme une inspiration du

Grand-Esprit, était aveuglément admis. Parfois on permettait aux femmes de se faire entendre dans les conseils parce qu'on était persuadé qu'il ne leur manque parfois pas de sagacité ni de finesse ; mais, en général, leur sort était dur et peu différent de celui d'une esclave. Les hommes ne faisaient que chasser, pêcher et guerroyer et tout le travail des champs et du ménage était laissé à charge des femmes et des esclaves.

Donc la vie de l'Indien était partagée par moitié entre la guerre et la chasse. L'Amérique du Nord était, dans ces temps reculés, riche en gibier et l'est encore suffisamment. On y trouvait le carcajou, une espèce de chat sauvage, le loup des prairies, le renard, le bison, l'ours ; puis le renne, le moose, le caribou et autres animaux du genre cerf ; enfin des rats musqués, des loutres, des zibelines, des renards argentés, des fouines, des blaireaux et des castors. Ces derniers furent pris à cause de la grande valeur de leur peau.

« Des factoreries et des forts ont été érigés par des Anglais entreprenants, jusque sur les bords de l'Océan glacial arctique, où les peaux sont conservées et vendues aux marchands. A cause de ces chasses multiples et incessantes, le gibier est devenu plus rare, tandis que d'autre part la multiplication des habitations et la culture de la terre l'ont éloigné en même temps. Le castor et le rat musqué ont presque totalement disparu et le bison devint de jour en jour plus rare. Les Indiens avaient une préférence marquée pour la chasse aux ours. La date de cette chasse était fixée par les vieillards et annoncée solennellement de hutte à hutte. Les hommes s'y préparaient par le jeûne, les bains et l'hommage d'un sacrifice aux mânes des ours tués antérieurement. Là-dessus on allait à la chasse en suivant des chemins incommodes ensevelis sous la neige et on recherchait les forêts de pins, où l'ours réside volontiers. On cernait la forêt, on chassait l'ours de son repaire ou de l'arbre creux, qui lui servait de cellule d'hiver. Les animaux, lourds, gras et peu capables de se mouvoir, étaient une proie facile.

« Quand on avait tué un ours, on invoquait les mânes et on leur demandait pardon. On rencontre encore ce respect de l'ours chez les Lapons ; c'est la vénération que les Hindous et les Malais vouent au tigre et qui, d'après les Égyptiens des temps reculés, était due au crocodile.

« On s'emparait des castors en retirant l'eau de leurs demeures aquatiques ; les pauvres animaux, qui sortaient de leurs habitations pour chercher la cause de ce désastre, étaient tués à coups de massue.

« La chasse au bison avait lieu en été. On chassait vers la rive d'un lac ou d'une rivière le troupeau découvert, et pour le forcer à avancer, on allumait derrière lui les hautes-herbes. Cette chasse, à laquelle le village entier pouvait participer, rapportait presque toujours un fort riche butin. Parfois un sauvage s'affublait de la peau d'un buffle et s'approchait ainsi du bison qui paissait tranquillement. Les Sioux chassaient le bison à cheval et le tuaient à coups de flèches.



LES SIOUX CHASSAIENT LE BISON A CHEVAL.

« A partir de sa quinzième année, l'Indien était admis parmi les chasseurs et les guerriers. La guerre était l'occupation principale de ces peuplades primitives. Elle avait pour cause tantôt un terrain de chasse contesté, une défaite à venger, ou bien un ordre du Grand-Esprit que le Sachem leur faisait connaître.

« On annonçait cette guerre d'une façon singulière. Quatre hommes, peints en noir des pieds à la tête, se glissaient au milieu de la nuit vers le camp ennemi et lançaient dans une des huttes une massue teinte en rouge et sur l'extrémité de laquelle les Sachems avaient noté la raison de la guerre.

« Le lendemain, un grand feu était allumé au milieu du campement, et sur ce feu on plaçait la « *marmite de guerre* ». Chaque guerrier jetait quelque objet de sa propriété dans cette marmite. On érigeait plusieurs poteaux auxquels on suspendait des flèches, des massues et des plumes rouges. Ensuite on présentait à chaque guerrier une boisson martiale, un vomitif énergique, qu'il devait avaler en une fois. Le chef de l'armée se frottait la figure et le cou de graisse d'ours et de charbon de bois pilé et passait ensuite deux jours et deux nuits dans l'étuve où il jeûnait et réfléchissait à ses songes. Pendant ces deux jours, les femmes seules pouvaient s'approcher de lui et lui exposer leurs souhaits. L'une lui demandait un prisonnier de guerre pour remplacer un frère perdu, l'autre, une veuve, en exigeait un pour lui servir de mari, d'autres encore désiraient un scalpé ou bien une esclave pour les aider dans leur travail.

« Entretemps, les guerriers se peignaient le corps en rouge et en noir pour se donner un aspect aussi effrayant que possible.

« Le troisième jour, le chef quittait son étuve et adressait la parole à ses hommes. Ensuite les jeunes gens lui lavaient le corps, et le peignaient de couleurs très voyantes et lui mettaient ses vêtements de fête. Pendant toutes ces singulières opérations, il chantait sur un air monotone son chant des morts :

« — Je suis vaillant, je suis intrépide, je ne crains pas la mort et me moque des tortures. Ils sont lâches, qui les craignent. Ce sont des femmes, moins encore que des femmes. Puissé-je dévorer mes ennemis et sucer leur sang jusqu'à la dernière goutte ! »

« A ce chant cruel, le lieutenant du chef répondait par une mélopée plus inhumaine, encore :

« — Je lutterai pour la patrie, je couperai la chevelure de mes ennemis, je leur arracherai les ongles et leur mordrai les doigts avec mes dents. Je leur brûlerai les pieds et les jambes et je boirai dans leurs crânes ! »

« Après ces chants, on offrait un chien au dieu de la guerre, et ensuite le chef communiquait à tous le jour et l'heure fixés pour l'expédition.

« La veille de ce jour était consacrée aux adieux. Les guerriers allaient de hutte en hutte ; on les recevait avec les marques de la plus haute bienveillance ; tout le monde voulait posséder un souvenir d'eux ; on leur enlevait leur manteau et leur pipe et on leur en présentait

d'autres ; ils pouvaient manger et boire à volonté ; dans chaque tente on faisait pour eux un vœu particulier.

« Le jour du départ arrivé, les Sachems paraissaient au milieu du camp ; ils portaient des corbeilles de joncs et des sacs faits en peaux d'animaux, et remplis de racines et de plantes. Le chef des Sachems appelait chaque guerrier par son nom : celui-ci approchait et jetait dans la corbeille son manitou (fétiche africain) : une peau de souris empaillée, un caillou blanc, un morceau d'étoffe rouge, la dent d'un poisson ou d'un quadrupède ou d'autres objets pareils. Ces manitous ou esprits protecteurs étaient ainsi confiés au chef de la tribu. Ensuite les Sachems passaient à la consécration des plantes médicinales et des instruments de chirurgie.

« Entretemps les squaws, c'est-à-dire les femmes, avaient préparé le festin du départ, consistant en viande de chien. Avant de toucher à ce mets, le chef se levait et s'adressant à la tribu entière, disait à haute voix :

« — Mes frères,

« Je ne suis pas encore un homme, je le sais, mais pourtant j'ai déjà vu plusieurs fois l'ennemi. Nous avons été battus dans la dernière guerre ; les ossements de nos frères ont été rongés par les mouches, nous devons aller les enterrer. D'où vient-il que nous nous soyons reposés si longtemps sur nos nattes ? Le manitou de mon courage m'ordonne d'aller venger nos frères. Jeunes gens, avez-vous un cœur ? »

« Là-dessus il chantait l'hymne du manitou des combats et les jeunes guerriers répétaient le refrain. Ensuite quelques Indiens exécutaient des danses, tout en glorifiant, à qui mieux mieux, leurs prouesses et celles de leurs ancêtres :

« — Il y a vingt neiges, j'ai fait douze prisonniers ; et il y a dix neiges, j'ai sauvé notre chef. Mes ancêtres étaient vaillants et célèbres. Mon grand-père était la sagesse de la tribu et le rugissement du combat ; mon père était un pin en toute sa force. Ma bisaïeule a donné la vie à cinq héros ; ma grand'mère valait un Conseil de Sachems, et ma mère est ma mère. Et moi, je suis plus sage, plus vaillant que tous mes ancêtres. »

« Ces louanges, quelque exagérées qu'elles fussent, étaient applaudies par les assistants ; qui se vantait le plus, avait le plus grand succès.

« Aux danses succédait un cortège militaire aux sons des flûtes, des tambourins et des chichikoeés. Les guerriers simulaient un siège : l'un faisait semblant de monter sur une palissade, l'autre, de sauter un large fossé, un troisième, de passer ce fossé à la nage. Au rythme d'une musique affreuse, les mouvements devenaient de plus en plus vifs, on frappait les massues les unes contre les autres, on tirait les couteaux, on se menaçait au milieu d'un tapage assourdissant.

« Enfin c'était le tour des jeunes gens. Il fallait s'assurer qu'ils étaient aptes à participer pour la première fois à la guerre. On leur adressait une foule de quolibets et de railleries, on répandait des cendres chaudes sur leur tête et ceux qui ne pouvaient supporter toutes ces épreuves, sans remuer un muscle de leur visage, étaient déclarés indignes de porter le tomahawk.

« Après un troisième et dernier repas, qui ne pouvait durer qu'une demi-heure et qui devait se passer en silence, l'armée se mit en marche. Ordinairement le village entier l'accompagnait jusqu'à la rivière ou le lac, où les canots attendaient les guerriers.

« L'expédition une fois commencée, les Indiens étaient d'une négligence incroyable ; si la contrée était giboyeuse, ils se dispersaient pour aller à la chasse, et ne rentraient que le soir au camp, quand toutefois celui-ci n'avait pas été détruit par l'ennemi.

« La tribu victorieuse scalpait les vaincus, morts ou blessés. Le vainqueur plaçait son genou sur la nuque de sa victime, pratiquait autour de la tête de celle-ci et avec la rapidité de l'éclair une incision peu profonde, et d'un coup sec arrachait la peau et la chevelure du crâne.

« Le sort des prisonniers de guerre était affreux. On les ramenait au village où on leur faisait supporter les plus terribles tortures. Les femmes se montraient en ceci plus impitoyables et d'une cruauté plus raffinée que les hommes. On arrachait aux prisonniers les ongles des doigts, et on versait sur les blessures de la poix bouillante. On les scalpait et on répandait du feu sur le crâne nu ; les femmes déchiraient de leurs ongles la chair du corps de leurs victimes. Et celles-ci, si elles voulaient mériter le nom d'hommes, devaient supporter toutes ces tortures sans faire entendre la moindre plainte et en chantant leur chant de mort. Souvent même la chair des vaincus servait à des festins de cannibales. »

— Hu ! gémit tout à coup Coquelicot. Jusqu'ici il avait, à la plus grande satisfaction de son ami Laplume, écouté en silence et avec attention le récit du narrateur, mais à la fin il n'y put tenir.

— Hu ! on en frémit, rien qu'en y pensant. Est-ce que ces êtres inhumains existent encore dans ce pays ?

— « Oui, tout au plus quelques milliers ; mais ils sont bien apprivoisés à présent.

— Vous rappelez-vous le pilote à bord du steamer ? demanda le secrétaire.

— Ha oui ! dit Coquelicot, mais cet homme n'avait pas l'air d'un cannibale.

— « Et pour en revenir aux prisonniers de guerre chez les Indiens, dit Laplume, je me rappelle l'aventure d'un officier français tombé entre les mains des Iroquois. Je ne puis dire pour le moment où j'ai lu cet épisode, mais ceci ne fait rien à l'affaire. Cet officier, qui savait parfaitement quel sort on lui réservait, et afin d'y échapper, imagina une ruse, comptant sur la superstition et la crédulité des Peaux-Rouges. Il était déjà attaché au poteau de torture quand il demanda la parole.

« Guerriers iroquois, dit-il, vous ne savez probablement pas que je suis un Sachem, qui peut plus auprès du Grand-Esprit que tous vos devins réunis. Détachez mon bras droit et je me conjurerai moi-même : ensuite vous choisirez le plus fort entre vos guerriers et lui donnerez en mains le plus effilé de vos tomahawks. Il s'approchera de moi, il fera tournoyer trois fois son arme au-dessus de la tête et la lancera ainsi de toute sa force sur mon cou. Et alors, guerriers iroquois, vous verrez ce que peut un Sachem des blancs ; vous le verrez et vous en serez étonnés. »

« Les Indiens se regardèrent surpris ; ils se consultèrent et eurent un long entretien à voix basse. Alors le chef arriva auprès du prisonnier et délia le bras droit. L'officier leva majestueusement le bras au ciel, le promena cinq fois lentement au-dessus de sa tête, et à chaque mouvement, il traça un cercle autour de son cou, tout en chantant d'une voix monotone des mots inintelligibles.

— « Approche maintenant, plus vaillant entre les vaillants, et essaie le tranchant de ton tomahawk sur mon cou ! Approche et expérimente ce que peut le Sachem blanc auprès du Grand-Esprit. »

« Le chef se présenta en personne ; car il ne voulait laisser à n'importe qui l'honneur de s'appeler le plus vaillant entre les vaillants. De toute la force de ses bras musclés, il fit tournoyer trois fois au-dessus de sa tête son tomahawk terrible et..... en un instant, la tête de l'officier, séparée net du tronc, roula aux pieds des Iroquois tout confus, qui se regardèrent et ne purent s'empêcher de sourire de la ruse de leur prisonnier. »

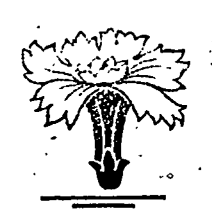
Ce long entretien avait lieu dans une salle du musée, lorsqu'un gardien muni de son trousseau de clefs, vint rappeler aux trois visiteurs que le temps de fermer était arrivé.

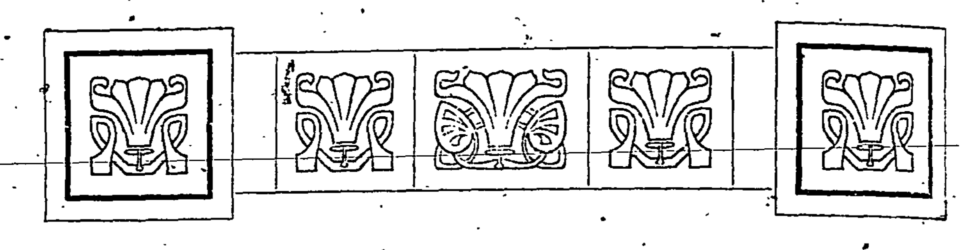
Coquelicot ne souhaita pas mieux ; mais Laplume avait encore quelque chose à demander.

— Est-ce que parmi ces antiquités il y en aurait, par hasard, quelques-unes à vendre ?

— Pas une, monsieur, répondit le gardien, mais il y a plusieurs marchands d'antiquités dans la ville, adressez-vous à eux, monsieur !

Le Canadien conduisit les deux voyageurs dans un hôtel et fut leur invité à table. Le reste du jour fut employé à visiter la cathédrale, le monument Montcalm-Wolfe et l'Université Laval, dans les galeries immenses de laquelle on peut se promener des heures et des heures.





VII.

A Montréal. — Les trois Enfants prodigues.

« Au point du jour, la sonnerie de nombreuses cloches et clochettes révèle au voyageur qu'il se trouve à Montréal, la ville aux églises. « On ne peut, dit Marc Twain, le célèbre humoriste américain, y lancer une pierre, sans qu'elle ne brise un vitrail ».

Quand Maisonneuve, le chef de l'expédition française aborda à l'endroit où est située la ville actuelle, il ne prévoyait certainement pas que la petite troupe qui l'accompagnait se serait accrue d'une façon si étonnante au cours des deux derniers siècles.

En effet, Montréal est de nos jours une ville étendue, la plus grande du Dominion ; une ville de 270,000 habitants, parmi lesquels l'élément français a maintenu la majorité.

Le delta de l'Ottawa, qui ici à son embouchure dans le Saint-Laurent, forme plusieurs îles et sur la plus grande d'entre elles est située la ville de Montréal. Peu de villes possèdent, en comparaison de leur étendue, tant de beaux monuments.

Nommons entre autres :

La cathédrale de Saint-Pierre, une imitation de celle de Rome.

L'hôtel de Windsor, le principal du Canada, pouvant rivaliser avec les plus grands de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

L'église de Notre-Dame qui possède la plus grande cloche qu'on puisse trouver en Amérique ; cette cloche pèse 20,000 kgr. ; les deux clochers sont hauts de 67 mètres et de leur sommet on jouit de la vue la plus magnifique sur le panorama qui entoure la ville.

Le temple protestant ou Christ-Church, une imitation de la célèbre cathédrale de Salisbury.

L'hôpital, le séminaire, le collège des presbytériens et l'université.

Mais le plus bel ornement de Montréal est la montagne dont la ville porte le nom (Montréal = Montagne royale). Son sommet, un plateau de 500 arpents, est un grand parc, vers lequel conduisent plusieurs sentiers et drèves serpentant sur les flancs de la colline.

De ce plateau on jouit d'une vue incomparable. A ses pieds on aperçoit un nuage de verdure s'étendant jusque dans la vallée et dans laquelle se confondent les tours et les toits de la ville.

Au delà des maisons on voit le magnifique Saint-Laurent, parsemé d'îles, un large sillon argenté à travers le paysage et sur lequel passe un pont de chemin de fer gigantesque.

Dans la « *Métropole du Dominion* » comme l'appellent les Anglais, nous voyons Laplume et Coquelicot entrer dans un hôtel de second rang, portant comme enseigne : « *Hôtel de Normandie* » et qui avait immédiatement attiré les regards du secrétaire.

Celui-ci fut bientôt en conversation avec un des garçons.

— Ainsi donc, tu es Bruxellois, demanda le secrétaire.

— Oui, Monsieur, répondit le jeune homme, mon père y possède un grand magasin dans la rue Neuve.

— Mais, mon garçon, comment diantre à ton âge, — car tu m'as l'air d'avoir tout au plus seize ans, — comment as-tu échoué ici à Montréal ?

— Oh ! Monsieur, c'est une bien vilaine histoire à vous raconter !

Et le pauvre garçon, tout confus, baissa les yeux ; on vit bien qu'il aurait voulu parler et qu'il ne l'osait.

— Raconte-moi un peu ton histoire, dit le secrétaire, peut-être pourrai-je te rendre service.

— « Je me le dis aussi : vous pourrez probablement m'aider de vos conseils et c'est pourquoi je vais tout vous dire.

« J'ai suivi les cours de l'école communale à Bruxelles jusqu'à ma quatorzième année ; puis papa m'a envoyé à une école de commerce allemande. Il y avait là bien deux cents élèves de différentes nationalités : des Anglais, des Danois, des Belges, des Hollandais et naturellement encore plus d'Allemands. Dans ma classe je me trouvais entre un Hollandais de Rotterdam et un Danois de Copenhague. Nous fûmes bientôt de bons amis et des camarades inséparables. Nous travaillâmes et nous étudiâmes ensemble ; quand l'un de nous était embarrassé, les deux autres l'aidaient. Nous étions remplis de zèle et nous faisions

de rapides progrès. Je crois pouvoir dire, sans exagérer, que nous étions les trois meilleurs élèves de la classe.

« Notre seul défaut était de ne pas jouer suffisamment. Nous préférions nous isoler dans un coin pour lire des livres. Nous avions de la sorte dévoré déjà les ouvrages d'Hoffmann et d'Aimard. Leurs récits concernant les chercheurs d'or et les chasseurs de fourrure en Amérique captivaient surtout notre attention. La vie et les aventures dans les prairies immenses ou dans les pays de l'or avaient pour nous de plus en plus d'attraits. Nous commencions à trouver bien fade la vie à l'école. Nous nous disions l'un à l'autre que nous étions des esclaves et que là-bas nous aurions pu être plus heureux.

« De cette façon, nous nous montions mutuellement la tête et, à l'époque des vacances, nous résolûmes de nous rencontrer à la date de la rentrée, non à l'école de commerce, mais au port d'Anvers, pour nous embarquer pour le Nouveau-Monde. Chacun devait apporter autant d'argent que possible.

« Les vacances terminées, je dis adieu à mes parents, à mon frère, à ma sœur, comme si je retournais à l'école de commerce. Mais à Louvain, je pris un autre train, vers Anvers, où mes amis m'attendaient déjà à la gare. Notre première question fut : Combien d'argent avons-nous ensemble ? Le Danois nous montra 180 couronnes (soit environ 240 francs), le Hollandais possédait cinq billets de 40 florins (soit en tout environ 412 francs) et moi je pouvais leur faire voir un billet de 500 francs. Mais nous nous gardâmes bien de nous dire de quelle manière nous nous étions procuré cet argent ; car, Messieurs, nous l'avions volé chez nous ! »

Ici le garçon se tut et cacha sa figure dans ses mains.

— Continue ton récit, mon jeune ami, dit Laplume ému.

— Oh ! Monsieur, depuis plus d'un an et demi ce vol me pèse sur le cœur comme une lourde pierre. Si j'avais seulement le moyen de réparer le mal !

— Ce moyen, je te l'offrirai, dit le secrétaire d'un ton encourageant.

— Vous le croyez, Monsieur ? dit le garçon plein d'espoir ; en ce cas, je pourrais de nouveau marcher la tête haute. Permettez-moi de continuer mon récit.

« J'échangeai notre argent contre de l'argent anglais et je pris trois

places sur un des steamers de la *Red-Star-Line*. Durant la traversée, nous parlâmes sans cesse de nos projets. Mais bien des fois je devenais anxieux et je souhaitais vivement de ne pas avoir commis ce vol ; surtout la nuit, quand j'étais couché, je souffrais beaucoup et mes amis aussi, mais nous n'avions garde de nous le dire.

« Après une traversée de neuf jours, nous abordâmes à New-York, salués par un hourra général à bord de notre bateau. Nous oubliâmes un moment nos remords. Un canot nous conduisit à terre, mais alors nous ne sûmes où nous diriger et nous nous consultâmes.

— Ces Messieurs sont étrangers, je suppose ? nous demanda tout à coup une voix bienveillante. Nous nous retournâmes et devant nous se trouva un monsieur très distingué, à l'air avenant.

— Oui, Monsieur, dis-je au nom de nous trois.

— Et vous ne connaissez pas le chemin ? ajouta-t-il.

— Non ! Monsieur.

— Je vous le montrerai ; je réside depuis dix ans à New-York et je connais la ville au bout des doigts.

Très heureux de cette honnête proposition, nous accompagnâmes l'inconnu. Nous lui racontâmes en route dans quel but nous étions arrivés en Amérique.

— Oui, oui, dit notre guide, l'Amérique est le pays de la liberté ; tout le monde ici est libre comme l'oiseau dans l'air, mais les chasseurs de fourrures de l'Arkansas et des Montagnes-Rocheuses sont encore les plus libres entre tous. Vous avez fait un bon choix.

Ces paroles, que nous acceptâmes comme monnaie de bon aloi, nous mirent dans la meilleure humeur. Nos langues eurent beau jeu et enfin nous nous risquâmes même à parler anglais ; jusque-là nous avions parlé le français. Nous en eûmes bientôt assez ; car aux réponses que nous fit l'inconnu aucun de nous trois ne comprit mot. Ces Yankees ont une drôle de manière de parler l'anglais ; maintenant même, je les comprends à peine.

« Après une petite heure de marche, notre guide s'arrêta devant une maison de belle apparence.

« — Je vous conseille, dit-il, de passer ici la nuit ; on y est bien logé chez de braves gens, bien servi et pas cher.

« — Nous le suivîmes et il nous commanda un souper. Nous voulûmes payer, mais il ne nous en laissa pas le temps disant :

« — Laissez, laissez, tout est déjà payé.

« L'inconnu resta à causer quelque temps avec nous jusqu'à ce que nous allassions nous coucher et après avoir promis que, le lendemain, il nous conduirait à la gare et nous procurerait nos coupons pour l'Arkansas, il prit congé de nous.

« Nous ne savions comment remercier assez vivement notre guide, et nous nous endormîmes, le cœur joyeux ; mais hélas ! il n'en fut pas ainsi à notre réveil. Nous remarquâmes avec étonnement, que pendant la nuit notre argent et nos montres avaient disparu et nous demandâmes en vain à voir le guide si bienveillant. Nous étions ruinés !

« Je ne pourrais vous décrire ce qui se passa en nous en ce moment : les larmes nous vinrent aux yeux ; Hein Mörgen, le Danois trépigna, impuissant de rage ; Coopman, mon ami de Rotterdam se frappa le front avec ses poings et moi ! découragé, je gémis : O mon père ! O ma mère ! et je pleurais longtemps.

A cet endroit de son récit, le garçon se retourna et essuya une larme. Puis il continua :

« — Que pouvions-nous faire ! Je me souvins alors, il est vrai, mais trop tard, que l'inconnu, qui nous avait volés, avait navigué avec nous sur le même bateau et que probablement il avait écouté notre conversation. Mais avec tout cela, nous restions sans argent et sans montres. Et il fallait payer notre logement ! Que faire ?

« Nous passâmes une demi-heure à nous lamenter, à pleurer, à nous consulter, mais en vain.

« — Sauvons-nous tout doucement, proposa Mörgen.

« — Non, pas cela, répondit Coopman, ôtons nos vestes et laissons-les en gage à l'hôtelier.

« — Ne ferions-nous pas mieux, répliquai-je, de lui raconter tout simplement notre malheur ; peut-être aura-t-il compassion de nous et nous aidera-t-il, qui sait ?

« Ma proposition fut acceptée ; mais la question fut alors de savoir qui prendrait la parole auprès de l'hôtelier.

« — Tirons au sort ! dit Mörgen.

« Ainsi dit, ainsi fait et le Danois fut désigné.

« Nous descendîmes, anxieux et hésitants. Nous ne trouvâmes pas le propriétaire et nous fûmes forcés d'entrer dans la salle à manger, où se trouvaient une douzaine de messieurs ; les uns lisaient leur journal

et d'autres causaient entre eux. A notre entrée tous nous regardèrent, ce qui augmenta encore notre gêne ; nous nous imaginions qu'ils lisaient sur nos visages l'état dans lequel nous nous trouvions, et nous n'osâmes pas lever les yeux. Enfin, je pris courage et je demandai à un de ces messieurs s'il n'y avait pas moyen de parler à l'hôtelier.

« — C'est moi, dit-il, que désirez-vous ?

« Je fis signe à Mörgen.

« Monsieur, dit le Danois, voulez-vous être si bon de nous écouter dans quelque autre appartement ?

« — Si vous y tenez, oui !

« Nous entrâmes dans une autre pièce : la salle de billard. Alors Mörgen raconta notre vilaine aventure et tous trois nous tâchâmes d'attendrir l'hôtelier. Mais celui-ci secoua la tête en souriant d'un air si incrédule que nous avions tout à craindre.

— Oui ! oui ! dit-il en colère, je connais cela ! La ville de New-York regorge de coquins grands et petits. Quelques-uns ont l'air si distingué et une figure si honnête qu'ils inspirent de prime abord la plus grande confiance. Je connais cela ! Vous avez soupé et logé ici sans posséder un sou et ce soir dans un autre hôtel vous irez tenter la même chose ! Allez ! à la porte ! voleurs !

« Et là-dessus il ouvrit la grande porte et nous montra la rue.

« Nous voulûmes riposter, nous défendre ; mais les mots nous restaient dans la gorge.

« Je ne sais pas encore comment je parvins à la rue ; car je ne voyais ni n'entendais rien.

« Nous voilà donc dans la foule des passants, jetés à la porte comme des voleurs !

« Des voleurs ! Quel nom affreux ! Et pourtant nous le savions bien tous les trois, notre conscience nous l'avait dit assez souvent : nous méritions ce nom !

« Oui, nous étions des voleurs et nous avions la monnaie de notre argent. Mörgen et Coopman en étaient aussi persuadés que moi-même, mais personne n'osait dire ce qu'il pensait.

« Les voitures, les trams, les piétons nous dépassaient sans cesse ; nous nous imaginions que tout le monde nous regardait et lisait notre faute sur notre figure. Nous ne pouvions cependant rester là.

— Écoutez, dit enfin Coopman, il nous faut tenter quelque chose.

« La meilleure et seule chose que nous eussions pu et dû tenter, c'était d'aller voir les consuls de Belgique, de Hollande et du Danemarck, de faire connaître à ces Messieurs l'adresse de nos parents et d'attendre patiemment le moyen de retourner en Europe.

Mais cela, nous ne le voulions à aucun prix ! Comment paraître encore aux yeux de nos parents ! Nous aurions été la risée, Mörgen de toute la ville de Copenhague, Coopman de celle de Rotterdam et moi de celle de Bruxelles et on nous aurait indiqués partout du doigt. C'est ce que nous pensâmes d'ailleurs !

— Nous tâcherons de trouver quelque occupation, proposa Mörgen.

— De groom, par exemple, dit Coopman.

— Ou de garçon de café.

— Ou de messenger-boy...

Ainsi donc, il nous reste à soigner des chevaux, à servir les clients d'un café ou à faire des commissions ! Où étaient alors nos mines d'or de la Californie et nos terrains de chasse dans l'Arkansas ?

« Pour ne pas donner l'éveil et avoir plus de chances de trouver quelque place, nous résolûmes de nous disperser et de chercher chacun de son côté ; nous proposâmes de nous rencontrer le soir devant l'hôtel des postes, dans le Broadway.

« C'est ce que nous fîmes.

« J'errai tout le jour dans les rues longues et encombrées de New-York. Je me risquai dans une riche maison, à côté de laquelle je remarquai une remise ; j'entrai dans quatre, cinq cafés ; en vain ! je fus partout éconduit sans façons. Partout il y avait pléthore. Je sonnai à la porte d'un bureau de messengerboys ; mais dès qu'on entendait que je n'étais pas américain, on me refusait.

« A cinq heures du soir je me trouvai devant l'hôtel des postes ; je n'avais rien trouvé, ni rien mangé et la faim me tourmentait cruellement ; j'eus un moment de désespoir et j'enviai le bonheur de ceux qui, dans leur tombeau, sont au moins à l'abri de la faim et de la misère.

« Mes deux amis arrivèrent bientôt.

« Mörgen, non plus, n'avait rien trouvé. Coopman avait été plus heureux. Au port il avait découvert un steamer portant le pavillon hollandais. Il s'était présenté au capitaine comme mousse, mais sous un faux nom. Le capitaine l'avait agréé en lui ordonnant de se

trouver le lendemain à bord pour commencer son service. Coopman portait déjà le vêtement bleu des mousses et une toque à rubans, qui lui seyait à merveille. Il avait vendu son propre costume à un juif, qui lui avait avancé de ce chef la somme de un dollar et dix cents (*).

« — Avec ceci, dit Coopman, nous pourrons apaiser notre faim et je paierai votre logement ; moi, je logerai à bord.

« Mörgen et moi, nous remerciâmes vivement notre ami Coopman et le soir nous prîmes congé de lui. Il nous fallut promettre de lui rendre visite le lendemain à son bateau, qu'il voulait nous faire voir si cela était permis.

« A notre réveil donc nous nous dirigeâmes vers le port pour voir le steamer hollandais et en même temps pour faire nos adieux à notre compagnon. A ce moment seulement, nous eûmes le courage de nous avouer combien nous avions mal agi envers nos parents.

« Vers midi la « *Princesse Wilhelmine* » quitta le port à destination de Paramaribo. Sur le quai nous agitâmes nos chapeaux aussi longtemps que nous pûmes voir notre ami, Coopman. Alors, à pas lents, nous rentrâmes en ville encore plus découragés que la veille.

« Coopman a de la chance ! dit Mörgen et je dus avouer que celui-ci avait raison, quoique nous sachions parfaitement que le père de Coopman était immensément riche et que celui-ci aurait été bien mieux à la maison qu'au milieu de ce rude équipage.

« Nous résolûmes de rester ensemble ce jour-là et de tenter la fortune. Nous passâmes tout l'après-midi dans les rues ; partout où nous nous présentâmes on nous refusa et la faim commença encore à se faire sentir. Nous jetâmes des regards d'envie dans les boutiques des boulangers et des bouchers. Si nous avions porté de mauvais habits, nous aurions peut-être reçu en guise d'aumône, un morceau de pain ou de viande ; mais personne ne soupçonnait deux mendiants affamés sous ces habillements corrects. Et pourtant nous étions bien des mendiants et nous avions faim !

« — Je n'en puis plus, déclara Mörgen vers le soir, je tombe d'inanition ; il nous faut demander l'aumône ou mourir de faim.

« Nous en étions, en effet, arrivés là ! Il ne nous restait que ce moyen d'apaiser nos tortures. Nous nous plaçâmes à la porte de l'église de

(*) Un dollar = 5 fr. et quelques centimes; un cent = cinq centimes.

Saint-Patrick, au moment où les fidèles sortaient du salut et nous nous approchâmes de la première dame, qui quitta l'église.

« — De grâce ! madame, répétâmes-nous, faites-nous une aumône: nous n'avons pas l'air pauvre, mais nous sommes plus malheureux qu'un mendiant ; depuis hier soir nous n'avons mangé, pas même un morceau de pain.

« — Si vous avez faim, répondit la dame, après nous avoir regardés attentivement, suivez-moi !

« C'est ce que nous fîmes volontiers.

« La dame habitait une maison luxueuse tout près de la cathédrale; elle ouvrit sa porte et nous pria d'entrer. Elle appela un serviteur, avec lequel elle échangea quelques mots. Le domestique s'inclina et sur un signe de la dame, nous le suivîmes dans un large corridor. Il nous conduisit à la cuisine et nous y offrit de la soupe, de la viande, des légumes et du pain. Est-il besoin de vous dire, que nous fîmes honneur au repas ? La faim nous avait, pour quelques instants, fait oublier tout sentiment d'honneur et de dignité personnelle.

« Le soir était tombé quand nous quittâmes la maison de la bonne et charitable dame. Nous étions rassasiés et, au petit bonheur, nous prîmes le Broadway. Cette rue se terminait sur un rond-point où était établi un cirque. Des centaines de personnes se trouvaient devant l'entrée. Curieux, nous nous approchâmes pour mieux voir la tente.

« — Parbleu ! nous cria quelqu'un. Voilà deux élèves de l'école de commerce ! Que venez-vous faire ici mes chérubins ?

« Et devant nous se dressa Paillasse vêtu d'un habit moitié rouge, moitié jaune, la figure poudrée et portant sur la tête un chapeau gris, pointu et élastique.

« Tout étonnés, nous regardâmes cet homme ; il nous connaissait ! Qui pouvait-il être !

« — Comment, dit-il, vous ne connaissez pas Kügel ? Vous n'avez jamais vu Hein Kügel ?

« — Comment ? demandâmes-nous en même temps, vous êtes Kügel, l'étudiant de l'avant-dernière ?

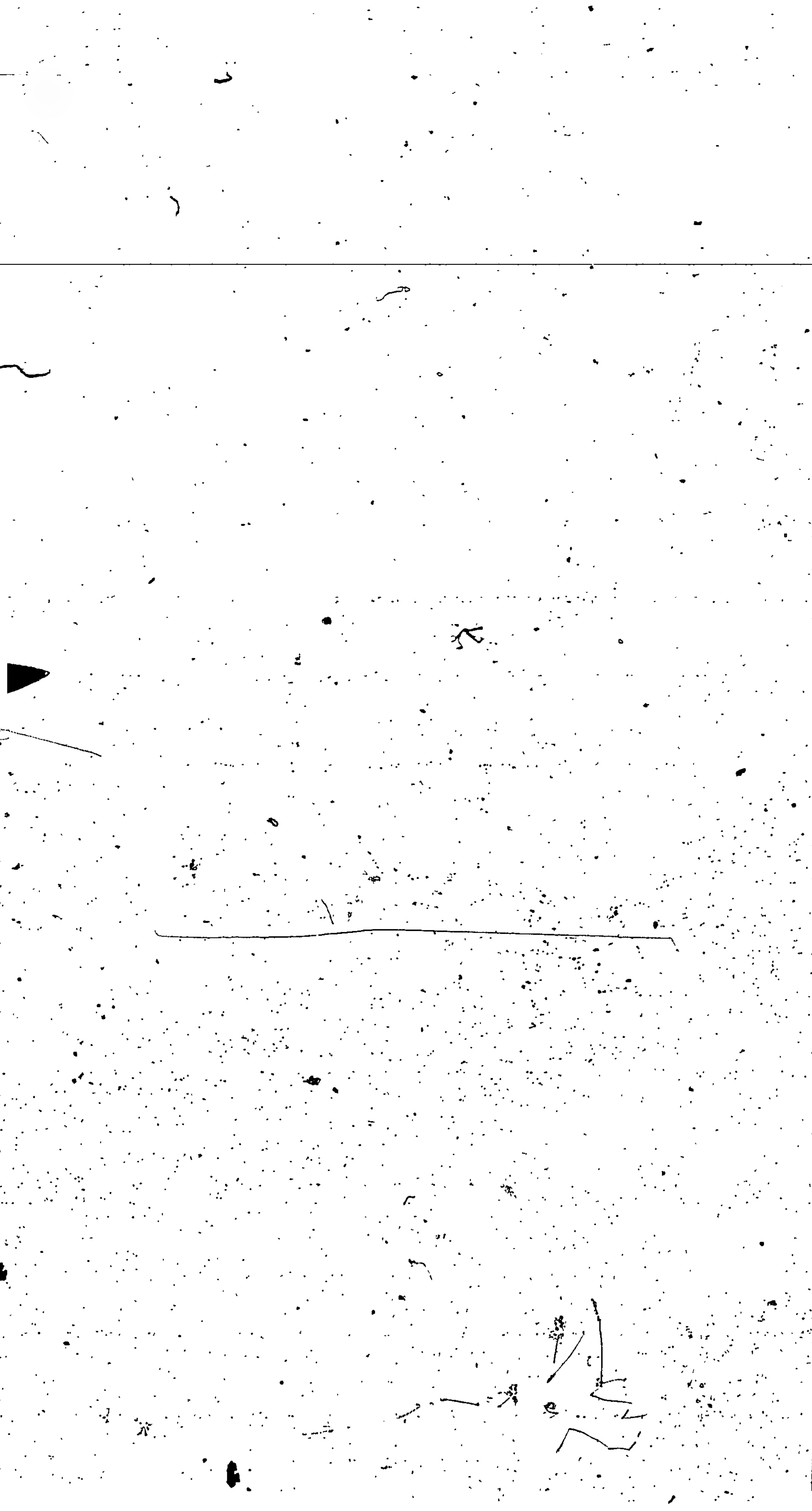
« — En personne ! s'il vous plaît ! Les Prussiens voulaient m'affubler d'une défroque de soldat ; mais le fils de mon père n'en voulut pas ! J'ai pris le large et j'ai fait carrière, vous le voyez bien.



Le saumon du Canada fait les délices des gourmets; il est remarquable tant *pour son fumet que pour sa grandeur*. Plusieurs grandes flottes et des milliers d'hommes sont employés à cette pêche qui donne de grands bénéfices.



Le Canada est très riche en bois de construction de *première classe*. — *On y trouve des pins, des cèdres*, des épinettes, des trembles, des bouleaux, des mérisiers, des érables, des hêtres; des chênes, etc.



« — Appelez-vous cela faire carrière ? demandai-je hésitant et en considérant ses oripeaux de clown.

« — Certainement, répondit-il, pour des étudiants en fuite, le métier de clown est encore la plus belle fin de l'histoire. Si on devient groom, il faut, la journée entière, nettoyer des voitures, brosser des habits, et être taquiné par les cochers et les palefreniers. Quand on est garçon de café, il faut trotter du matin au soir et accepter des pourboires comme un mendiant. Être matelot ou mousse ne vaut guère mieux ; l'équipage vous injurie et vous tourmente du matin au soir et n'épargne pas les calottes. Mais quand on est clown, on raconte le soir quelques farces au public qui applaudit et admire, et puis le reste du jour on est libre et on court où l'on veut.

« Je me demandai si Kügel nous disait tout cela avec conviction. J'écoutai avidement, je crus tout ce qu'il raconta et l'envie me prit de m'engager aussi dans un cirque. Mon compagnon danois fut de mon avis et me dit à l'oreille :

« — Il n'a pas tort après tout ; le métier de clown n'est pas mauvais du tout.

« Nous demandâmes donc à Kügel si le propriétaire du cirque eût voulu nous employer aussi. Kügel alla parler à son chef ; celui-ci accourut, nous regarda attentivement, nous posa deux ou trois questions et nous accepta sans formalités. Les conditions étaient : table et logement gratis et 30 cents (1 fr. 50) par représentation.

« Ainsi donc, après avoir rêvé de courses et de chasses dans les prairies immenses, je me trouvai clown dans un cirque ! Je dus subir la compagnie d'un tas de mauvais sujets, tolérer en silence leurs railleries acerbes, m'estimer heureux de m'asseoir à une table mal fournie, et le soir, habillé en paillasse, arlequin ou pierrot, m'exposer aux quolibets et aux rires de milliers de personnes, grandes et petites, riches et pauvres. Cette vie devait finir par me dégoûter.

« Un jour que la troupe jouait à Ottawa, dans l'Ontario, je m'enfuis tout doucement et je trouvai ici un emploi modeste, grâce à une personne charitable que j'accostai dans la rue. C'est la fin de ma lamentable histoire. »

— Êtes-vous heureux dans votre position actuelle ? demanda Laplume.

— Il ne peut y avoir question de bonheur pour moi, monsieur, aussi longtemps que je n'ai pas réparé mes torts envers mes parents. Le remords me torture et me ronge nuit et jour.

— N'avez-vous donc jamais écrit à vos parents ?

— Je n'en aurai jamais le courage.

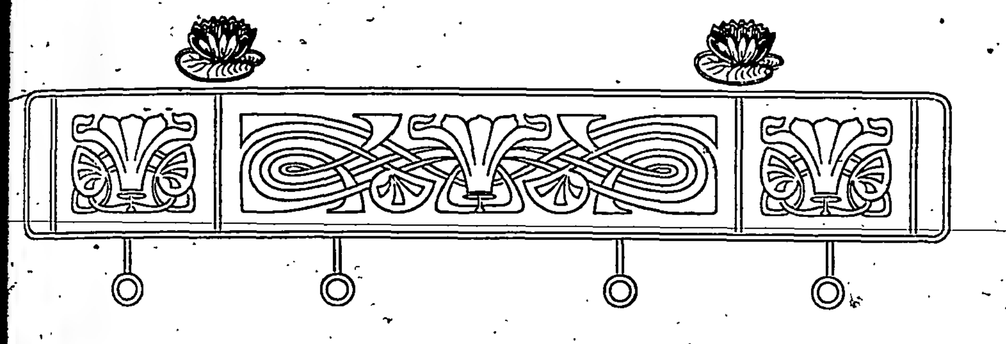
— Eh bien ! je le ferai moi-même ; vous le permettez ?

— Si je le permets ! Monsieur, je ne désire que cela !

— Tope ! dit le secrétaire, je me charge de tout. Dès ce moment, vous êtes mon fils adoptif, jusqu'à ce que je vous aie ramené sain et sauf dans les bras de vos chers parents. Remerciez votre patron ; car demain vous irez en voyage avec nous.

— Oh ! Monsieur, dit le jeune homme ému !...

— Chut !... pas de paroles inutiles, dit Laplume, la chose est entendue !



VIII.

En route pour Boissevain ! — Winnipeg. — Déceptions. L'héritage.

— Et maintenant tout d'une traite à Boissevain ! s'écria le secrétaire, après avoir pris place dans un wagon du chemin de fer, en compagnie de Coquelicot et du jeune Bruxellois, que dorénavant nous appellerons de son véritable nom Fritz Vermolen. Et on quitta la gare de Montréal.

Laplume avait laissé à l'hôtel de Normandie son coffre qui, rempli d'antiquités, était devenu trop pesant.

— Mon ami, Coquelicot, dit-il, maintenant nous n'allons plus nous arrêter en route, cela te va ?

— Je le crois bien, répondit Coquelicot, car avec toutes ces vieilleries, que vous appelez antiquités, nous pourrions à la fin du compte oublier mon héritage.

Il n'y avait que Coquelicot qui pouvait parler ainsi à Monsieur Laplume sans le fâcher tout rouge.

— Mais, mon ami, répliqua le secrétaire, je fais un grand sacrifice sur l'autel de l'amitié en vous suivant. Voyez un peu l'Ontario, la province la plus riche et la plus peuplée du Dominion, que nous n'avons pas visitée ! Qui sait quels trésors j'y aurais découverts ! Nous ne descendrons pas même à Ottawa, la capitale, le siège du gouverneur général, avec son parlement somptueux et son important commerce de bois, la ville qui a la réputation de posséder deux fois autant de *lumber piles* (piles de bois) que de maisons.

— Avez-vous déjà visité les cataractes du Niagara ? demanda Vermolen.

— Pas encore, je retiens cette visite pour le retour, quand nous aurons déposé Coquelicot à Boissevain, mais nous avons déjà vu à Québec la magnifique chute de Montmorency.

— Qui se congèle en hiver, observa Fritz.

— En effet.

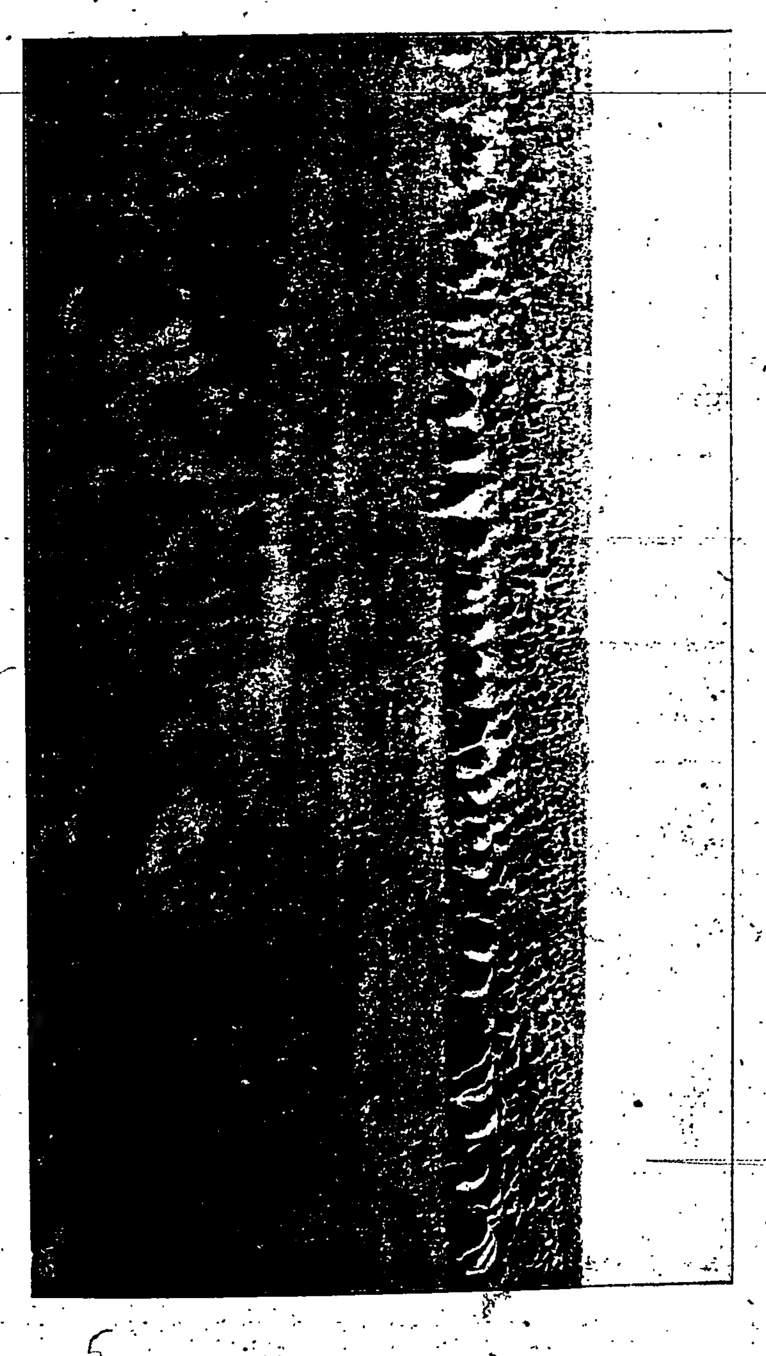
— Mon patron de Montréal me l'a raconté ; il a ajouté que les amateurs de glissades à Québec la visitent en grand nombre et se laissent descendre avec la rapidité de l'éclair sur la pente de glace. Les Canadiens sont de forts patineurs et aiment les excursions en traîneaux, comme j'ai pu le voir l'hiver passé à Montréal. Ces messieurs traversent le pays en tous sens sur des skis ou patins à neige.

— Des skis ? demanda Coquelicot, comment sont-ils faits ?

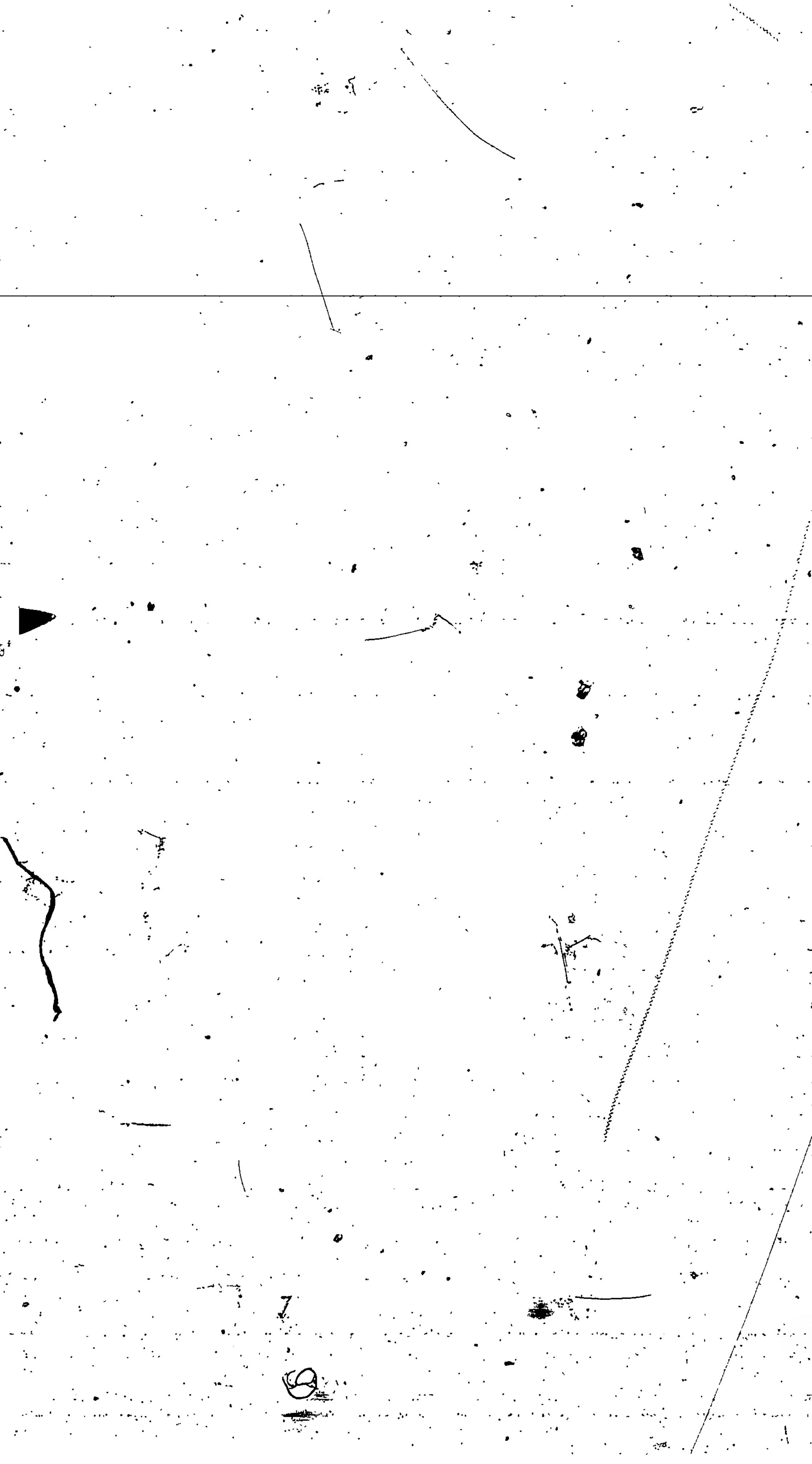
— Je vais vous l'expliquer. Ils ne ressemblent nullement à des patins ordinaires. Ce sont plutôt des pirogues en miniature, dont les bords en bois très dur sont recourbés en haut, et dont le fond est formé par un treillage solide en fil de fer ; c'est sur ce treillage que les pieds sont attachés au moyen de fortes courroies. Les deux extrémités du patin sont relevées comme celle d'une pirogue et finissent en pointe aiguë. Il faut bien des exercices et beaucoup de patience pour se mouvoir aisément avec des skis. J'ai essayé ceux de mon patron ; mais je ne pouvais jamais m'en servir. Les Canadiens, par contre, passent ainsi par monts et par vaux comme des oiseaux ; parfois des compagnies entières se mettent en route à la queue leu leu ou à la file indienne, comme on dit ici. L'art consiste alors à imiter exactement ce que fait celui qui voyage en tête, tournant à gauche ou à droite sans jamais s'écarter de la ligne tracée. Le midi on s'arrête auprès d'un cottage, sous le feuillage des sapins sur la colline. On y fait un repas fortifiant et le voyage continue ; vers le soir seulement on rentre en ville.

— Au Canada l'hiver est-il bien rigoureux ? demanda le secrétaire.

— Je le crois bien, Monsieur, il n'y va pas de main morte. Parfois le thermomètre descend à trente degrés au-dessous de zéro. Les Canadiens s'habillent de fourrures et ont tout à fait l'air d'Esquimaux. Et cependant il faut avouer que l'hiver est ici plus agréable et plus amusant qu'en Belgique, par exemple. Une fois l'hiver arrivé, il gèle sans discontinuer pendant six mois. Le mois de novembre apporte parfois quelques jours de tempête ; alors le ciel est couvert et gris



Troupeau de moutons de la ferme de Coquelicot.



comme une toile à voile; il fait du vent et il neige du matin au soir. Après cela le temps s'éclaircit et cela pour toute la saison froide. Les Canadiens ne connaissent que de réputation l'hiver capricieux et intermittent de la Belgique.

— Dites toujours « et de la France aussi » ! dit le secrétaire. J'entends bien que l'hiver ici ressemble à celui de la Russie comme un œuf de poule à un autre. Est-ce qu'on bâtit aussi des palais de glace à Montréal comme à St-Pétersbourg ?

— Chaque année, Monsieur, et voilà tout ce qu'on peut s'imaginer de splendide. On y voit des salons, des colonnes, des tours, etc., en pure glace. La nuit, ce palais est éclairé par des feux de Bengale. Alors les parois et les colonnes brillent comme le diamant et présentent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Chaque soir a lieu un bal costumé sur patins. Les messieurs et les dames y paraissent dans les atours les plus pittoresques; on y voit des chevaliers et de nobles châtelaines en costumes espagnols, écossais ou français, aussi brillants les uns que les autres. La musique se fait entendre, tandis que, en vingt, trente endroits différents, on allume des flambeaux odoriférants et les feux de Bengale viennent teindre ce magnifique tableau en rouge, en bleu, en vert, etc. Les amateurs costumés glissent avec leurs patins sur le plancher de glace uni et reluisant et y tracent les figures les plus artistiques. Celui qui voit tout cela pour la première fois se croit transporté dans un paysage féerique. Cette fête s'appelle un « *Carnaval sur la glace.* »

— « En effet, remarqua le secrétaire, j'en lis chaque année la description dans les journaux français ; il doit y avoir foule chaque fois ; car de Londres, de New-York et de Paris même on se rend à Montréal pour assister à ce carnaval. »

A ce moment le sifflet de la locomotive se fit entendre et le train s'arrêta à la gare d'Ottawa.

Laplume se pencha par la portière du coupé et vit la ville entière se dérouler devant ses yeux. A droite un immense pont de chemin de fer, à gauche un rocher à pente très raide, s'élançant du sein du fleuve, l'Ottawa, et couronné des bâtiments majestueux du Parlement construits en style gothique ; vers le milieu il aperçut d'innombrables piles de bois, à l'avant-scène et sur le fond, une multitude de maisons, parsemée de tourelles élancées.

Le train ne s'arrêta que quelques minutes ; le sifflet annonça le départ et en haletant la machine fumante se mit en route. Elle allait voler, d'une traite, vers le cœur du Canada, jusqu'à Winnipeg. Le train prit une allure si rapide qu'une hirondelle aurait eu de la peine à le suivre. Il fit douze lieues à l'heure ! Il suivit d'abord les rives peuplées de l'Ottawa; des villes et des villages sans nombre parurent et disparurent devant les yeux éblouis des voyageurs. Peu à peu le pays devint plus désert, les centres habités plus rares et bientôt on atteignit la contrée des mines de cuivre, la rive septentrionale du Grand Lac Supérieur, qu'on côtoya assez longtemps. Par les portières ouvertes on pouvait à loisir jouir de la vue magnifique sur la surface immense du lac, traversé en tous sens par des steamers, des trois-mâts et des chaloupes. Bientôt la contrée devint plus riante et le nombre de villes, de villages et de fermes isolées s'accrut continuellement jusqu'à Winnipeg. Tout y parut récent et nouveau; en effet, le pays était, il y a un quart de siècle, encore un désert inhabité. Le sol fertile, où croît le meilleur froment du monde entier, a attiré les colons. Manitoba est déjà une sérieuse rivale du marché aux grains des États-Unis et, d'après les pronostics d'hommes compétents, un grand avenir est réservé à la ville de Winnipeg.

Nous dirons donc un mot de ce charmant endroit que nos amis, après un trajet de trente heures, virent apparaître devant leurs yeux. Imaginez-vous, à l'avant-scène, à gauche, une grande rivière large comme l'Escaut à Anvers, roulant rapidement ses eaux jaunâtres et bourbeuses et, à droite, une autre rivière, plus étroite; mais à l'eau non moins trouble.

La première, c'est la Red River ou Rivière Rouge, la seconde s'appelle l'Assiniboine, un nom qui rappelle l'époque où des Indiens habitaient la contrée. L'espace, entre ces deux cours d'eau, est traversé dans la longueur et dans la largeur par des chemins spacieux. Entre ces chemins on aperçoit de grandes étendues de terres grasses et fertiles que les colons peuvent acheter à bas prix au Gouvernement. Actuellement beaucoup de ces terrains ont leurs propriétaires. Au centre du paysage se trouve la ville.

Winnipeg présente des rues larges et bien aérées, bordées d'arbres; les maisons sont neuves, solides, mais pas coquettes ; ce sont plutôt des blockhouses, la plupart construites en bois, rarement en fer. Des clochers rompent la monotonie des toits. Parmi les monuments,

quelques-uns attirent surtout les regards. Ce sont des constructions énormes et non dépourvues de beauté. Elles s'appellent *blocks* et elles sont bâties par des entrepreneurs courageux, avec intention de les louer ou de les vendre aux étrangers qui arrivent de l'Ancien Monde. Ce sont des hôtels immenses où l'on trouve surtout le confort dans une énorme salle qui sert de café. Non loin de là on aperçoit une haute muraille aux couleurs les plus disparates et les plus criantes, à cause des affiches dont elle est couverte. Même le tram traversant la cité est une véritable annonce ambulante. L'Anglais ne perd nulle part son originalité : il affiche et annonce à Winnipeg comme à New-York, à Sydney, à Londres. Des voitures élégantes se succèdent, mais aussi des charrettes excessivement primitives, toutes en bois, et dont les roues grincent à chaque mouvement. C'est la charrette de la Rivière Rouge (*Red-River-cart*).



RED-RIVER-CART.

Cette ville qui compte une vingtaine d'années se réjouit déjà dans la possession d'une université, avec des collèges différents pour chaque église reconnue au Manitoba : pour les Catholiques, les Anglicans, les Presbytériens, les Wesleyens, les Baptistes et les Méthodistes.

La population au Manitoba est aussi variée sous le rapport de la nationalité que sous le rapport de la religion.

On y trouve d'abord les *Bois-brûlés,* descendants de Canadiens français et de femmes indiennes. Ces métis ont, il y a quelques années, bien fait parler d'eux dans les journaux, quand, après avoir placé à leur tête leur commandant Louis Riel, ils prirent les armes et s'insurgèrent sous prétexte que, lors du partage des terrains, le Gouvernement anglais ne les avait pas traités comme la justice l'exigeait. Cette insurrection finit par la défaite et l'arrestation de Riel. Le Gouvernement a condamné à mort cet homme vaillant malgré les protestations et les supplications du monde entier. Une simple croix en bois, placée au cimetière catholique de Winnipeg, porte cette inscription : « Louis Riel, R. I. P. » et indique l'endroit où les restes de cet homme, qui était bien moins révolutionnaire qu'ami de son peuple, ont été déposés.

Il y a encore à côté des Canadiens, des Irlandais, des Anglais et des Écossais et une foule d'établissements norvégiens, comme l'indiquent déjà suffisamment les noms de quelques villages, tels que Linköping, Nordland, Finland, Upsal, Kalmar et autres.

Les *settlers* ou planteurs les plus remarquables sont certainement les Mennonites de langue allemande. C'est une drôle d'histoire que celle de ce peuple. Disciples du prédicateur néerlandais, Menno Simon, ils habitèrent d'abord le Brandenbourg où ils vivaient en paisibles cultivateurs. Quand le vieux Fritz devint roi de Prusse, c'en fut fini de leur heureuse existence. Ce monarque exigea qu'ils portassent les armes comme les autres Prussiens; or, leur religion le leur défendait expressément. Ils préférèrent prendre le chemin de l'exil, plutôt que d'obéir aux ordres du roi. Le Czar de tous les Russes les admit dans son immense empire et leur concéda des terrains en Courlande, une des provinces baltiques. Là ils reprirent leur paisible existence et par leur labeur continu et zélé ils changèrent ce pays aride en une contrée fertile et riante. Mais bientôt ils durent une seconde fois, prendre les armes sur les ordres de la czarine, Catherine, agissant à l'instar du vieux Fritz.

Ils préférèrent encore l'exil et se dirigèrent vers la Crimée, au pays des Turcs et des Tartares. Ici leur zèle et leurs connaissances agricoles opérèrent le même prodige ; des déserts se changèrent en champs bien cultivés qui rapportèrent une moisson abondante.

Longtemps les Mennonites y vécurent en paix parmi les Russes, les

Tartares et les Juifs. Mais un jour, le czar, Alexandre II, leur enleva la franchise du service militaire et une troisième fois ils cherchèrent une nouvelle patrie.

Cette fois-ci ils passèrent l'océan et se fixèrent au Nouveau-Monde en partie au Minnesota, en partie au Manitoba. Il est à espérer qu'on les y laisse cette fois-ci en paix; car ni l'Angleterre, ni les États-Unis ne connaissent le service militaire obligatoire.

* * *

Il est temps sans doute de retourner à nos trois voyageurs. Nous les retrouvons dans la salle de buffet d'un des principaux hôtels de Winnipeg, assis près d'une petite table. Le secrétaire parcourt un livre, tandis que Coquelicot dresse, attentif, les deux oreilles et que Vermolen réfléchit.

— Boissevain, dit Laplume,... ha, je le trouve ici, ami Coquelicot... Tout près des frontières du Manitoba sur le territoire d'Assiniboia.

Onésiphore, heureux et content, se frotte les mains.

— A présent, continue Laplume, en fermant le livre pour le placer sur la table, je propose que vous me chargiez de prendre déjà, ici à Winnipeg, les informations concernant votre parent décédé.

— C'est bien tout ce que je souhaite, répondit Coquelicot ; vous connaissez toutes ces formalités bien mieux que moi.

Là-dessus le secrétaire quitta l'hôtel et chercha la demeure du mayor ou maire (bourgmestre) de Winnipeg.

— « Monsieur le Mayor, dit-il, quand il fut en présence de ce haut fonctionnaire, je suis Français ainsi que mon compagnon, que j'ai laissé à l'hôtel du « *Prince Consort* ». Une annonce parue au « *Journal de Normandie* », une feuille française qui compte 8000 lecteurs, nous a attirés à Winnipeg.

« Cette annonce a fait savoir qu'au cœur du Dominion, à Boissevain, un homme est décédé, qui possédait une belle fortune et s'appelait Jules-Joseph Coquelicot. Faute de proches parents dans ce pays-ci, on a recherché ses héritiers en France.

— Et vous portez ce nom, Monsieur ? demanda le mayor.

— Non, mais mon compagnon, Onésiphore Coquelicot.

— Monsieur, voilà déjà la dixième victime du même imbécile.

— Victime !... imbécile !... que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Ah c'est une bien drôle d'histoire que celle-là. Je vous la raconterai succinctement. Il y a quatre ans, le sieur Washington Smith, un fermier richissime, possesseur de mines dans l'Illinois, espérait que cet État le désignerait comme député au Sénat. Son espoir fut déçu : on élut son adversaire démocratique, Samuel Howard. Cette défaite irrita le sieur Smith, tellement qu'il jura une haine éternelle au pays des Yankees. Il vint se fixer au Dominion, se fit naturaliser Anglais et changer son nom de Washington contre celui de Wellington.

« Dès ce moment le sieur Smith n'eut qu'un but : rendre le Canada puissant et grand, si grand qu'il surpasserait les États-Unis. Pour réaliser ce projet, il se servit des moyens les plus excentriques. Il fit annoncer dans des centaines de journaux, qu'on accordait ici gratis à tout fermier ou domestique de fermier, qui consentait à se fixer au Dominion, un terrain d'une superficie de 100 acres (acre = 40, a 50). Ces annonces attirèrent beaucoup d'amateurs, des trains entiers. Pendant une semaine il plut des émigrants à Montréal. Mais l'homme qui avait promis l'œuf d'or, ne put être retrouvé. La police, qui fit une enquête, connut enfin la vérité et le singulier colonisateur fut interné dans une maison d'aliénés.

« Il y resta un an en traitement ; alors les médecins déclarèrent qu'il était guéri de sa manie et le firent mettre en liberté.

« Cette déclaration était prématurée, Monsieur ! L'annonce parue au « *Journal de Normandie* » est l'œuvre du même maniaque. Vous pourriez la lire aussi dans plusieurs feuilles allemandes, anglaises, russes, suédoises, danoises et polonaises ; de tous ces pays, en effet, il nous est déjà arrivé des émigrants à Winnipeg et qui sait combien suivront encore. Le sieur Wellington Smith a été, naturellement, réintégré dans la maison d'aliénés, et il est à espérer, que cette fois-ci les médecins ne seront plus si pressés de délivrer leur attestation. »

— Mais, Monsieur, dit le secrétaire, ce que vous dites là est terrible pour mon compagnon. Il vient de vendre en France sa ferme et ses terres avec l'intention bien arrêtée de se fixer ici définitivement sur les terrains constituant son héritage.

— Vous dites que notre ami possédait en France une ferme et quelques terrains ? Alors son malheur n'est pas si épouvantable. Avec l'argent, que la vente lui a rapporté, il peut faire des prodiges au Manitoba ; les terrains y sont aussi fertiles que peu chers.

Le secrétaire se mit à réfléchir.

— Tout cela, dit-il après quelques instants, peut être très vrai ; mais il n'en est pas moins sûr qu'une pénible déception attend mon pauvre Coquelicot et puisque je suis plus ou moins la cause de tout cela en le secondant dans son désir d'émigrer, je veux faire en sorte que cette déception lui soit épargnée. Y a-t-il ici aux alentours encore des parcelles libres ?

Le mayor prit une carte figurant le plan cadastral de Winnipeg.

— Voici, dit-il bientôt, près de la Red-River, à une demi-lieue de la ville, un bon terrain contenant à peu près 200 acres.

— Combien de temps faudrait-il pour bâtir là-dessus une ferme avec dépendances, parfaitement meublée et outillée ?

— Voulez-vous parler d'un blockhouse ou d'une ferme en pierres ?

— D'un blockhouse !

— Oh ! nos entrepreneurs sont experts en cette matière. Dans l'espace de vingt-quatre heures ils vous confectionneront le plus joli blockhouse qu'on puisse s'imaginer, solide, bien aéré, vaste, peint à l'intérieur et à l'extérieur, et pourvu du mobilier nécessaire.

— Je vous remercie infiniment de ce renseignement. Ayez la bonté, monsieur le mayor, d'inscrire cette parcelle sous le nom de mon compagnon, dont voici l'adresse : Onésiphore Coquelicot, de Saint-Maxime, France, Normandie, département de la Seine-Inférieure. Je voudrais que sur ce terrain on établît, dans un temps aussi court que possible, un blockhouse, comme vous venez de le décrire. Vous m'obligeriez beaucoup en voulant vous charger de l'exécution de ce plan.

— Je le ferai avec le plus grand plaisir, Monsieur.

Le secrétaire prit son portefeuille, en retira dix billets de cent livres et les présenta au mayor.

— Voici un acompte, dit Monsieur Laplume.

Le mayor compte et sourit.

— Votre acompte, dit-il, est presque suffisant pour acheter une province entière. Reprenez la moitié, Monsieur, le reste suffira amplement.

— Comment, dit le secrétaire tout étonné, peut-on acheter ici deux cents acres de bon terrain, avec un blockhouse tout neuf et meublé au prix de cinq cents livres ?

— Votre ami du moins, Monsieur, car à cause des circonstances qui

le rendent victime des excentricités d'un aliéné, je lui cède le terrain à une demi-livre par acre, de sorte que la parcelle entière lui reviendra à cent livres. Quant aux bâtiments, comme le bois abonde ici, on peut lui fournir un bijou de ferme pour cinquante livres. Ils vous reste donc encore cent-cinquante livres pour les meubles c'est-à-dire le double de ce qu'il vous faut.

— S'il en est ainsi, dit Monsieur Laplume, veuillez employer l'excédent à fournir le grenier de blé, la cave de provisions le fenil de foin et l'étable de deux vaches.

— Ainsi nous y parviendrons, dit le mayor en riant.

— Écoutez, Monsieur le mayor, je désire que ces cinq cents livres soient dépensées jusqu'à la dernière pour mon ami, dit le secrétaire. Ne m'attribuez pas pour cela une magnanimité que je ne possède pas. Il faut savoir qu'en ces derniers jours la fortune m'a souri. Je possédais un billet de la loterie de Paris et j'ai lu, il y a trois jours, dans le journal français « *Le Monde* » que ce billet vient de sortir avec une prime de 25,000 francs. Cette surprise, je l'ai cachée à mon compagnon, et j'espère qu'il ne saura jamais comment tout ceci a été arrangé en sa faveur.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, répondit le mayor.

Rassuré par cette parole, qui dans la bouche d'un gentleman anglais vaut un serment, Laplume retourna à l'hôtel.

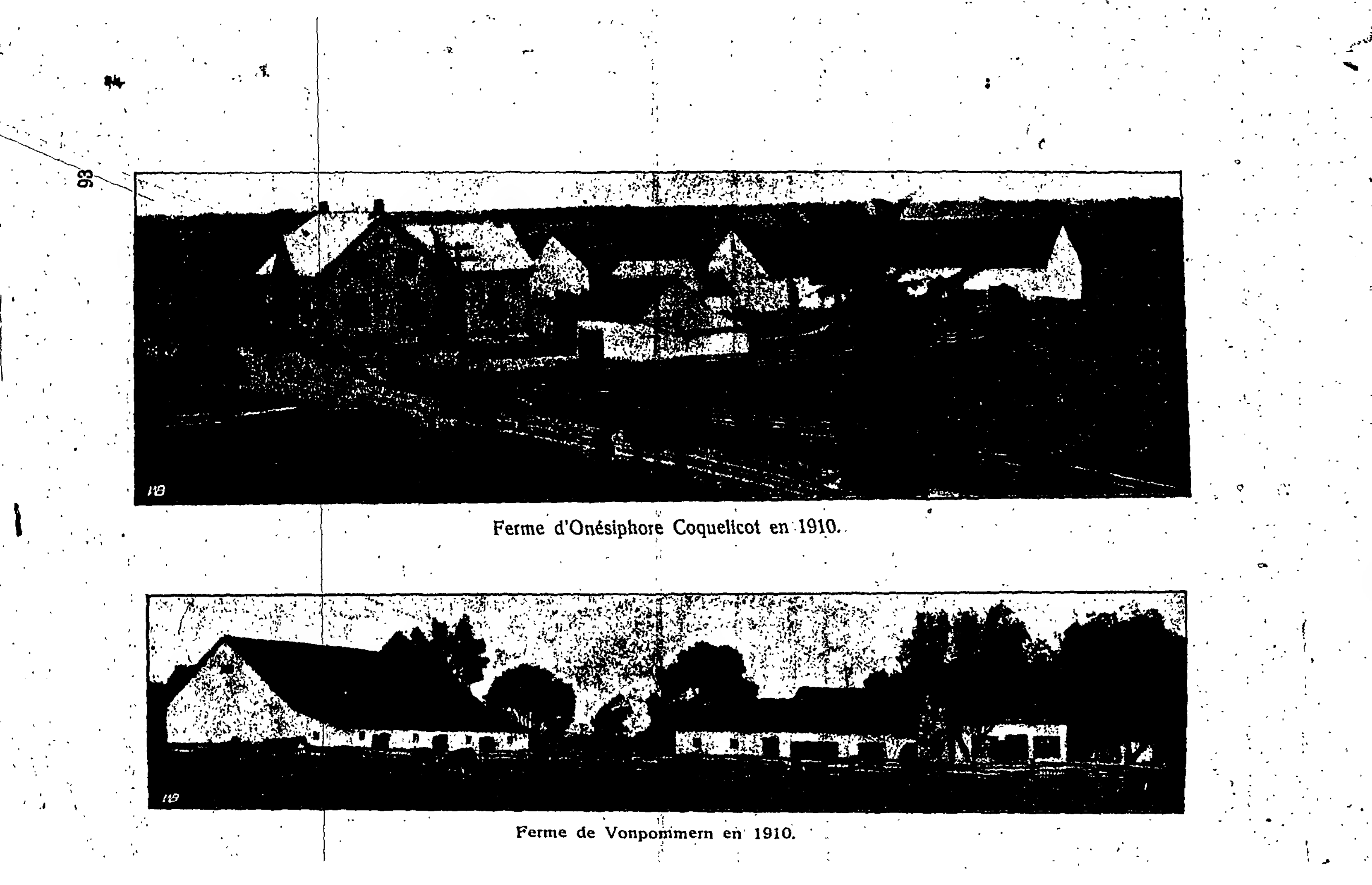
En route, il se tourmentait pour trouver un prétexte admissible, afin de pouvoir retarder la poursuite du voyage. Il pouvait compter, il est vrai, sur le grand respect que Coquelicot nourrissait pour les talents et l'érudition de son secrétaire. Et il ne se trompa point.

— La chose n'est pas encore tout à fait en ordre, dit-il en retournant auprès ses deux compagnons; mais je puis vous assurer que dans quelques jours nous verrons déjà notre ami Coquelicot établi comme fermier canadien.

Coquelicot se montra rempli de joie et fit un signe à Vermolen; celui-ci le comprit et tous les deux quittèrent l'hôtel pour aller faire, disaient-ils, un petit tour en ville.

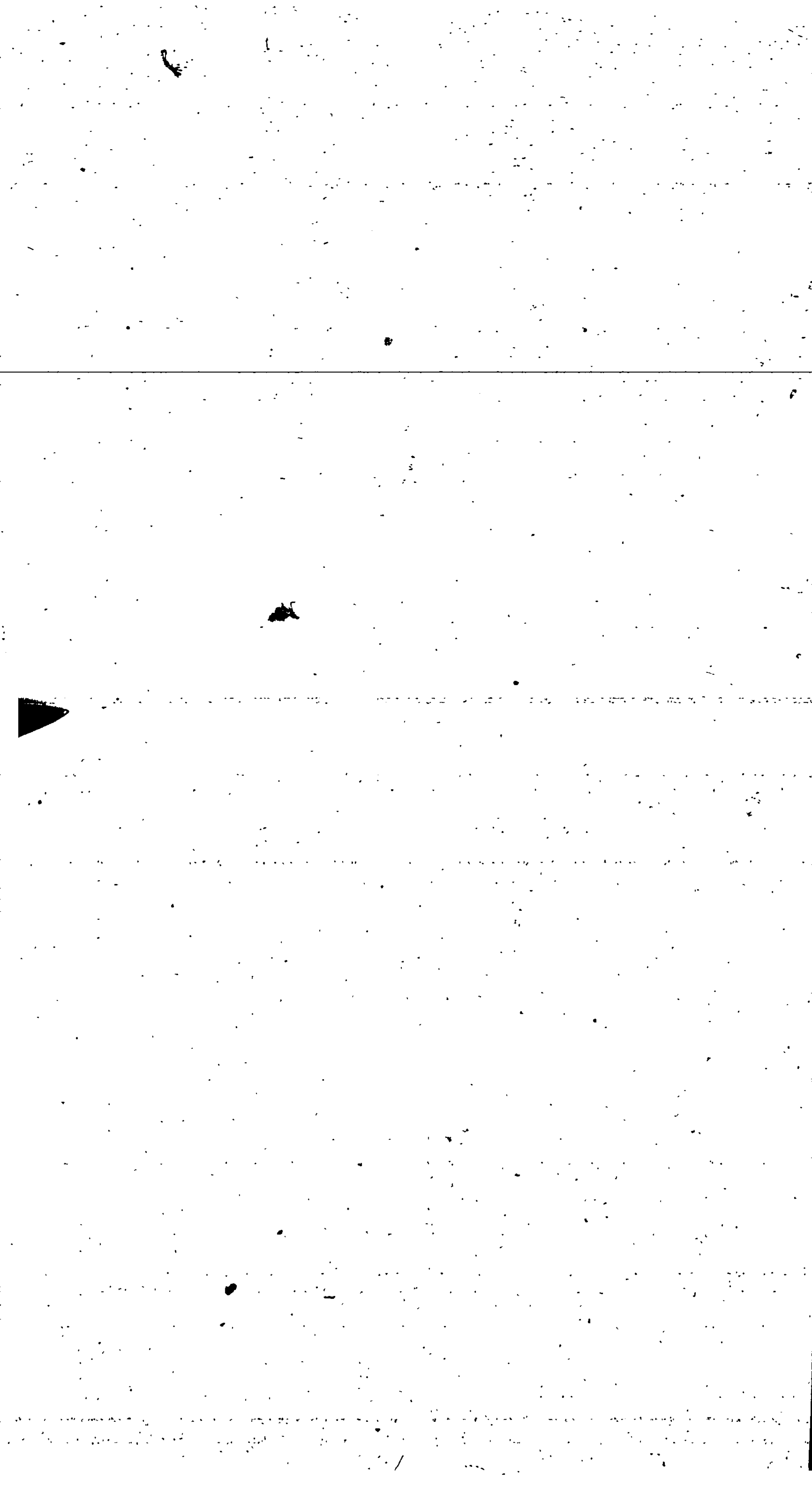
— Monsieur Laplume, déclara sérieusement Onésiphore, vous avez beaucoup fait pour moi.

— Que veut-il dire ? se demanda le secrétaire, aurait-il eu vent de mon secret ?



Ferme d'Onésiphore Coquelicot en 1910.

Ferme de Vonpommern en 1910.



Son doute fut bientôt éclairci.

— C'est pour moi, continua Coquelicot, que vous avez fait ce long voyage au-delà de l'océan.

— Et ma collection historique donc ? demanda Laplume en riant.

— Cette collection n'empêche pas que vous m'avez rendu un service inappréciable. Sans vous, je ne serais jamais parvenu jusqu'ici. Et puisque, dans deux, trois jours, je possèderai assez d'argent....

— Ho ! ho ! mon ami, qui parle d'argent ?

— Qui ? demanda Coquelicot.

— Certainement, qui ? Dans l'annonce on n'en parle pas. Ton parent, y est-il dit, possédait une grande fortune. As-tu encore ton journal ? Regarde un peu.

Coquelicot se hâta d'exhiber le journal que pendant tout le trajet il avait porté sur son cœur. Il y chercha l'annonce en question, deuxième colonne, troisième page en tête et y lit lentement l'annonce.

— En effet, Monsieur Laplume, vous avez raison ; mais alors que signifient ces mots : une grande fortune ?

— Écoute, ami Coquelicot, le mot fortune est toujours relatif. A Londres, par exemple, il signifie tant et tant de millions de livres sterling ; à Paris, une rente annuelle de cinq cent mille francs ; à New-York, un bénéfice de vingt millions. Mais Winnipeg n'est ni Londres, ni Paris, ni New-York.

— Mais alors, que signifient ces mots pour Winnipeg ?

— A peu près ceci, je pense : ton parent éloigné t'y a laissé en héritage un fort joli terrain très fertile et là-dessus un blockhouse très confortable. Le terrain constitue ici le capital et les milliers s'y comptent par acres.

— Ah ! il en est ainsi, répondit Coquelicot, enfin, n'importe ! peu ou beaucoup, il n'en est pas moins vrai que je suis votre obligé et que je veux m'acquitter envers vous.

Ah ! Normand têtu, pensa le secrétaire, tu veux me forcer d'accepter une part de ta fortune ? Attends un peu, je connais le moyen de te guérir de cette sotte idée.

Et d'un bond, il fut debout et se plaça majestueusement en face de son compatriote.

— « Sais-tu bien.......

— De grâce, mon bon Monsieur Laplume, pria Coquelicot, ne me

regardez pas ainsi ! Vous ai-je insulté ? Comment pouvais-je savoir.....? Tout cela, le pauvre garçon le bredouilla pêle-mêle, la figure bouleversée et d'un ton suppliant.

— Sais tu bien...... ?

— Quoi, Monsieur Laplume ?

— Que tu viens de me......

— Vous, Monsieur Laplume !

— Tu m'as insulté ! Tu parles de dette, d'acquitter ! Ha, crois-tu donc, Monsieur Onésiphore Coquelicot, de Saint-Maxime, futur citoyen du Manitoba, que moi, Jérôme Laplume, je sois un mercenaire, un domestique à gages ?

Jamais Coquelicot n'avait vu le secrétaire dans un pareil état. Il se mit à genoux, prit les mains de Monsieur Laplume et le supplia.

— Pardon, Monsieur le secrétaire. Songez que moi, pauvre Coquelicot, je ne suis qu'un paysan bourru et ignorant qui ne sait ce qu'il doit dire ou taire.

— Eh bien ! pour cette fois-ci, baste ! Une autre fois je te provoquerai en duel, quoi ! Relève-toi, Coquelicot, ta place n'est pas à terre, mais à mon cœur d'ami.

Le secrétaire avait joué si parfaitement cette petite comédie, que son compagnon n'osa plus dire un mot, ni de dettes, ni d'acquittement.

Le lendemain de leur arrivée à Winnipeg, le secrétaire dut s'absenter presque continuellement, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre et Coquelicot et Vermolen s'ennuyèrent beaucoup.

Le deuxième jour se passa de la même façon, de sorte que Laplume fut en retard de plus d'une heure pour le dîner.

Quand le repas fut presque terminé, le secrétaire prit un air sérieux, se nettoya les lèvres au moyen de sa serviette et le dos appuyé solennellement contre la chaise, il dit avec emphase :

— Je puis donc enfin, mon ami Coquelicot, te faire une communication agréable : ton héritage est trouvé. Seulement ce n'est pas à Boissevain qu'il existe, comme l'annonce le dit par erreur; au contraire, c'est ici très près, comme je l'avais pressenti, je ne sais comment ; si tu le désires, je t'y conduirai encore aujourd'hui.

— Comme vous le voulez, Monsieur Laplume.

— Bon, en ce cas marchons ! Monsieur Vermolen, vous nous accompagnerez si vous le désirez.

— Avec beaucoup de plaisir, répondit le jeune Bruxellois, qui était déjà debout et alla attendre ses deux compagnons à la porte, alors que ceux-ci n'avaient pas encore quitté leurs chaises.

On se mit en route.

Après une promenade d'une demi-heure environ, le secrétaire s'arrêta.

— Mon cher Coquelicot, dit-il, voici ton héritage, je t'y souhaite beaucoup de bonheur !

— Cette grande parcelle de terrain ? demanda Onésiphore tout étonné.

— Oui, mon ami !

— Et cette maison toute neuve ?

— Encore !

— Et moi donc, vot' petit domestique Pierrot Pompadour, Monsieur, pour vous servir, Monsieur !

Et Coquelicot, se retournant, vit devant lui un garçon d'une quinzaine d'années, au teint sombre et aux yeux pétillants de malice et d'intelligence, et qui, la casquette à la main, le salua d'une profonde révérence.

Ce garçon était le fils d'un pauvre *Bois-brûlé*, que Laplume avait secrètement engagé pour le service de Coquelicot.

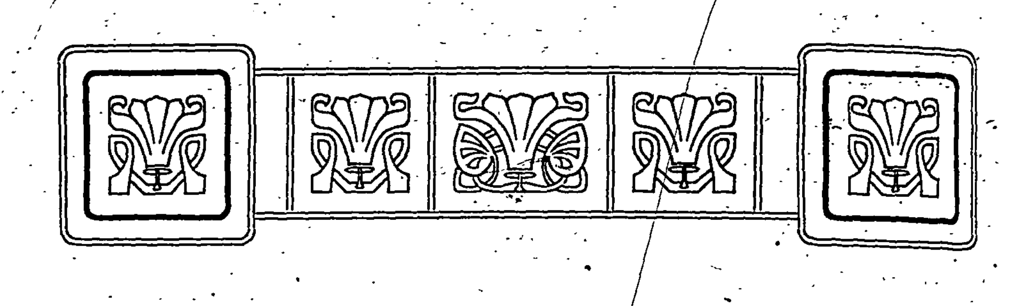
L'ébahissement de l'héritier monta encore de vingt-cinq degrés, quand il entra dans le blockhouse et y vit ces murs et ce plafond si proprement blanchis à la chaux, ce parquet si luisant et ces meubles tout neufs.

— Ma foi, dit-il, quel drôle de monde ici ; en France les vieux oncles sans enfants laissent après eux de vieux meubles et ici tout est neuf, sortant tout frais de l'atelier !

Il fallait voir les yeux qu'il ouvrit, quand il trouva des provisions en masse à l'étable, au grenier, à la cave et même dans la grange.

Il ne se posséda plus de joie à la vue de cet héritage magnifique et...... Laplume se frotta les mains de contentement.





IX.

Un Mot concernant les trois Enfants prodigues et autres nouvelles intéressantes.

Nous prenons la liberté, qu'on ne peut d'ailleurs refuser à un auteur, de faire d'emblée quelques pas de géant dans notre récit et nous mettrons tout à point en transcrivant ici tout simplement une lettre adressée à Monsieur Onésiphore Coquelicot, fermier à Winnipeg, Manitoba, Canada.

Saint-Maxime, novembre 1888.

Mon cher Onésiphore,

Mille choses diverses se pressent sous la pointe de ma plume, quand je veux commencer la présente lettre, et comme le choix en est difficile, je me mets à écrire au hasard de la plume.

J'ai fait le voyage de Winnipeg à Toronto sans éprouver le moindre plaisir ; mes idées étaient constamment auprès de toi et j'écoutais à peine ce que racontait Vermolen, malgré tout ce que le garçon mettait en œuvre pour me rendre de joyeuse humeur. De Toronto, où nous arrivâmes après un voyage de deux jours, je te dirai seulement que, eu égard à la population, c'est la deuxième ville du Dominion, qu'elle compte 100,000 habitants et qu'elle est très prospère.

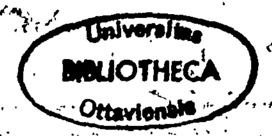
A cause de son Université renommée et de ses nombreux collèges, on l'appelle parfois l'*Athènes du Nord*. Ceci te semblera de peu d'importance, à toi qui es fermier, mais il n'en fût pas de même pour Vermolen. Le brave garçon, terrifié à la simple idée de revoir bientôt ses parents, voulait malgré tout que je le plaçasse dans un de ces collèges ; il voulait étudier et bûcher, jusqu'à ce qu'il remportât le diplôme

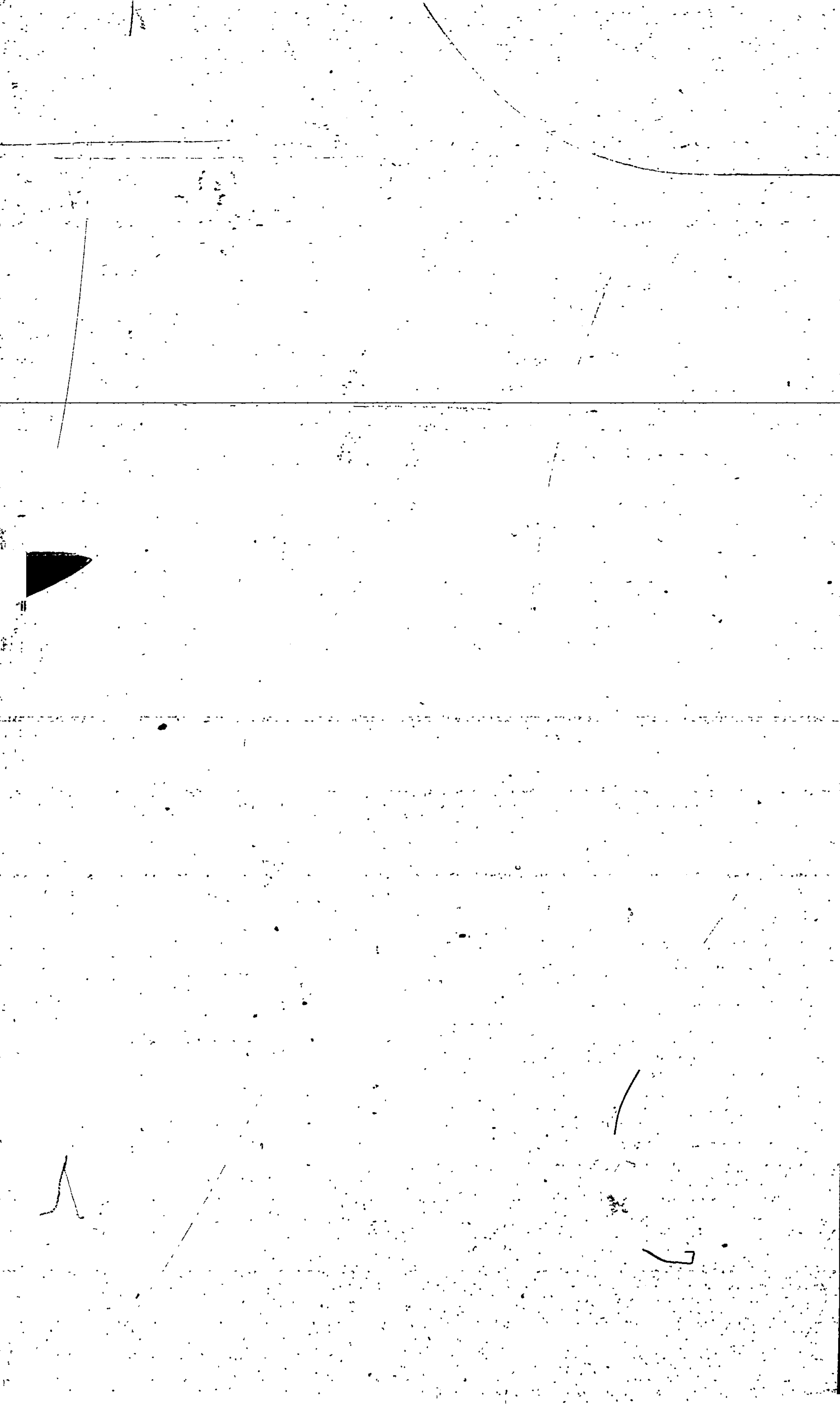


Coquelicot en voiture surveillant sa moisson.



Coquelicot à la chasse.





d'ingénieur et alors il serait retourné auprès de ses parents pour leur dire : « Voici votre fils prodigue, votre Fritz, qui s'est enfui comme un gamin et vous retourne comme ingénieur ; mes chers parents, que tout soit oublié et pardonné ! »

Pour toute réponse je retirai de mon portefeuille deux lettres que je lui donnai à lire. Il les parcourut une, deux, trois fois avec la même attention, avec la même dévotion respectueuse. Il les pressa contre son cœur, les baisa et les ouvrit encore pour les relire, ou pour mieux dire, Coquelicot, pour les dévorer.

Alors il me regarda, pleura de joie et se jeta à mon cou.

Tu auras déjà compris que j'avais en secret écrit à ses parents à Bruxelles, et que je leur avais raconté brièvement la triste aventure de leur fils. Alors papa et maman avaient écrit chacun une longue lettre à leur Fritz et à mon adresse.

C'étaient là des lettres, mon ami, comme seuls un père ou une mère peuvent écrire à un enfant qu'ils croyaient à jamais perdu et qu'ils retrouvaient, quand ils avaient perdu tout espoir de le revoir.

Fritz me les donna à lire et j'avoue, sans fausse honte, que je n'ai pu le faire sans verser d'abondantes larmes d'attendrissement.

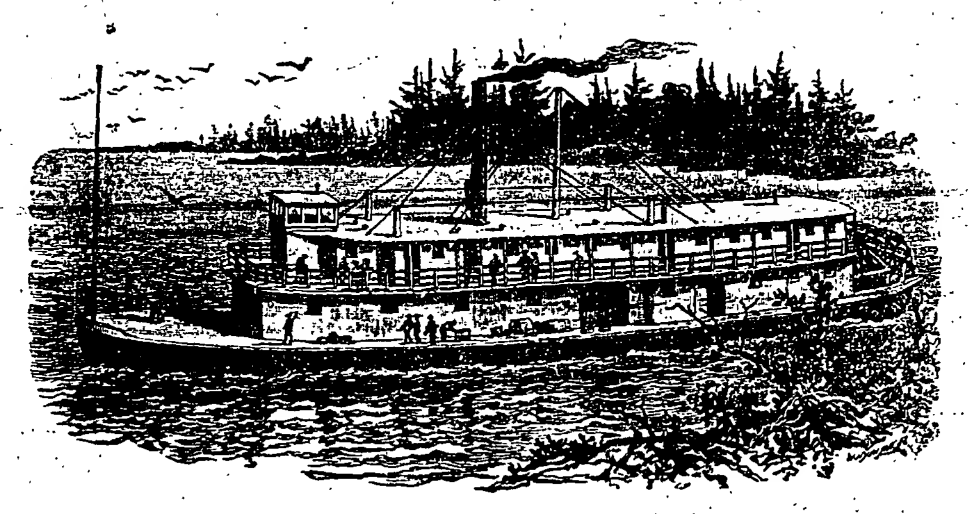
Dès ce moment-là il ne souffla plus mot de ses propositions d'études en Amérique ; au contraire, son impatience à se jeter dans les bras de son père et de sa mère s'accrut chaque jour. Aussi, pour lui faire plaisir, je résolus d'abréger, autant que possible, mon séjour au Canada et de visiter seulement les cataractes du Niagara et les Mille-Iles du joli lac Ontario.

Un steamer nous conduisit d'abord aux cataractes.

Nous en étions encore éloignés de plusieurs lieues quand le bruit sourd de ses eaux parvint à nos oreilles. Je suppose, ami Coquelicot, que tu préfères lire une liste des prix des grains, au lieu de la description des plus splendides tableaux de la nature ; mais je ne puis résister pourtant au désir de te servir ici un passage écrit par notre célèbre compatriote, Chateaubriand, ne fût-ce que pour le plaisir de le transcrire.

« Les cataractes sont formées par la rivière du Niagara, qui prend sa source au lac Erié et se jette dans le lac Ontario. La rivière du Niagara présente une pente très forte, de sorte qu'elle roule avec impétuosité ; près des cataractes, elle ressemble bien moins à une rivière qu'à une

mer, dont les eaux se poussent et se précipitent devant la gueule d'un abîme. Là les eaux se partagent en deux branches en forme de fer à cheval. Entre ces deux cataractes se trouve un îlot, qui, avec ses arbres et ses arbrisseaux, penche au-dessus de la masse bouillante des eaux. La branche principale se dirige vers le sud, s'arrondit en forme de cylindre et se déploie ensuite comme une pièce de drap gigantesque, tissé d'une neige bouillonnante présentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel aux rayons du soleil. La branche occidentale descend directement dans un gouffre noir et sombre : elle ressemble à une colonne d'eau des jours du déluge. Des millions d'arcs-en-ciel se croisent au-dessus de l'abîme. L'eau flagelle les roches vacillantes et s'élève ensuite en nuages d'écume, bien au-dessus des cimes des arbres, comme la fumée d'un immense incendie. Des rochers aux formes bizarres, couverts de pins et de noyers sauvages encadrent le tableau ».



UN STEAMER NOUS CONDUISIT D'ABORD AUX CATARACTES.

Les cataractes du Niagara, mon cher Onésiphore, constituent une scène qu'on ne peut admirer sans ressentir une vive émotion mêlée de respect. Et dire que notre compatriote, le roi des danseurs de corde, le fameux Blondel, osa sur un câble léger, passer au-dessus de ce gouffre bruyant, bouillonnant, rugissant, non pas une fois ; mais dix, vingt fois et même, — le croirais-tu ? — une fois à vélo.

Quant à moi, il me faut humblement avouer que la tête me tournait déjà à la vue seule de ce prodige de la nature et j'en conclus tout

simplement que, bien sûr, je n'ai jamais eu la vocation de devenir danseur de corde !

Les cataractes du Niagara se trouvent, comme tu le sais déjà peut-être, Coquelicot, entre le Canada et le pays des Yankees. Je me trouvais donc là dans la proximité immédiate des États-Unis et tu ne seras donc pas étonné d'apprendre que je ne pus résister au désir de voir la ville célèbre de New-York.

Mon cher Coquelicot, voilà une ville ! Voilà bien la ville de l'avenir ! Paris est déjà surpassé et Londres suivra bientôt !

Fritz Vermolen fut très ému quand il revit New-York. Il voulut me faire voir le splendide et remuant Broadway et m'indiqua l'endroit tout près de l'hôtel des Postes, où le soir il allait attendre ses deux compagnons d'infortune.

— Qui sait, me dit-il ému, ce qu'ils sont devenus !

Je ne pus lui donner des renseignements sur ses amis et je répondis :

— Espérons que, comme toi, ils ont trouvé une occasion favorable de retourner vers leurs parents et le courage de faire cette démarche nécessaire. Comment, mon ami, aurez-vous ce courage ?

Pour toute réponse, Fritz retira les deux lettres de son portefeuille et les baisa avec transport.

— Je voudrais voler vers Bruxelles, dit-il, les larmes aux yeux.

Je tins aussi compte de cette impatience bien légitime et honorable et nous restâmes à peine deux heures dans la ville mondiale, assez longtemps toutefois pour pouvoir admirer le pont unique sur l'Hudson et la statue gigantesque de la Liberté.

Le train nous conduisit l'après-midi au lac Ontario où nous fîmes en nacelle une petite excursion à travers les magnifiques Mille-Iles.

Le soir nous arrivâmes à Montréal. Le propriétaire de l'*Hôtel de Normandie* fut heureux de revoir son ex-kellner et moi de retrouver mon coffre. Je l'ouvris aussitôt pour jouir de la vue de mes trésors. Tu ne peux t'imaginer combien il est agréable à un amateur de voir et de manier ces chers restes d'une gloire évanouie.

De quel héros ce bouton modeste a-t-il orné la poitrine ? Quel chef de Peaux-Rouges a porté un jour cette étrange coiffure de plumages ? Qui a jadis manié dans le sentier de la guerre ce tomahawk de facture si primitive ?

Mais de tout cela tu ne saisis pas très bien le charme, et d'ici, je te vois hausser les épaules avec compassion. Heureusement pour toi, mon ami, que l'océan nous sépare ; car, en vérité, ce serait une raison de te colleter ! Oui, je le ferais !



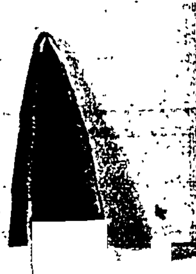
NOUS FÎMES EN NACELLE UNE EXCURSION A TRAVERS LES MAGNIFIQUES MILLE-ILES, L'ENDROIT LE PLUS PITTORESQUE DU MAJESTUEUX St LAURENT.

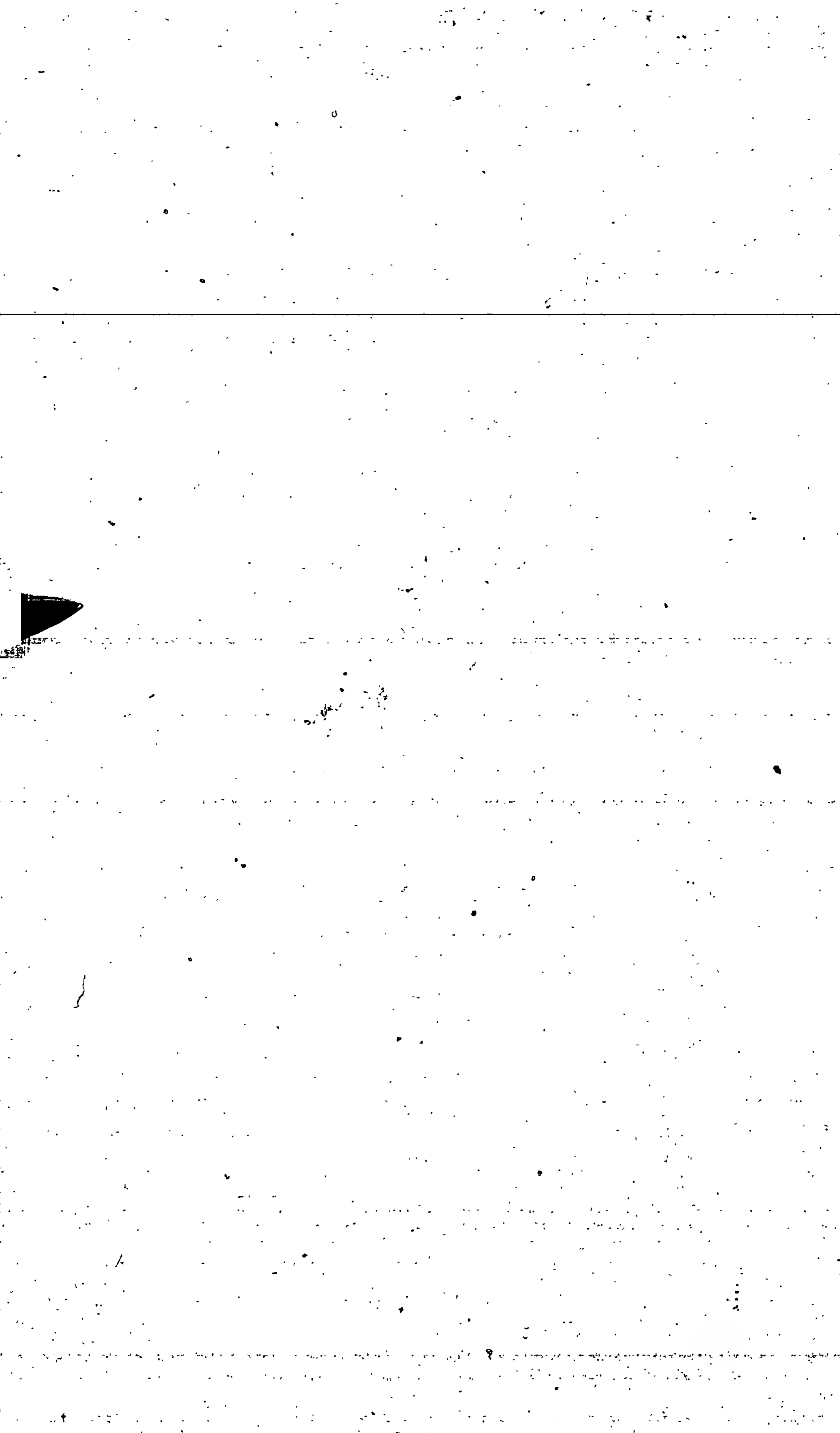
Le lendemain nous nous embarquâmes avec armes et bagages, Fritz et moi. J'abrégeai les longues heures du trajet en causant de temps en temps quelques minutes avec lui et en examinant mon précieux trésor.

Je liai connaissance avec le capitaine du navire et je profitai d'un court entretien avec lui pour lui nommer le bateau sur lequel Joris Coopman de Rotterdam, l'ami de Fritz, s'était engagé. On ne peut jamais savoir, me dis-je, à quoi cela peut servir : le renard doit toujours avoir un trou quelconque pour sortir de son terrier. Et la réponse du capitaine me donna complètement raison.

Le capitaine du *Roi des Belges* connaissait celui de la *Princesse Wilhelmine* et il me promit de lui écrire concernant le sort de Coopman,

Ville de Winnipeg, capitale de la province de Manitoba.





tandis que Fritz lui communiqua l'adresse des parents de ce jeune matelot. J'espère, je crois pouvoir assurer même, que cette brebis perdue est aussi déjà rentrée au bercail.

Arrivé à Anvers, je faillis perdre mon compagnon, dès qu'il eut mis pied à terre. Pas pour longtemps toutefois ! Il passa successivement et à plusieurs reprises des bras d'une dame dans ceux d'un monsieur et bien des larmes de joie coulèrent.

Mais bientôt, au milieu de son bonheur, le brave garçon se souvint de moi et me prenant par la main, il me présenta à ses chers parents. Je ne puis te dire, Coquelicot, ce que je dus entendre là de remercîments du monsieur, de la dame, des deux à la fois. Ah! les braves gens, ils m'auraient littéralement étouffé ! Et, ma foi, quelque faibles que fussent mes mérites en tout cela, je dois vous avouer que je goûtai là des instants de bonheur sans mélange, tandis que les larmes de joie me venaient aux yeux.

Quand nous fûmes quelque peu remis de nos émotions, nous allâmes faire une petite promenade en ville et nous arrivâmes bientôt à une grande place publique, au fond de laquelle nous aperçûmes à gauche et à droite deux grands et magnifiques bâtiments et au milieu de la place une installation en planches.

Fritz se tourna précipitamment vers moi et s'écria :

— Monsieur, voilà le cirque !

— Quel cirque ? fis-je tout étonné.

— Mais celui où Mörgen et moi nous avons été clowns !

— Et où votre ami est peut-être encore, répliquai-je.

— Et Kügel, l'étudiant de seconde, ajouta Vermolen.

— Quant à celui-là, répondis-je, il est assez grand pour se tirer d'affaire. Mais le sort de votre compagnon de Copenhague m'intéresse vivement.

— Prenons des billets, proposa le père de Fritz, puisque nous restons à Anvers cette nuit.

Ainsi dit, ainsi fait.

Nous prîmes place dans la rangée inférieure de première classe de l'amphithéâtre.

D'abord parut un piqueur, qui conduisit huit étalons ; des amateurs, assis derrière moi, assurèrent que ses exercices étaient magnifiques ; c'est possible ; mais je suis si peu expert en la matière !

Le second numéro du programme était : l'histoire d'un prodigue. Ce titre excitait ma curiosité. Que diantre cela peut-il bien faire, me dis-je, dans un cirque de foire ?

Et voici, je te raconterai brièvement ce qu'on nous fit voir, car je sais bien, Coquelicot, que tout ce qui regarde les chevaux t'intéresse.

On conduisit dans l'arène un étalon blanc, superbement harnaché, et après lui parut un piqueur tiré à quatre épingles. Après un salut au public, il sauta en selle et galopa autour de l'arène ; il fit claquer le joli fouet rouge, orné de bandelettes d'argent, il portait des bagues aux doigts et l'épingle de sa cravate jetait des éclairs. En avant ! Au galop ! Le cavalier se dressa bientôt debout sur le dos de son coursier, alluma un cigare fin, imita les gestes d'un fidèle de Bacchus ou d'un amateur jouant du billard.

Tout à coup la scène prit un autre aspect. Le cheval, toujours galopant, perdit successivement sa selle et toutes les autres pièces de son riche harnachement ; le cavalier ôta son beau frac, et son pantalon et finit par se trouver sur le cheval dépouillé, dans le costume d'un domestique en livrée. Au troisième acte le domestique en livrée sa changea en simple garçon de ferme et au quatrième, en bandit des grands chemins.

L'idée n'était pas mauvaise; mais pas neuve non plus. Tout l'art consiste à se dépouiller successivement et à produire les métamorphoses tout en se tenant debout sur le dos d'un cheval galopant. Essaie un peu, Coquelicot ; tu m'en diras des nouvelles. Ou plutôt, non, ne le fais pas avant que tu ne sois las de la vie.

Le troisième numéro du programme emmena les clowns en scène. Avec tapage et force courbettes, ils parurent précédant un autre clown, *Auguste l'imbécile*, qui, par ses culbutes mal réussies, eut plus de succès que ses compagnons.

Tout à coup je me sentis saisir par le bras.

Mörgen est là, me dit tout doucement Fritz, je l'ai déjà reconnu.

A ces mots, Coquelicot, je ressentis quelque chose, comme si moi même j'eusse été le père et qu'on vînt me dire que mon fils prodigue était retrouvé.

Entretemps un des clowns s'était, en culbutant, approché de nous.

— Mörgen ! dit Fritz à douce voix.

Le clown dressa les oreilles.

— Mörgen ! dit encore Fritz.

Alors le garçon danois regarda dans notre direction. Il vit Fritz, poussa un cri de joie, se jeta par-dessus la balustrade et embrassa Fritz avec impétuosité. La figure enduite de craie, blanchit aussi celle de son ami retrouvé, mais aucun des deux ne voulut y faire attention.

Le public avait entendu le cri de Mörgen et vu ce qui était arrivé ensuite. On commença à murmurer.

— C'est un garçon volé ! cria quelqu'un du paradis.

— Le patron est un voleur d'enfants !

— A bas le voleur d'enfants. A bas tout le bazar !

Le patron du cirque, à qui s'adressaient toutes ces apostrophes, entra dans l'arène. Son calme, sa mine souriante et ses gestes aisés imposèrent le silence. Il en profita pour dire au public :

— Messieurs, je vous jure, parole de gentleman, que tous mes collaborateurs, piqueurs, écuyères, clowns, etc. sont ici sans la moindre contrainte et se sont présentés librement.

— Cela peut être vrai, m'écriai-je aussi haut que possible, car je voulais sauver le garçon et je commençais à m'échauffer quelque peu, Coquelicot ; cela peut être vrai, mais vous n'avez pas le droit de prendre à votre service des mineurs sans le consentement de leurs parents.

Légalement parlant, ce que je disais était une hérésie, mais pas aux yeux du public. Celui-ci m'applaudit de la bouche, des mains et des pieds et le patron se trouva tout désorienté. Nous profitâmes de cet instant pour quitter tout doucement le cirque en compagnie du clown. Personne, ni le patron, ni la police ne nous en empêcha.

Nous procurâmes un autre costume à notre Danois et arrivés à l'hôtel, nous lui demandâmes de nous raconter ses aventures.

Que de déboires, que de railleries, que de hontes, le pauvre garçon avait dû souffrir en silence ! Nous en étions réellement stupéfaits. Pour le consoler je lui dis : ces jours de calamité te feront du bien, mon ami ; à présent tu as appris beaucoup de choses, que la prospérité t'aurait laissé ignorer.

— Je le crois avec vous, Monsieur, me répondit-il et ce que j'ai surtout appris c'est de ne plus faire de bêtises.

— Mais, une fois à Anvers, demanda le père de Fritz, ne pouviez-vous pas atteindre votre patrie ?

— Si fait, Monsieur, mais le courage me manqua et la vue de Fritz m'a bien changé.

— Ainsi donc, lui demandai-je, vous désirez revoir Copenhague?

— O Monsieur, au plus tôt, au mieux !

— Bien, lui dis-je, vous me donnerez l'adresse de vos parents; je leur écrirai ; ils comprennent le français, je suppose.

— Oui, oui, Monsieur !

— Bien ; vous joindrez quelques lignes à ma lettre et vous attendrez chez moi, à Saint-Maxime, la réponse qui, je n'en doute nullement, sera favorable.

Le père de Fritz approuva en tous points ce plan sauf en ce qui regardait Saint-Maxime. Il voulut tenir auprès de lui le jeune Danois et, tout bien considéré, puisque Bruxelles est plus près de Copenhague que Saint-Maxime, je dus trouver qu'il avait raison.

Réjouis-toi avec moi, ami Coquelicot, du beau rôle que j'ai pu jouer dans toute cette histoire et si jamais le désir des aventures s'éveillait en toi, et que tu veuilles dire adieu à la vie paisible de *settler* pour embrasser la carrière de chasseur de fourrures ou de chercheur d'or, écris-le moi : à la première occasion, j'accourrai au Dominion, pour rechercher ma quatrième brebis perdue.

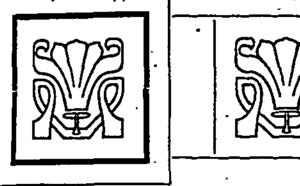
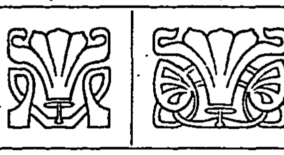
Entretemps je t'envoie mille poignées de mains, dont dix pour ton petit Bois-brûlé.

A propos, un mot de Saint-Maxime. Le docteur a perdu son procès : Normandie contre Bourgogne ! Mon musée canadien a déjà reçu la visite d'une multitude d'antiquaires de France et de Navarre, des périodiques divers s'en sont occupés. Un artiste de la célèbre édition géographique « *Autour du Monde* » est occupé à dessiner plusieurs de mes antiquités pour la presse. Concernant ce point, je pourrais aisément remplir ici six mains de papier à lettres, mais vraiment, ami Coquelicot, tu ne les mérites pas !

Sois heureux, cher Onésiphore, et ne manque pas de m'écrire bientôt.

Ton JÉRÔME LAPLUME,
Membre de la Société archéologique de Normandie.





X.

Les Débuts de Coquelicot. — Attaqués par des Loups. Nouveaux Voisins. — L'Idylle d'Onésiphore et de Gretchen.

Monsieur Jérôme Laplume était donc rentré à Saint-Maxime, et avait raconté dans la lettre qu'on vient de lire, ce qui s'était passé après son départ de Winnipeg.

Il s'était de nouveau plongé dans ses chères études historiques, allait de temps à autre rendre visite à ses antiquités canadiennes et se disputait amicalement avec son meilleur ami, le médecin Legros; mais il ne pouvait toutefois, au milieu de toutes ces occupations, s'empêcher de songer souvent à Coquelicot, qui lui était devenu un frère, à cause de ses manières simples et franches et de leurs aventures communes.

Quoique des semaines s'écoulassent avant qu'il reçût un mot de son compagnon de voyage, il ne s'en étonna pas trop et prit patience se disant que Coquelicot maniait plus aisément et plus volontiers les instruments aratoires que la plume et le papier, que le temps devait être particulièrement précieux pour un fermier fraîchement installé et qu'un plaisir différé n'en est que plus intense.

Il eut raison ; car, le 15 octobre de la même année lui parvint une épître de Coquelicot, laquelle compensa largement la longue attente.

La lettre de Coquelicot ressembla plus à un journal qu'à une lettre ordinaire ! Rien d'étonnant : il avait employé un mois entier à l'écrire et encore la moitié n'était pas de sa propre main, mais de celle du petit Pierrot Pompadour, le jeune Bois-brûlé.

L'épître, écrite en grosses lettres très écartées, compta quarante feuilles et coûta environ 3 francs de port. Le secrétaire de Saint-Maxime employa, pendant une semaine entière, toutes ses soirées à la lire et puis, il en fit, heureusement pour nous, le court aperçu qui suit :

25 août. — Jour de grand chagrin à cause de votre départ. Suis inconsolable. Quand Pierrot veut m'amuser et fait des grimaces pour me remonter le moral, je me fâche et le mets à la porte. L'après-midi, nous avons acheté un jeune chien de grande taille.

26 août. — Mon petit Pompadour se met à dresser le chien, qui est destiné à garder nos vaches. Philax reçoit trois leçons par jour. Il est très intelligent et apprend bien. L'après-midi, nous avons acheté à Winnipeg un coq et six poules.

27 août. — Pierre continue ses leçons et j'ai mon plaisir à le regarder. Philax connaît déjà assez bien son nouveau métier. Un voisin m'est arrivé : un fermier qui a acheté un lot de terres à côté du mien. C'est le chef d'une famille westphalienne, composée du père, de la mère, de deux fils et d'une fille. Ils ne comprennent pas un mot de français, sauf la fille qui s'appelle Gretchen et est âgée de 26 ans. Je leur permets avec plaisir de placer leur tente provisoire à côté de mon blockhouse, en attendant que le leur soit prêt.

28 août. — Nous recouvrons de paille le toit en planches du blockhouse. Pierrot donne pour la dernière fois une leçon à Philax.

29 août. — Les vaches se rendent à la prairie. Pierrot et Philax les accompagnent. Il fait un temps superbe. Je me tiens devant la porte et je fume un excellent tabac de Virginie dans une pipe que j'ai reçue en cadeau du Westphalien.

30 août. — Les vaches vont encore à la prairie. Cette fois-ci, elles sont accompagnées de Philax qui les garde et les ramène le soir saines et sauves. Le blockhouse de Vonpommern, mon nouveau voisin, est prêt. J'ai donné un nouveau couteau à Pierrot, parce que c'est aujourd'hui son anniversaire.

31 août. — Vonpommern déménage. Son blockhouse est situé à un quart de lieue du mien, également sur la rive de la Red-River. Pierrot et moi nous aidons. Le soir nous assistons à une petite fête de famille. Le petit Hans Vonpommern joue de l'harmonica; Gretchen chante des chansons allemandes. Pierrot chante à son tour une

mélopée en vieux Normand et une chanson indienne. Il lui faut répéter trois fois cette dernière : Gretchen et ses frères veulent l'apprendre de Pierrot.

1 septembre. — Pierrot écrit les paroles de la chanson indienne :

Rakenika, rakenika,
Ikere ethoiake,
— O rienha, o rienha
Tesatsionkwa, takswens !

Ce qui signifie, dit-il :

Père, père,
Je veux me rendre là-bas !
— O mon fils, ô mon fils,
Tu t'ennuies, tu me hais !

2 septembre. — Les Westphaliens vont acheter des instruments aratoires à Winnipeg. Je les accompagne et achète pour mon compte un cheval et un *cart* (chariot). Le soir ils viennent me rendre visite. Gretchen et Pierrot chantent la chanson de Rakenika.

3 et 4 septembre. — Nous nous sommes rendus à la ville pour acheter nos provisions d'hiver, pour les Allemands et pour moi. Vonpommern se fait construire un four ; il se charge volontiers d'y faire cuire mon pain.

5 septembre. — Marché de bétail à Winnipeg. Il y a foule en ville. Vonpommern achète quatre vaches et un cheval.

6 septembre. — Pierrot et Philax conduisent les vaches de l'Allemand vers la prairie.

7 septembre. — Les vaches de Vonpommern et les miennes vont paître ensemble : Gretchen et Pierrot les accompagnent. Je dîne chez le Westphalien. L'après-midi nous entendons tout à coup pousser des cris de détresse. Nous sursautons. Vonpommern saisit une fourche, je prends mon fusil chargé. Sa femme et ses deux fils nous accompagnent. Nous courons à perdre haleine. Les cris : A moi ! A moi ! se font entendre de plus en plus distinctement. Je reconnais la voix de Gretchen. Nous arrivons à la prairie et nous y trouvons une grande louve en lutte avec Philax. Le chien se défend vaillamment. Deux louveteaux morts gisent dans l'herbe. Les vaches effrayées courent dans toutes les directions. Pierrot et Gretchen sont montés dans les branches

d'un arbre. Je vise la louve et je la manque. Le monstre laisse Philax en paix et arrive vers moi. Le père Vonpommern lui enfonce les dents de sa fourche dans la gueule. La louve fait un saut, retombe à terre, étend les pattes et meurt. Philax va chercher les vaches, les rassemble et les ramène aux fermes. Nous emportons les loups.

8 septembre. — Les Allemands se rendent en ville et nous les accompagnons. L'après-midi, les garçons de Vonpommern empaillent les loups. J'emporte un des louveteaux et le place sur mon armoire.

9 et 10 septembre. — Mauvais temps. — Un ciel gris. Il pleut à verse et le vent fait rage. Les vaches ne peuvent aller à la prairie. Nous travaillons chez nous et nous construisons un traîneau pour l'hiver.

11 septembre. — Le temps s'éclaircit. Nous allons pour la première fois à la chasse. Philax nous accompagne. Seules les femmes restent à la maison. Nous tuons plusieurs lièvres, Philax prend une demi-douzaine de beaux saumons dans la Red-River.

12 et 13 septembre. — Nous construisons autour de nos blockhouses des enclos en bois.

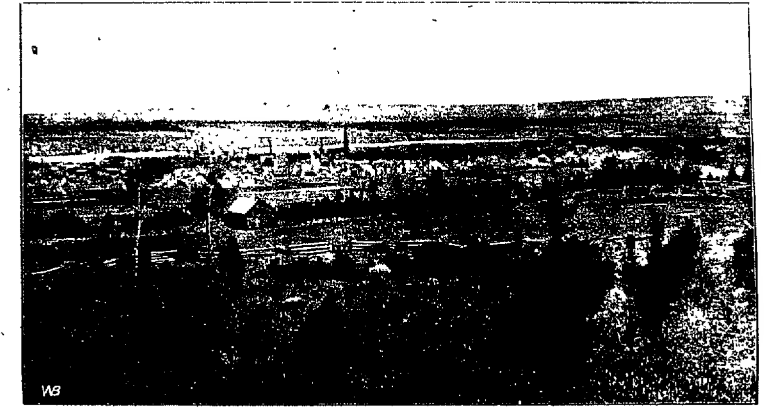
14 septembre. — Deuxième chasse. Joli butin. Vonpommern et moi nous tuons chacun un bison. Philax pêche.

15 septembre. — Le facteur m'apporte un gros paquet. Votre ami Coquelicot est au troisième ciel, quand il entend que c'est une lettre de monsieur Laplume. Il faut que, sans tarder, je me rende avec ce paquet chez le Westphalien pour faire lire la lettre par Gretchen d'abord en français, puis traduite en allemand. Ce soir nous nous sommes couchés bien tard ; nous avons parlé longuement de la chère patrie.

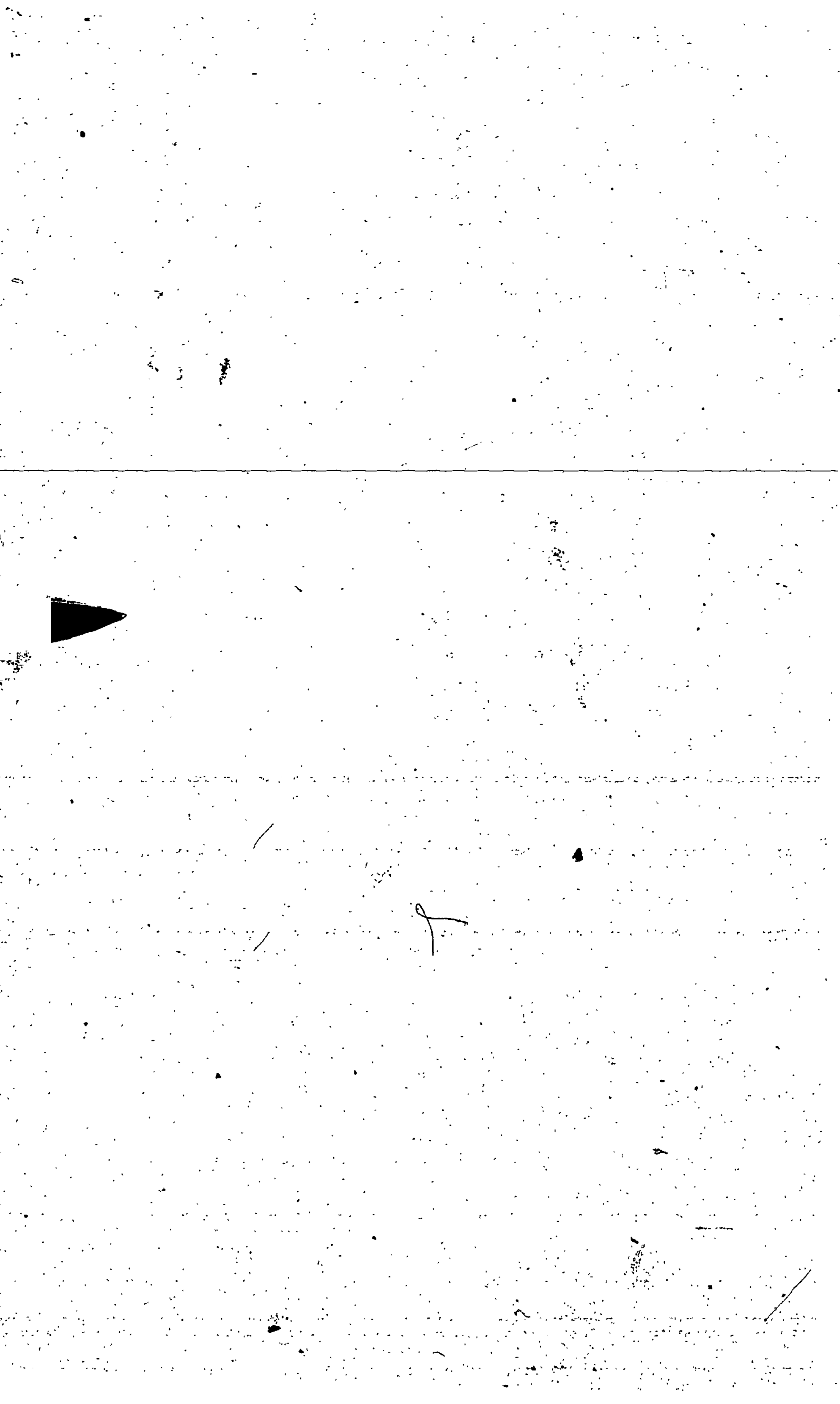
16 septembre. — Je relis encore la lettre. Sapristi ! Comme vous arrangez votre ami Coquelicot ! Heureusement pour vous qu'il vous aime bien et que Saint-Maxime ne soit pas dans le voisinage de Winnipeg ! Aujourd'hui troisième partie de chasse. Cette fois-ci, c'est le tour des loutres, nous en tuons cinq.

17 et 18 septembre. — Il fait encore mauvais. Le ciel est tout noir, le vent est violent ; mais il ne pleut pas. Nous ramassons du bois à brûler.

19, 20 et 21 septembre. — Le mauvais temps persiste. — Il neige sans discontinuer. — On s'amuse à relire votre lettre. — Gretchen me donne des leçons d'allemand.



Fredericton, capitale de la province du Nouveau-Brunswick



22 septembre. — Le temps est plus beau ; nous nous rendons en ville pour acheter des casquettes, des paletots et des manteaux de fourrures.

23 septembre. — Il neige fort et il fait bien froid. Nous sommes forcés de faire du feu dans le large foyer.

24 septembre. — La bourrasque de neige nous tient enfermés dans notre blockhouse, le froid devient de plus en plus vif.

25 septembre. — Le vent a cessé ; il ne neige plus. Pas un nuage au ciel. Il gèle à pierre fendre. Je mets mon manteau et je me rends chez mon voisin.

26 septembre. — Nous commençons à apprendre à nos animaux à marcher sur des patins à neige. Pierrot se charge de l'instruction des animaux et de leurs maîtres, qui auront aussi besoin de ces appareils. Les jeunes Allemands font les progrès les plus rapides.

27 septembre. — Nouveaux exercices de course à patins. Cela marche déjà beaucoup mieux.

28 septembre. — Nous entreprenons une petite excursion à patins. Pierre est en tête de la troupe. Nous nous exerçons à la file indienne.

29 septembre. — Je mets des patins aux pieds de mon cheval et l'attelle au traîneau. Petite excursion à Winnipeg. Cela marche à merveille.

30 septembre. — Événement mémorable : une demande en mariage ! Je pose deux questions capitales, une au père Vonpommern, une autre à sa Gretchen. La réponse est un oui retentissant.

31 septembre. — Gretchen et moi nous signons le contrat à Winnipeg. Mon premier hiver au Dominion débute donc par un mariage ! Allons, Monsieur Laplume, un bon mouvement ! Venez nous voir ou envoyez-moi un joli épithalame.

Vivent la France et le Canada ! Je suis l'homme le plus heureux de l'Amérique !





XI.

Vingt ans plus tard.

Monsieur Laplume est encore toujours bien portant et s'occupe exclusivement de ses chères antiquités. Il ne fait que cela dans la belle villa qu'il s'est fait construire à Saint-Maxime ; même quand il va en promenade, il est toujours à la découverte de nouveaux trésors. Sa maison est un vrai musée qu'il se plaît à faire voir à n'importe quel amateur qui se présente.

Son amitié pour Coquelicot, le Canadien, comme il l'appelle communément, n'est pas encore diminuée ; au contraire, ils s'écrivent bien souvent et se tiennent mutuellement au courant de tout ce qui leur arrive.

Donner ici toutes les lettres que ces deux amis se sont échangées serait chose fastidieuse. Nous croyons toutefois devoir reproduire une des dernières correspondances de notre intéressant colon, lettre qui répondra certainement au désir du lecteur. De plus nous donnons dans le courant de l'ouvrage la reproduction de plusieurs photographies que Monsieur Laplume a reçues de son ami, et qu'il a bien voulu mettre à notre disposition pour illustrer notre récit.

Voici donc les dernières communications d'Onésiphore Coquelicot; nous en avons vérifié l'exactitude et nous pouvons certifier que ses assertions ne sont point exagérées.

Winnipeg, 25 août 1910.

MON CHER MONSIEUR LAPLUME,

Voici le vingt-deuxième anniversaire de notre séparation !... Triste souvenir !... J'ai encore fraîchement à la mémoire les derniers mots que vous m'adressiez : *Au revoir, futur millionnaire !*

En effet, millionnaire, je le suis devenu et cela sans trop de peine; car ici le fermier amasse la fortune tout en s'amusant; mes arbres fruitiers valent à eux seuls une rente annuelle de vingt-cinq mille francs au moins. Le bétail rapporte encore davantage. La chasse, tout en amusant, procure d'énormes bénéfices.

Depuis quelque temps déjà je songe à réaliser aussi la première partie de vos dernières paroles : *Au revoir !*

Comme je n'ai qu'un enfant et que, heureusement, mon Jérôme est un fils très intelligent et de bonne conduite, j'ai résolu de me retirer des affaires et de les lui céder. Je ne veux pas qu'il passe son temps dans l'oisiveté; qu'il travaille encore une vingtaine d'années, et il sera plus riche que le plus gros millionnaire de Saint-Maxime.



UN CHEVAL A PATINS.

Bientôt il aura vingt-et-un ans, et j'ai la conviction qu'avec le personnel dévoué qu'il a à sa disposition, je pourrai lui abandonner en toute confiance le gouvernail, que j'ai tenu si longtemps uniquement pour lui.

D'ailleurs je viens de faire l'acquisition d'une grande et belle maison avec écurie et remises ; car je veux mener un petit train au centre de Winnipeg, où j'espère passer le reste de mes jours. Comme la

distance n'est pas grande, je pourrai me rendre journellement à la ferme.

Vous voyez qu'il est bon d'avoir un oncle en Amérique, n'est-ce pas?

Vous comprenez déjà, mon cher Monsieur Laplume, qu'alors il me sera facile de réaliser votre *au revoir*. Voici comment : au mois d'avril prochain, Gretchen et moi, nous ferons la traversée de l'Océan pour passer l'été à Saint-Maxime. Je veux revoir ma belle France; je veux embrasser encore mon cher ami Laplume, je veux vivre quelque temps au milieu de mes anciennes connaissances et je veux surtout que ma chère Gretchen connaisse l'homme qui a guidé mes pas vers ce beau pays, où j'ai trouvé le bonheur et la fortune.

Je veux dire aux pauvres cultivateurs de Saint-Maxime qu'ici au Canada il y a des mines d'or, qui n'attendent que des hommes de bonne volonté pour puiser dans leurs trésors. S'ils voulaient me croire, ils ne perdraient pas un temps précieux à gratter la terre pour une croûte de pain. On peut acheter ici des exploitations agricoles à des prix très peu élevés ; ce sont des occasions superbes pour des cultivateurs qui ont un petit capital et possèdent des connaissances scientifiques.

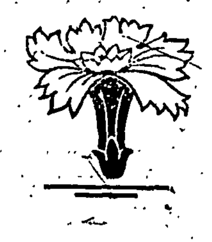
Et maintenant, mon cher Ami, veuillez ne pas perdre de vue que je désire louer des appartements meublés pour les mois de mai, juin et juillet prochains, et cela aussi près que possible de votre villa. Le prix m'importe peu, pourvu que nous ayons le confortable.

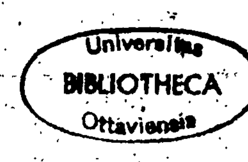
Je tiens encore à vous dire qu'à l'occasion de ma visite je veux vous offrir quelque chose, que certainement vous ne refuserez pas : trois grands coffres remplis d'antiquités, que j'ai trouvées dans mes terres ou que j'ai reçues chez des connaissances ; il y a toutes sortes de choses : un vrai bazar de vieilleries ! — Ne vous fâchez pas, s'il vous plaît !

Bien des choses aimables de Gretchen et de mon Jérôme, et cordialement une poignée de mains de

votre très attaché,

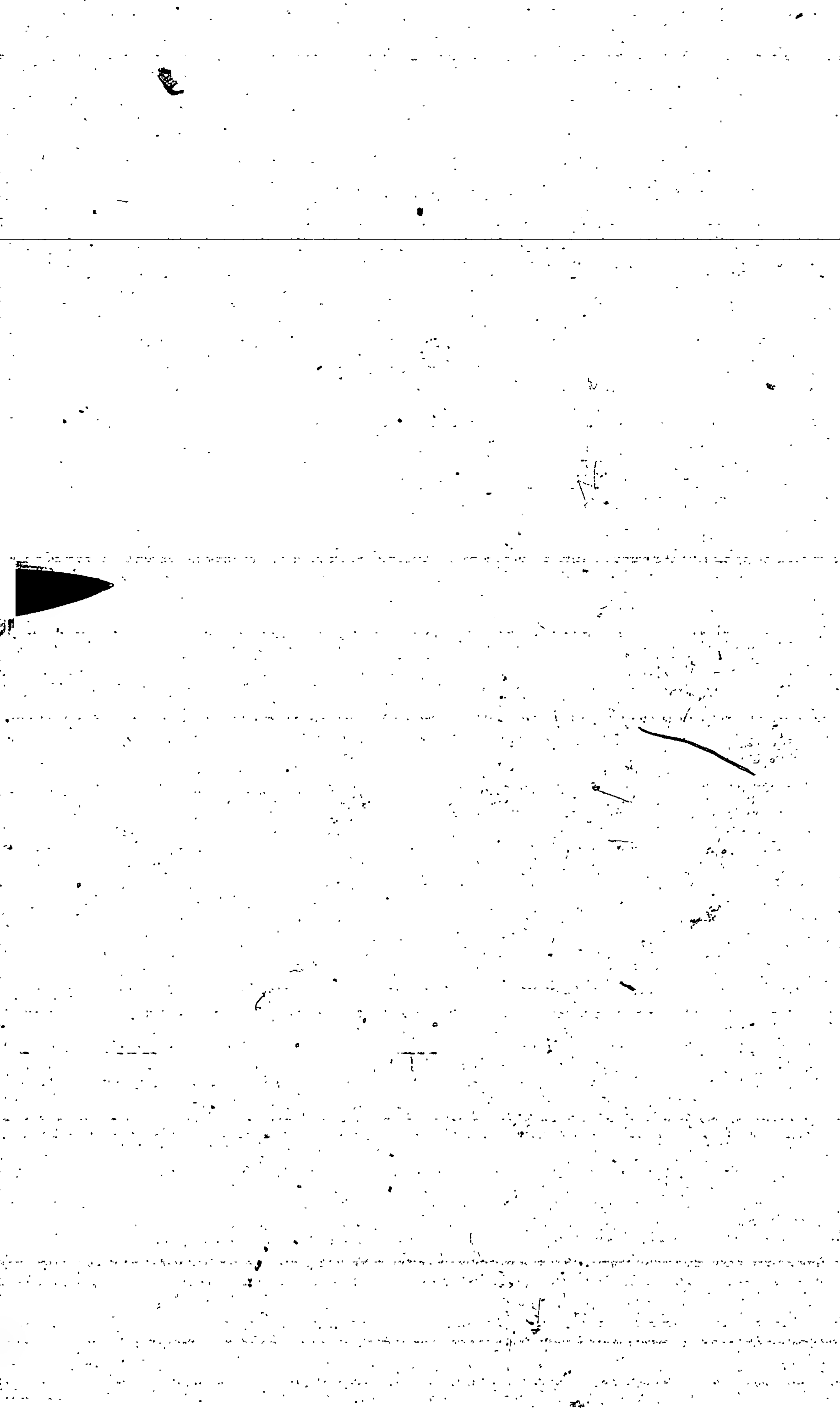
ONÉSIPHORE.

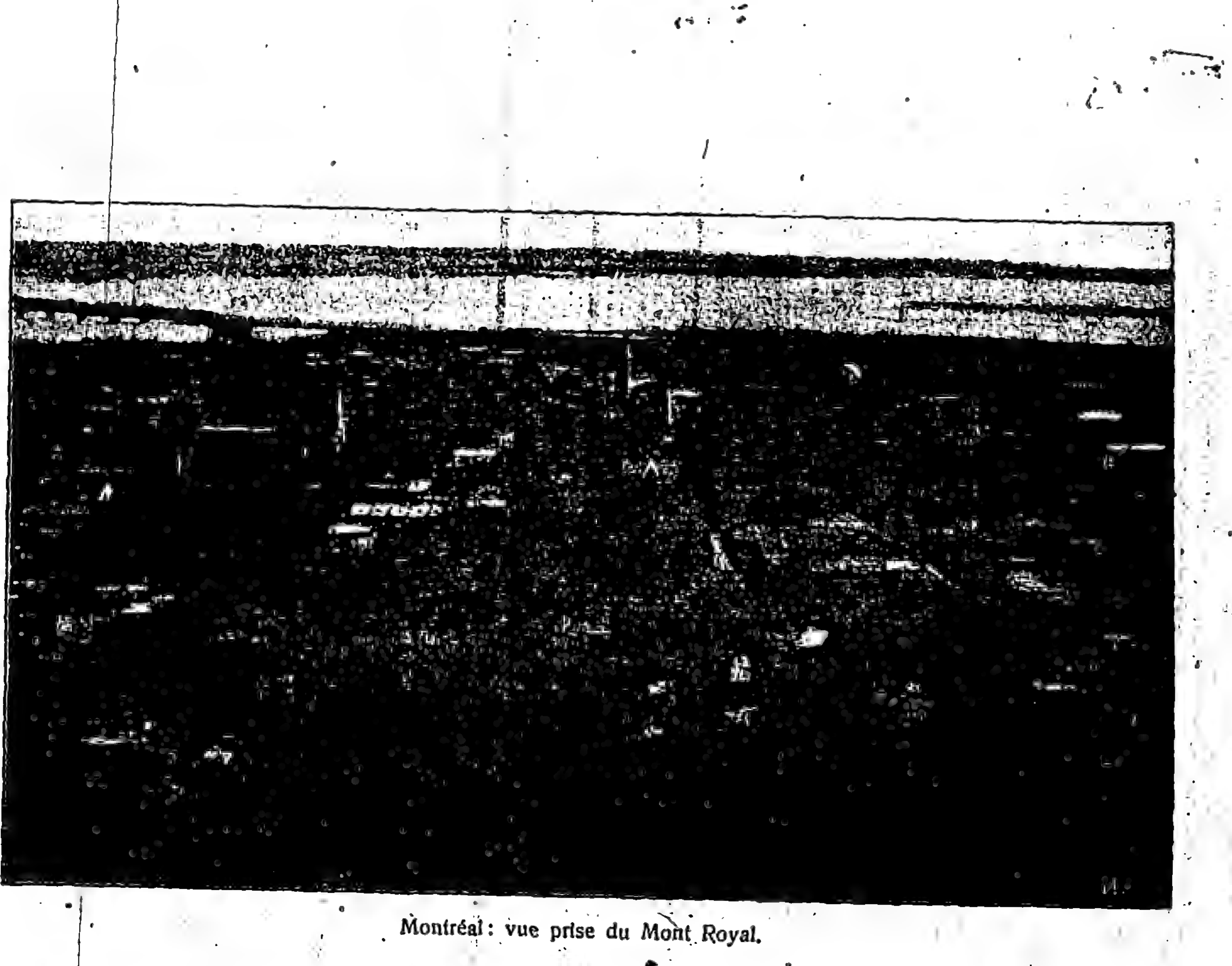




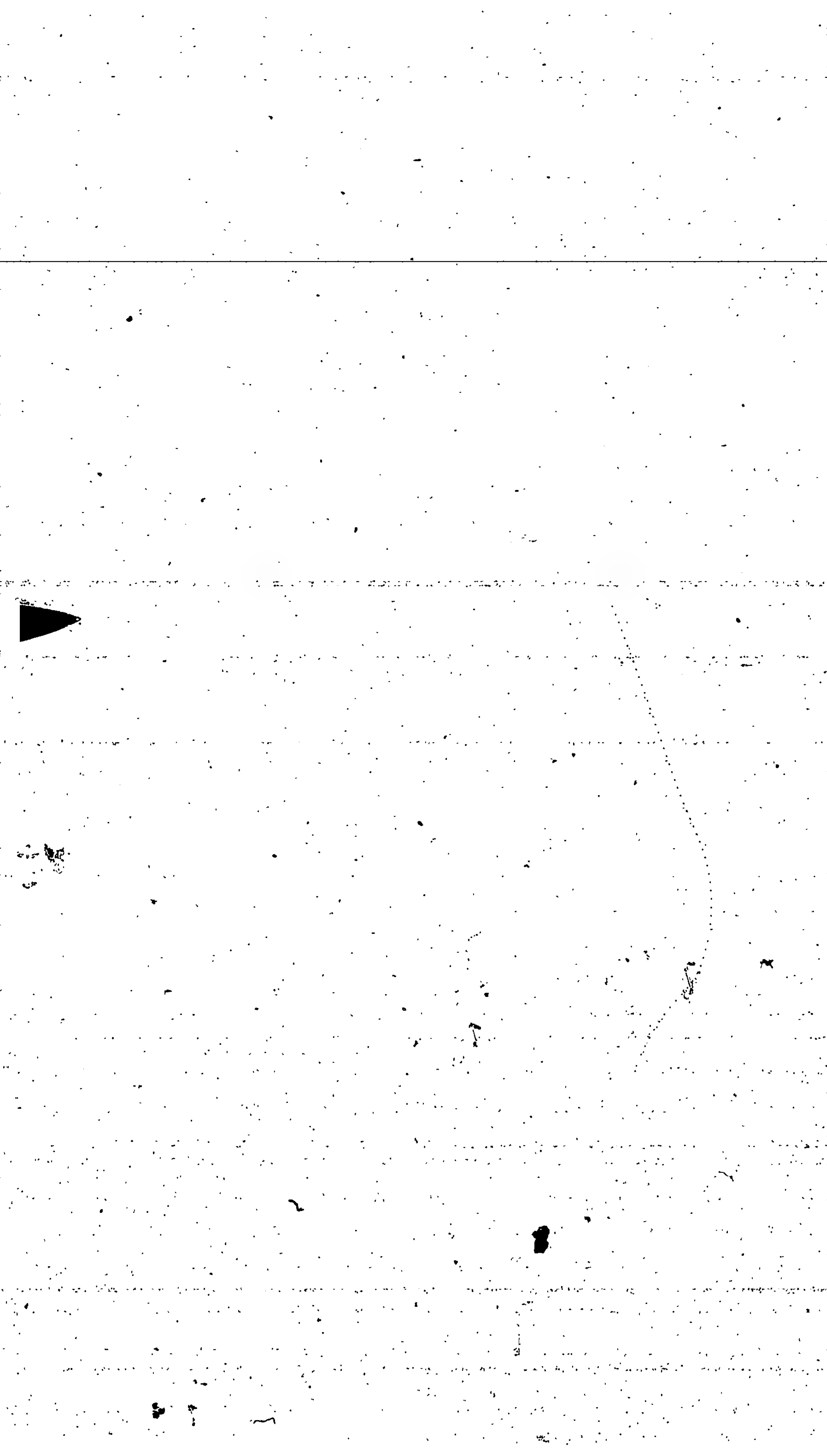


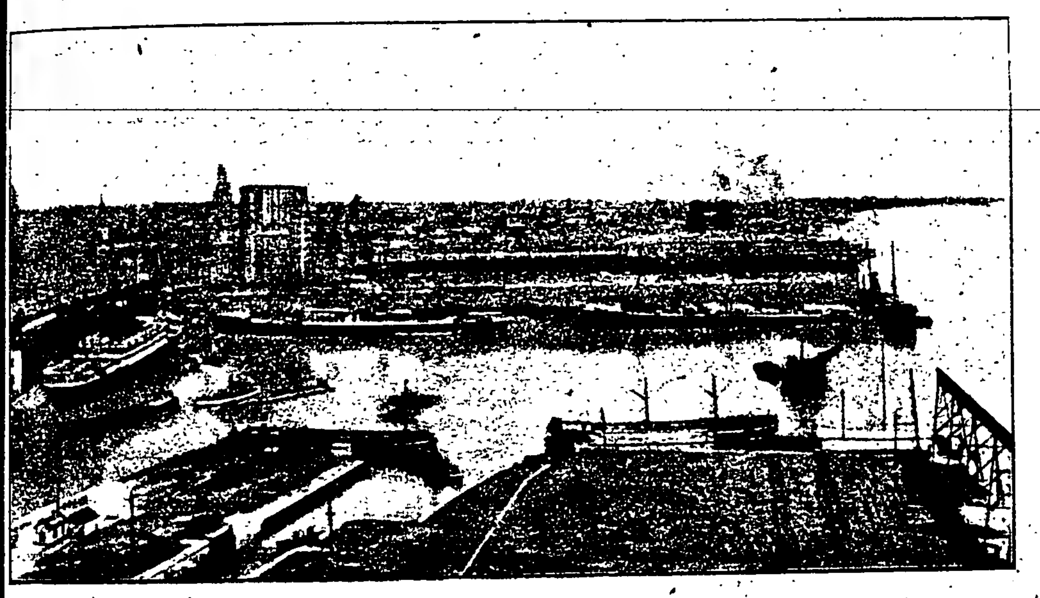
Halifax, capitale de la province de la Nouvelle Ecosse.





Montréal : vue prise du Mont Royal.

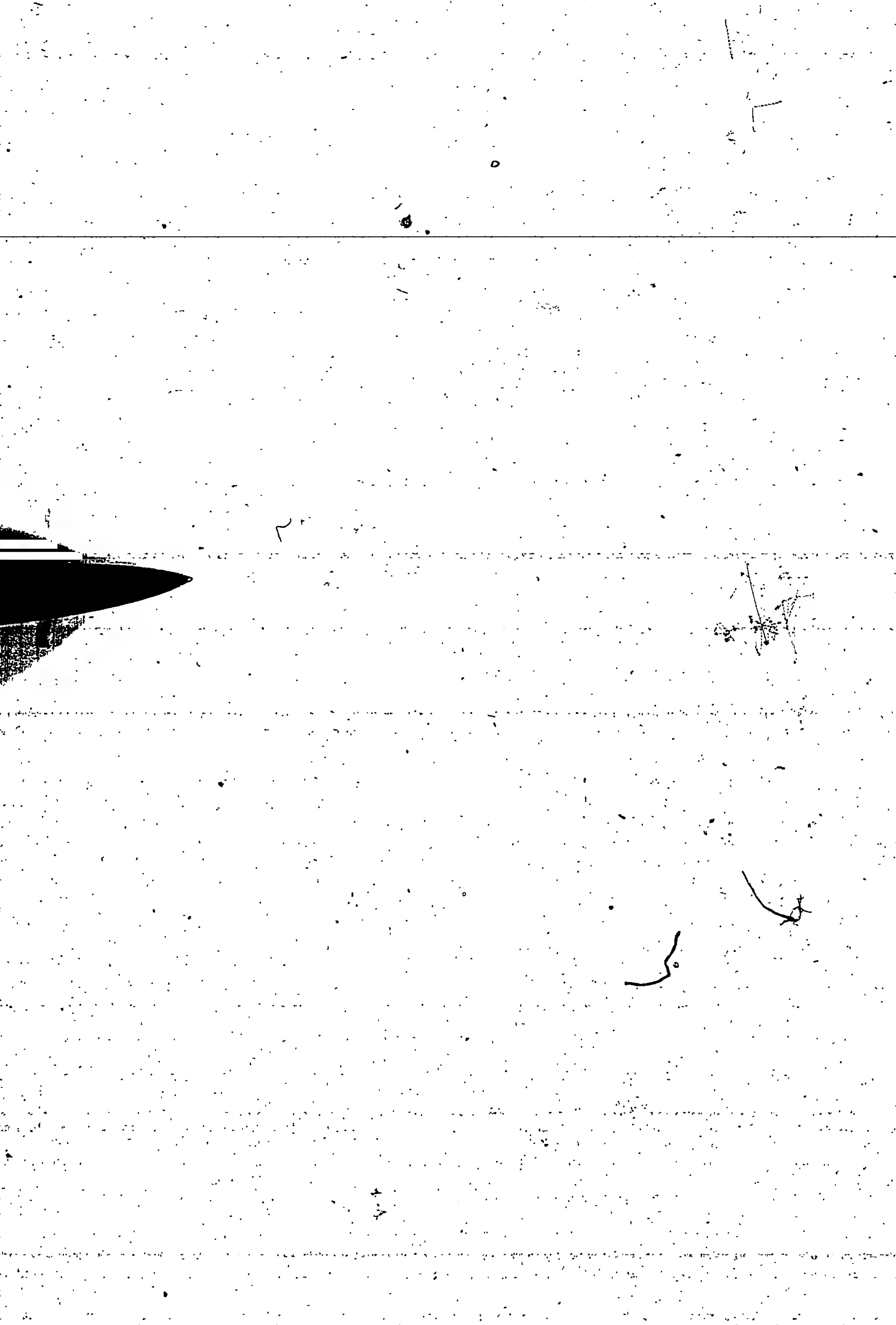




Port de Montréal.

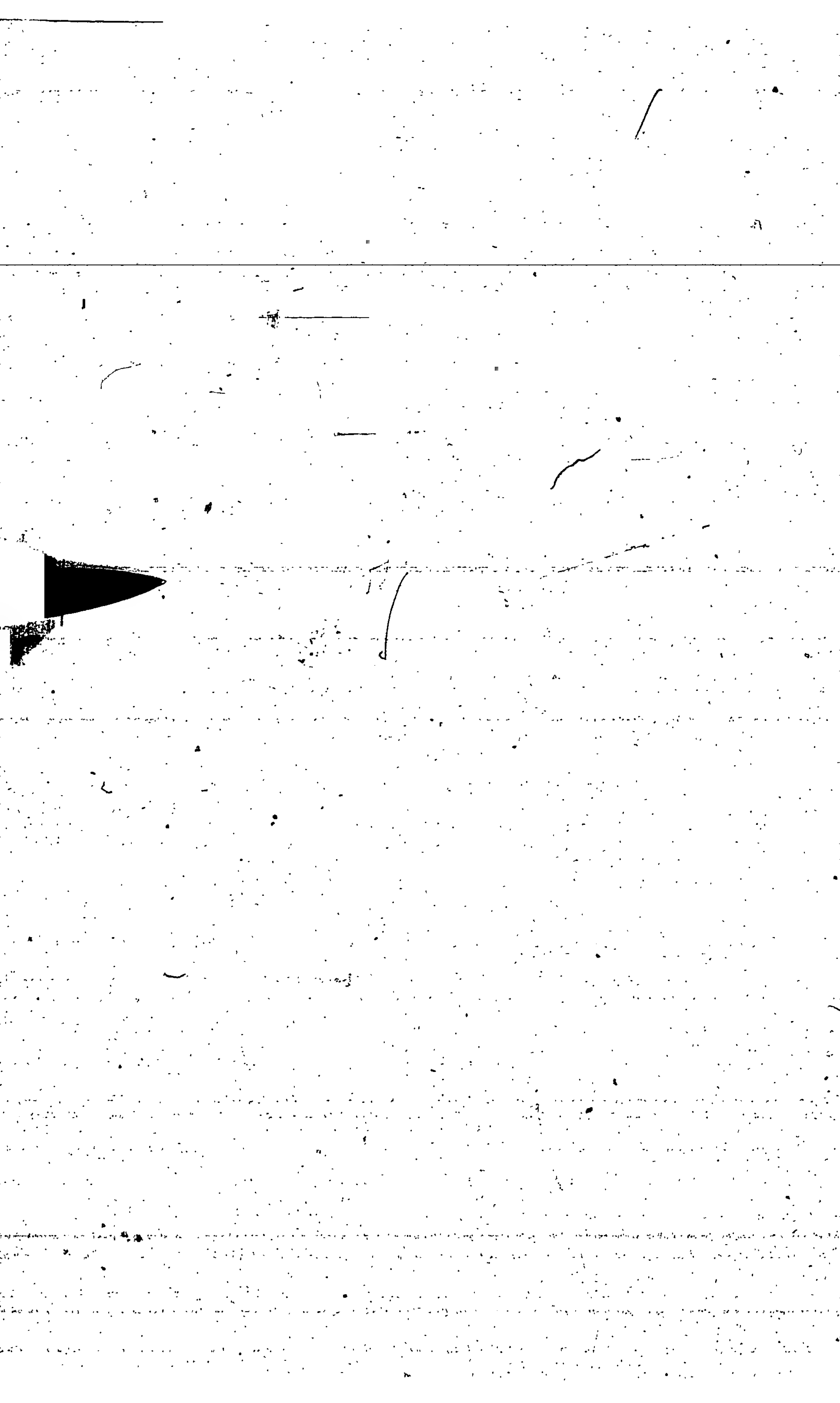


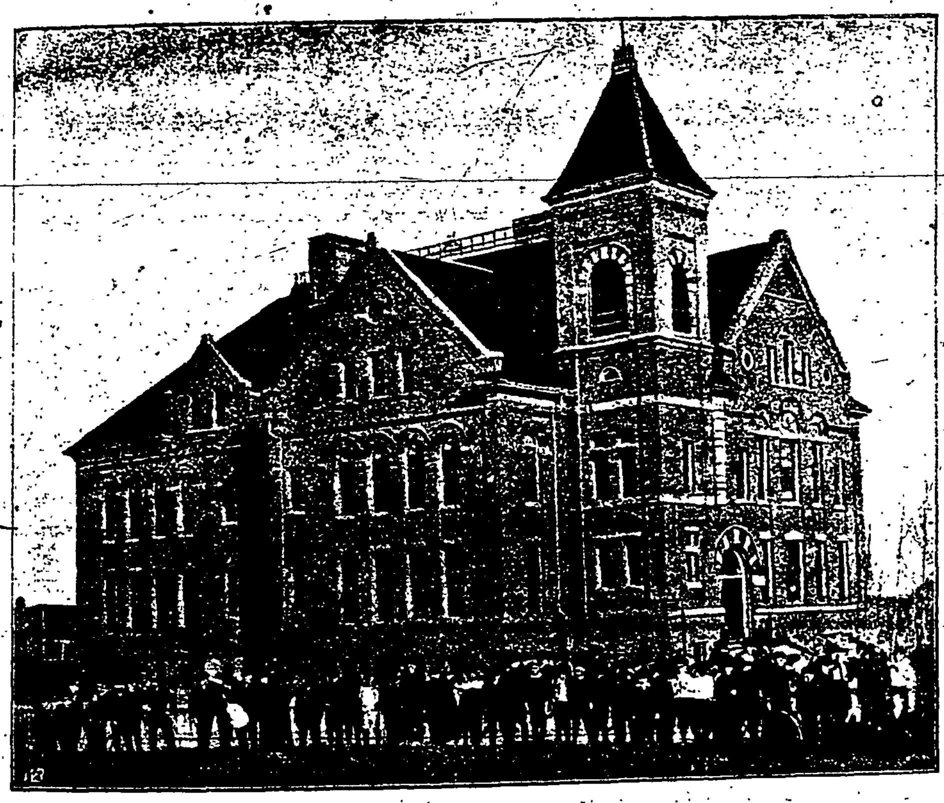
Gare Viger à Montréal.



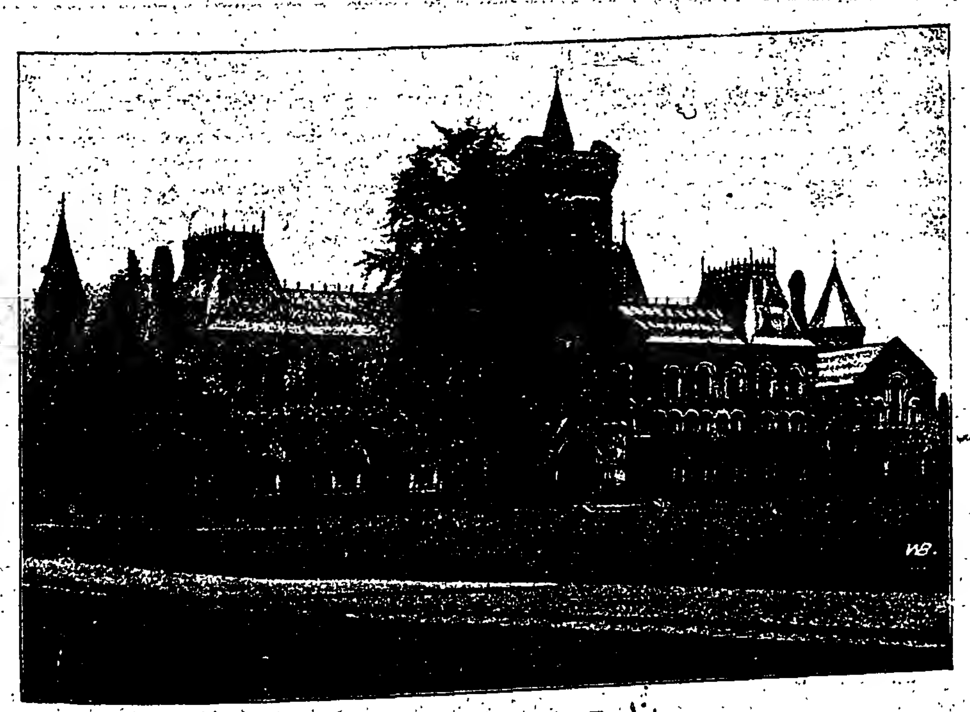


Ville de Toronto, capitale de la province d'Ontario.

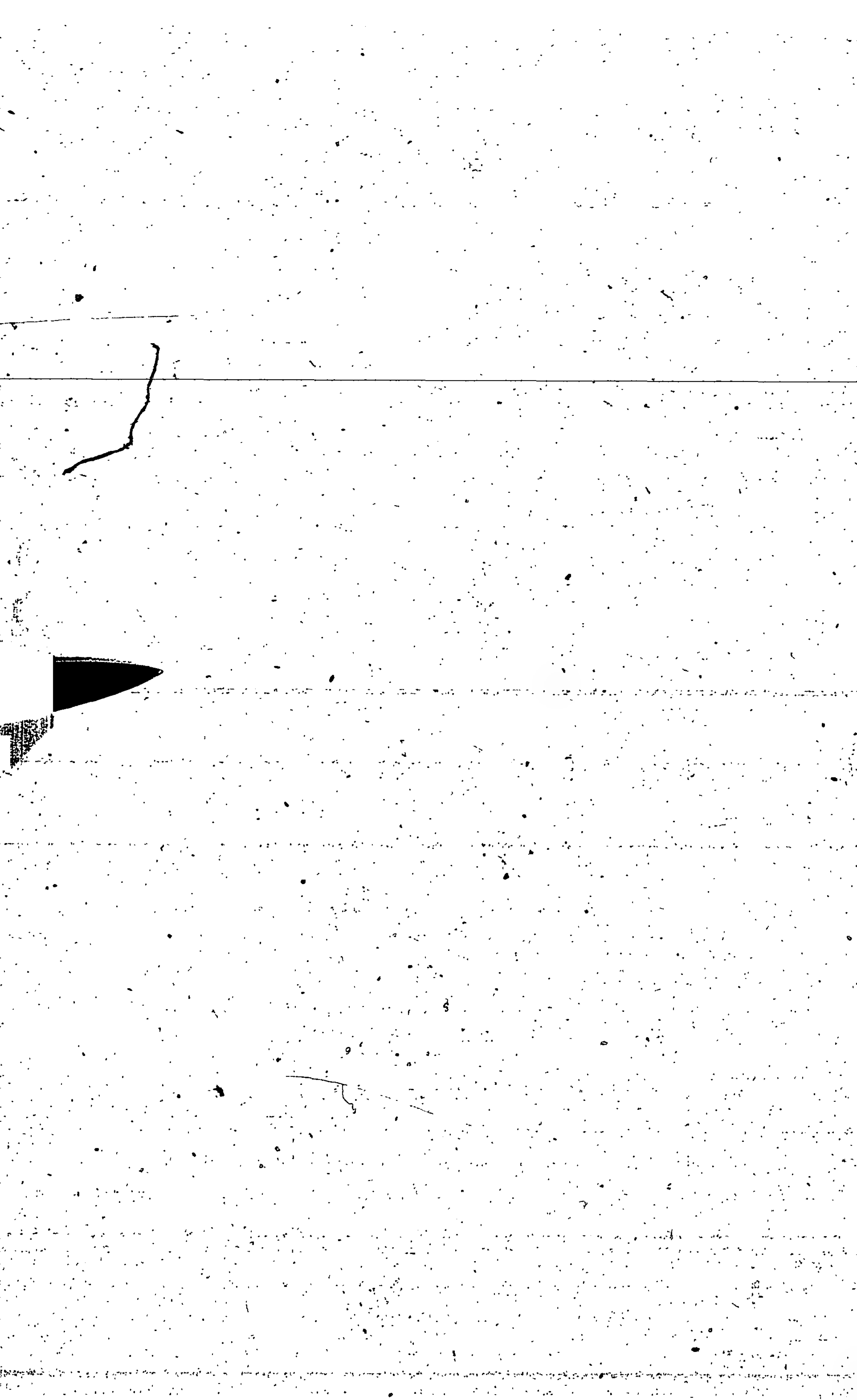




École primaire à Edmonton (Alberta).

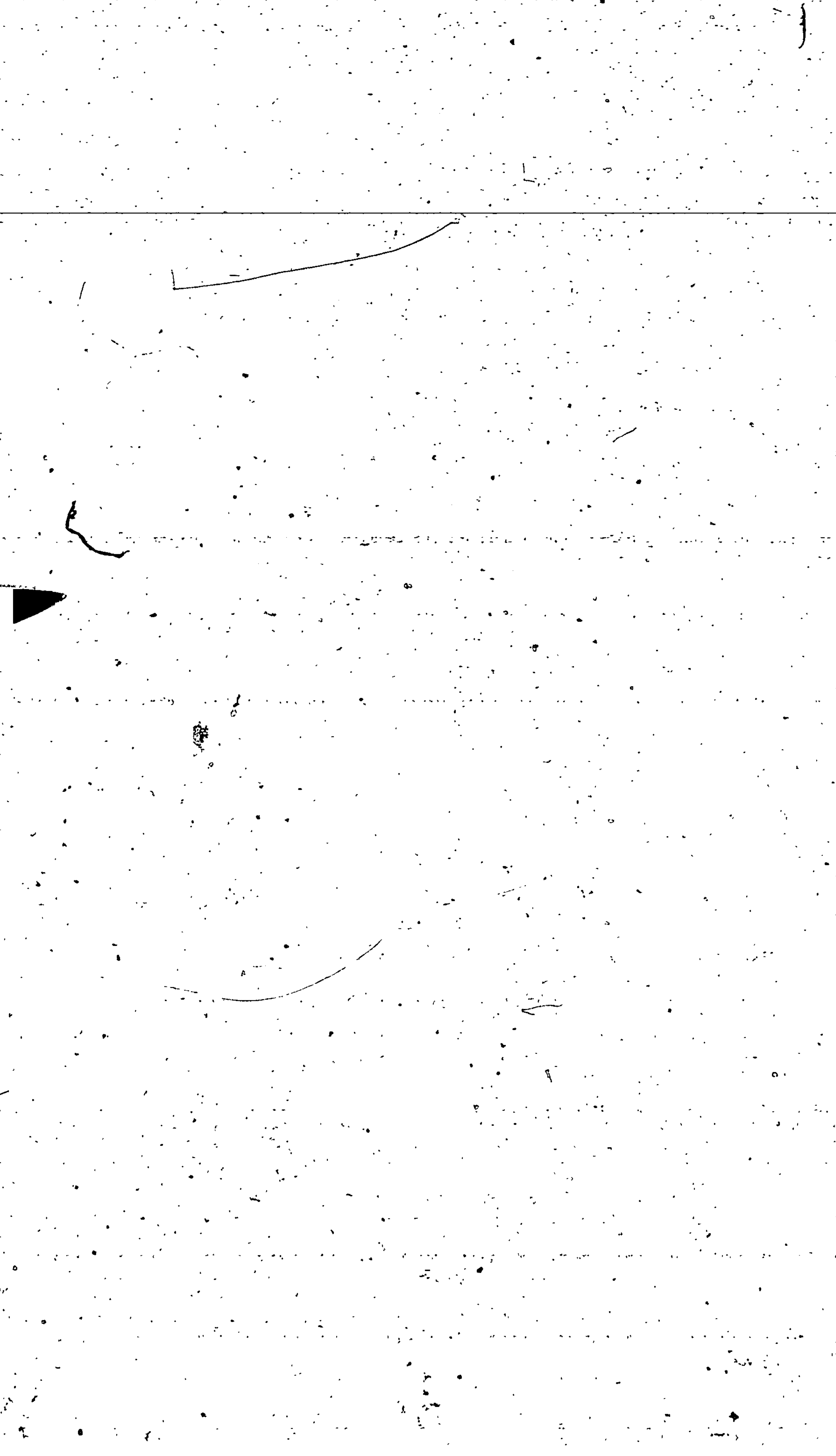


Collège de l'Université à Toronto.



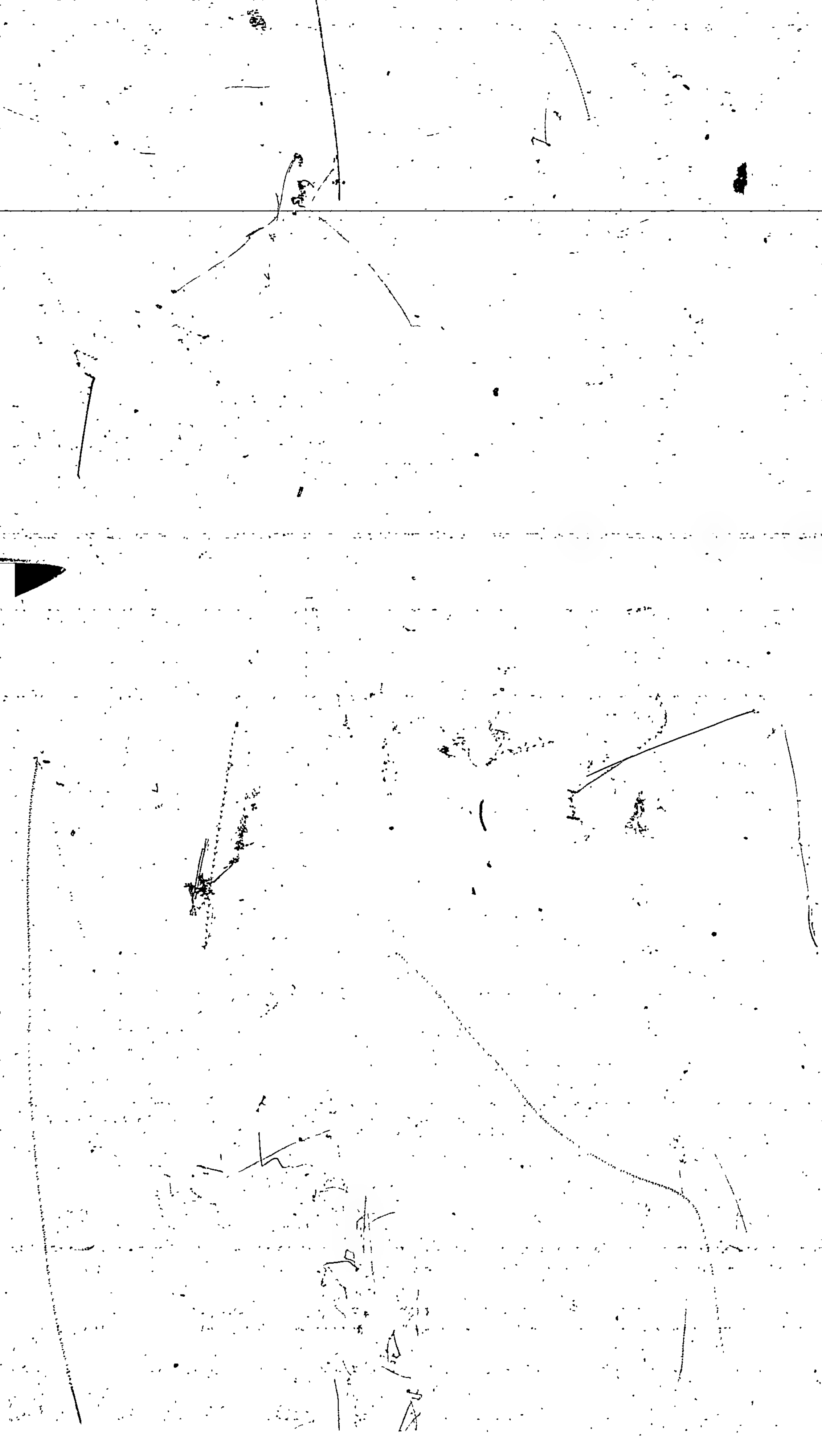


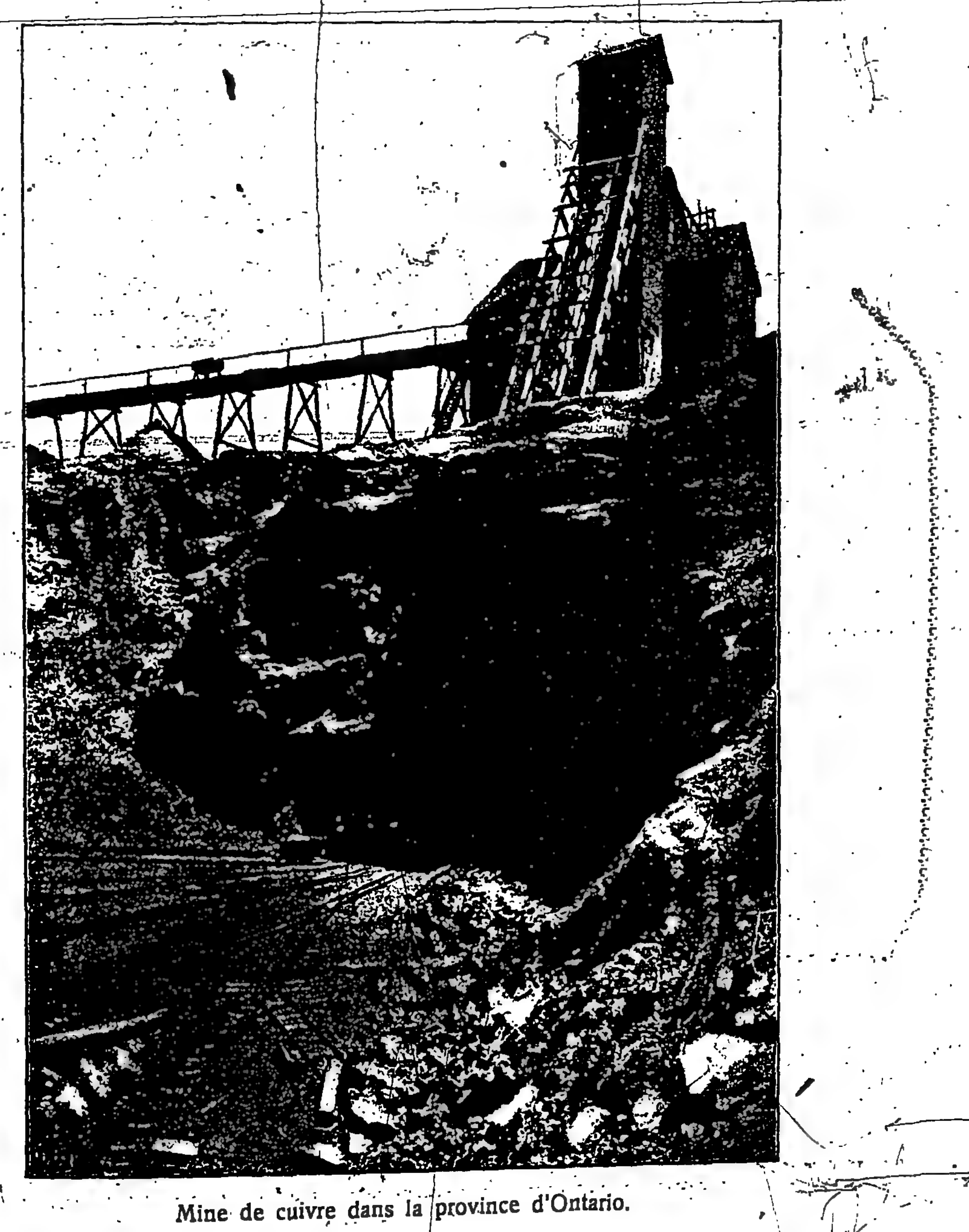
Extrémité ouest des cataractes du Niagara.



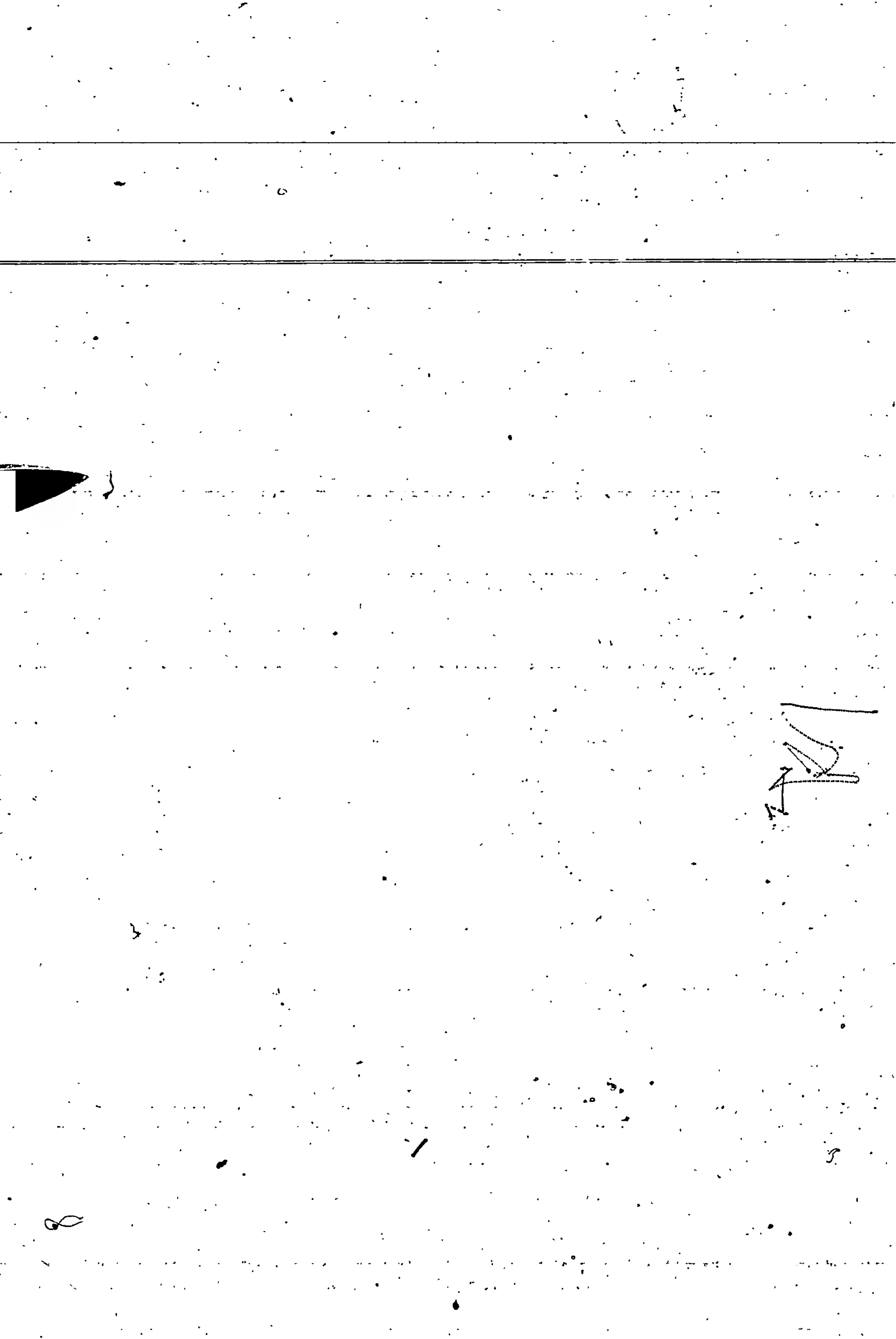


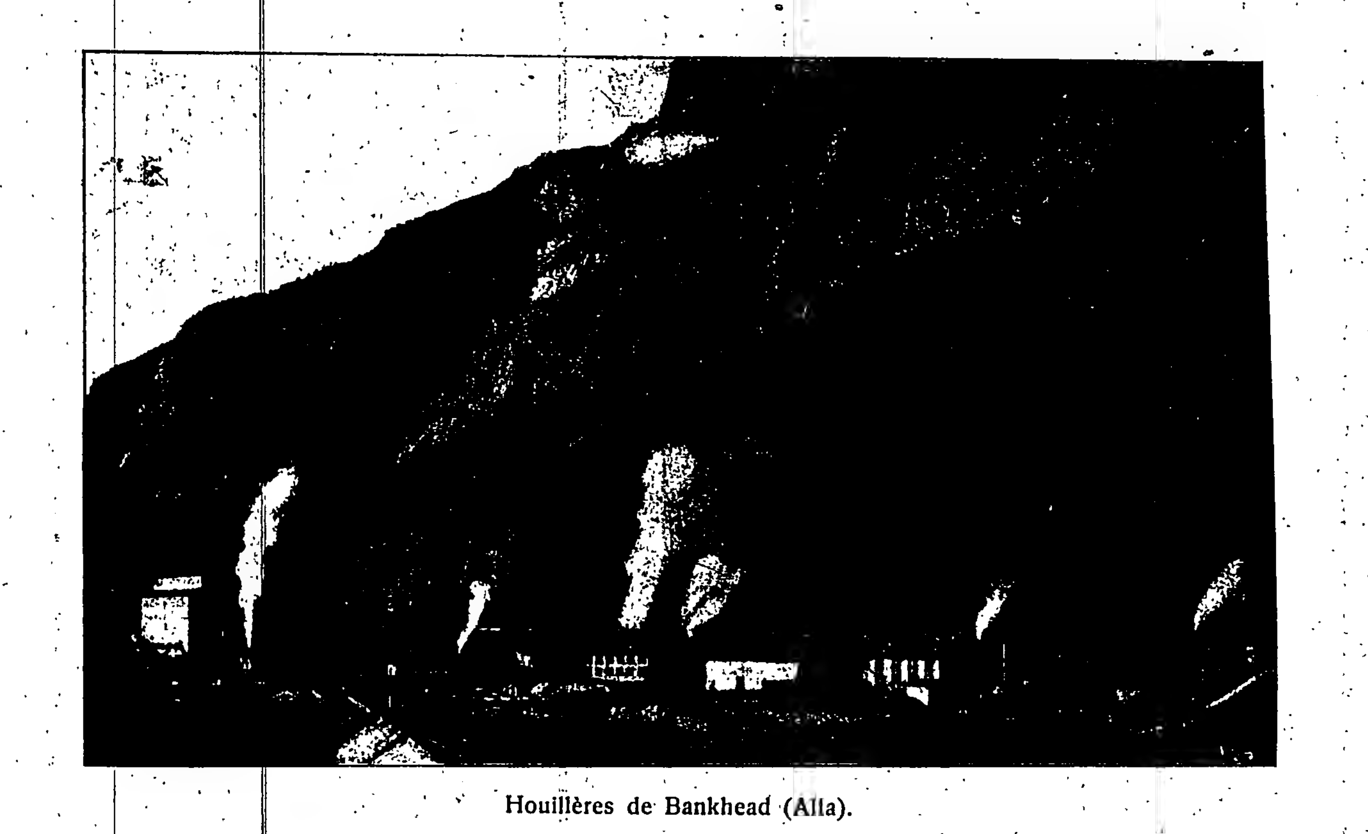
Champs aurifères d'Atlin (Colombie Anglaise).



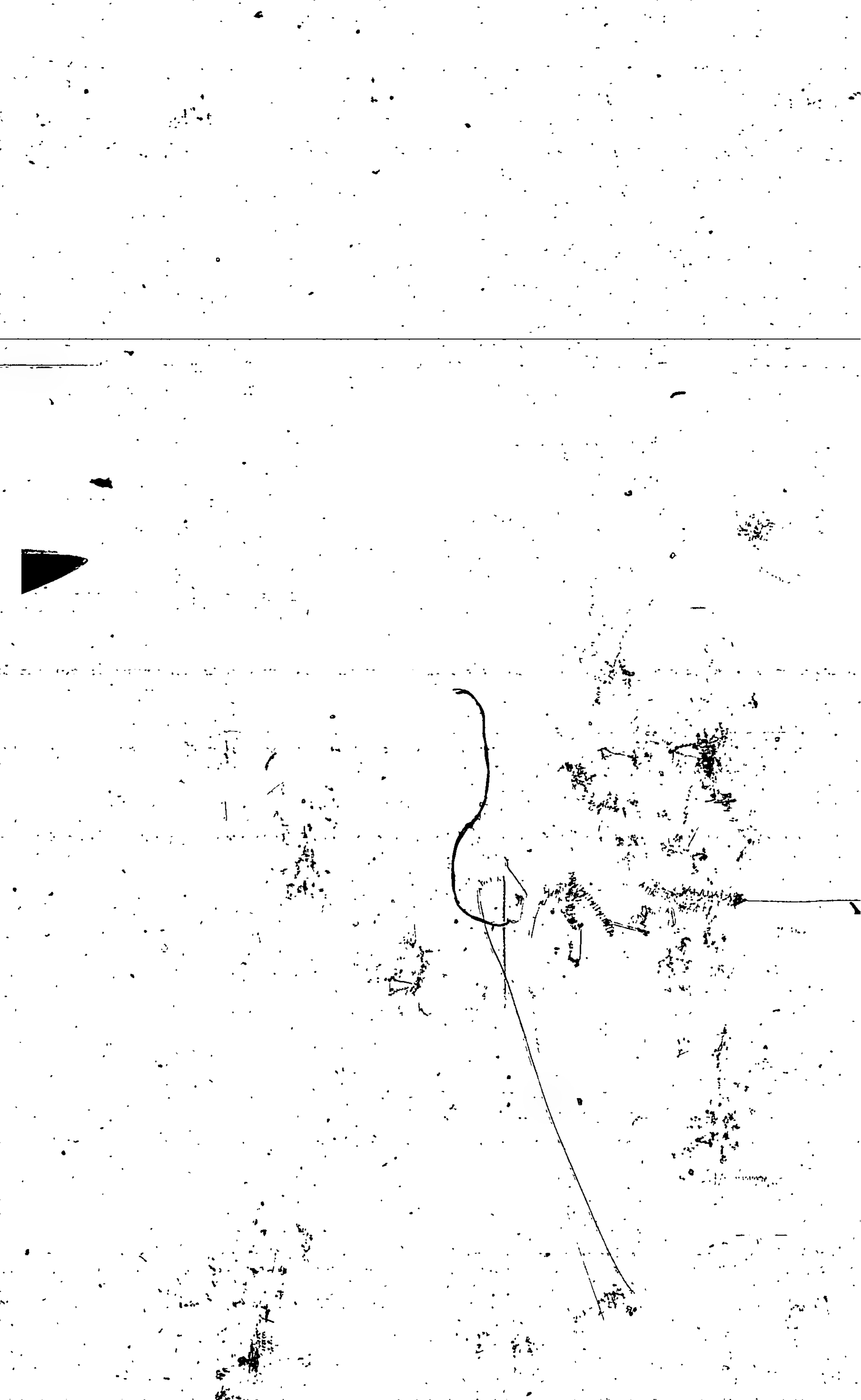


Mine de cuivre dans la province d'Ontario.



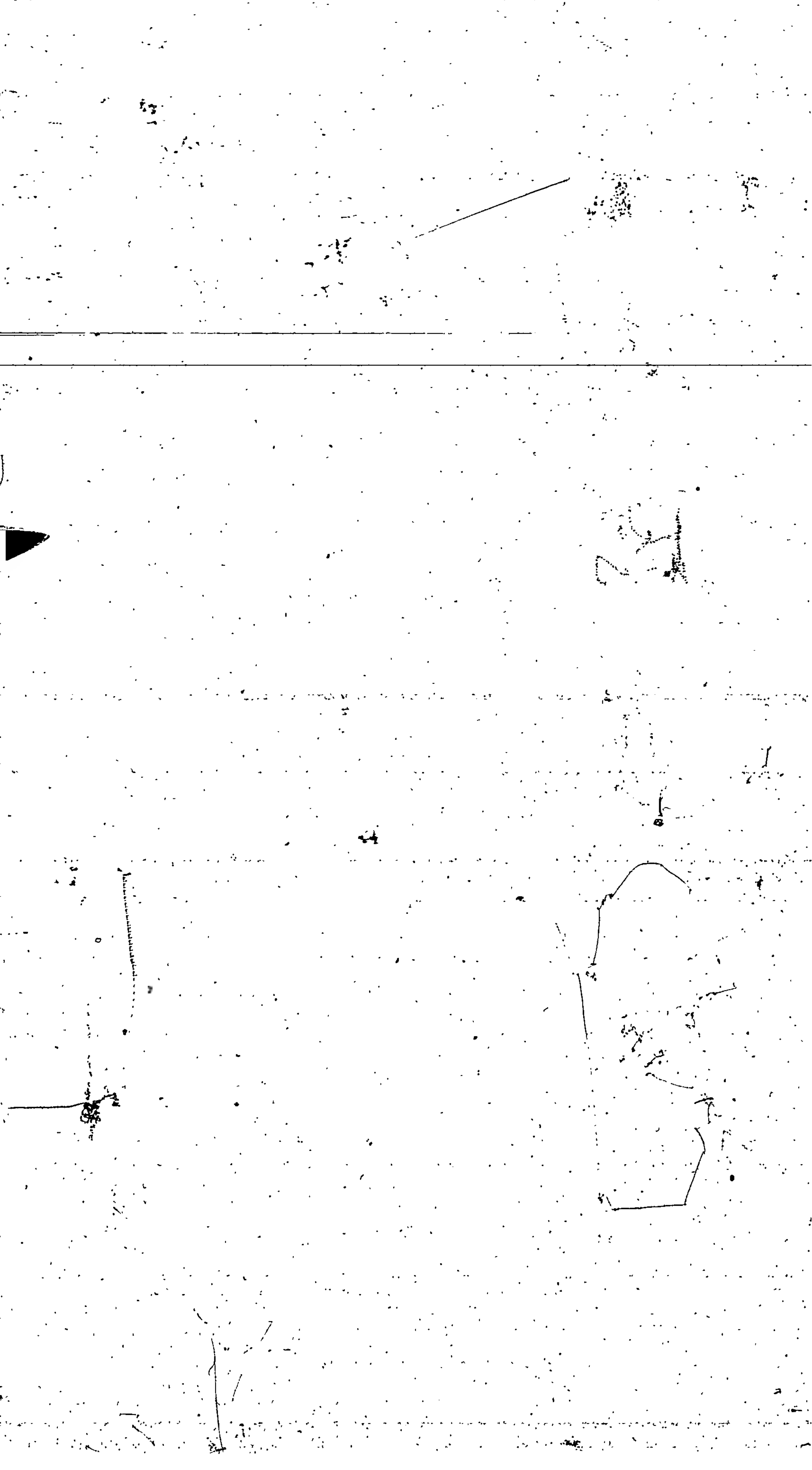


Houillères de Bankhead (Alta).



Carrière dans les calcaires du Niagara.



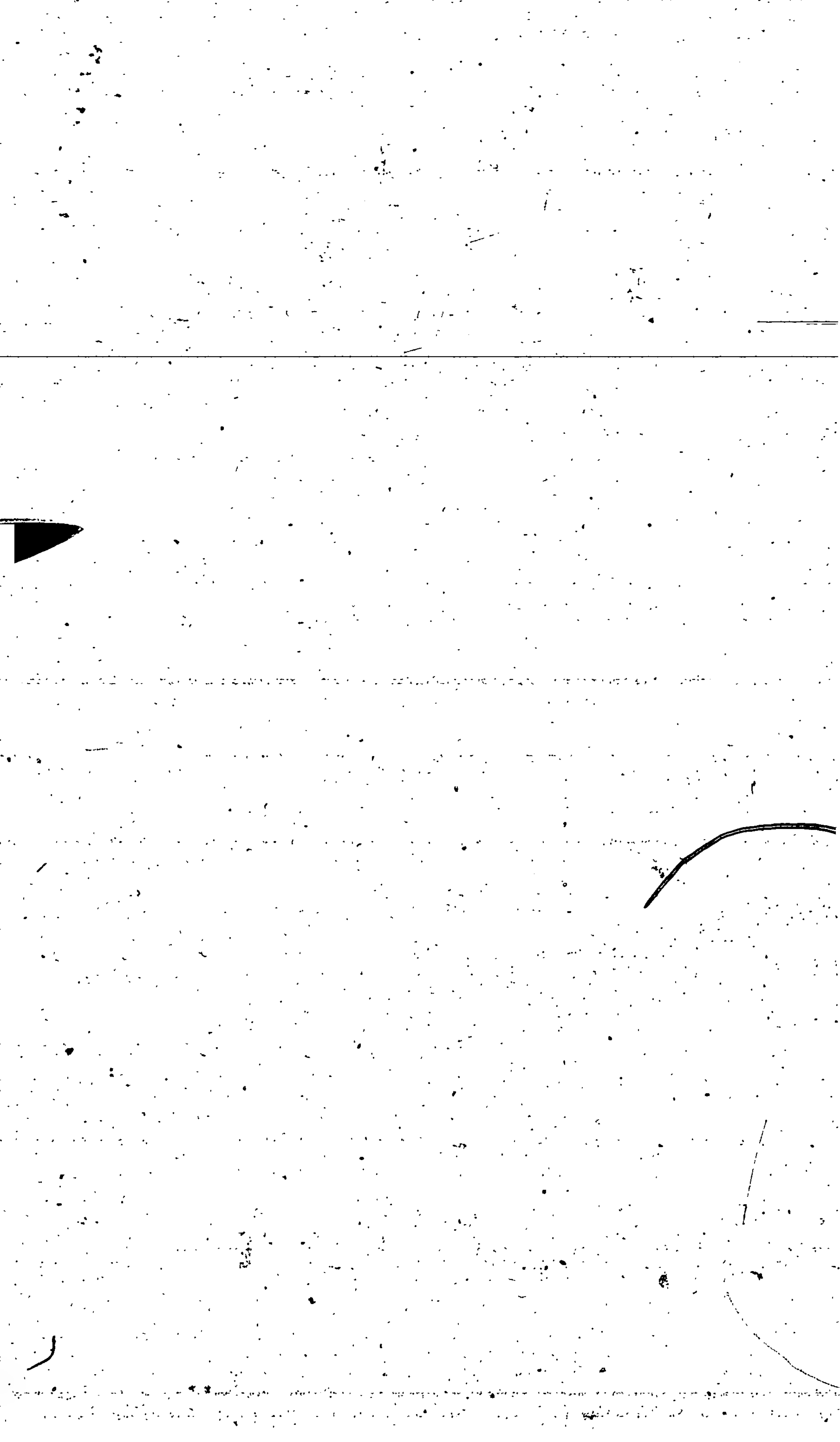


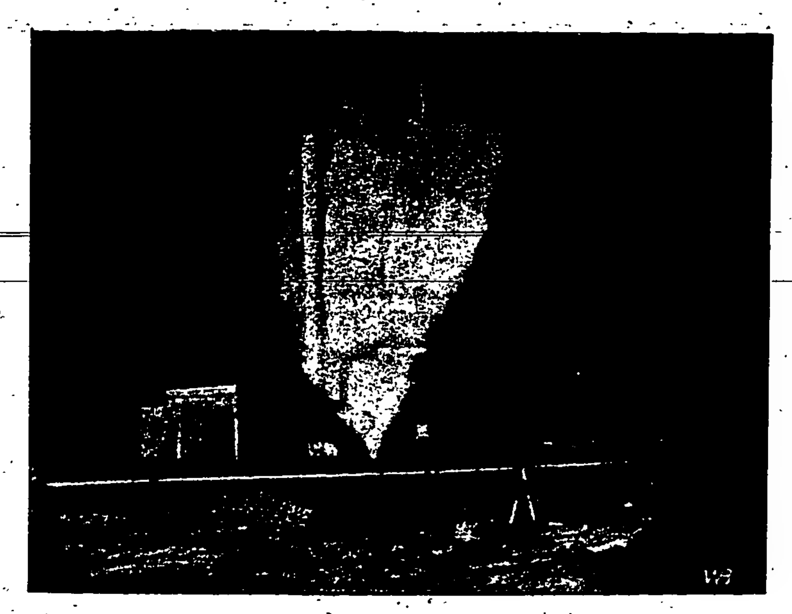


Mine d'amiante au Canada.

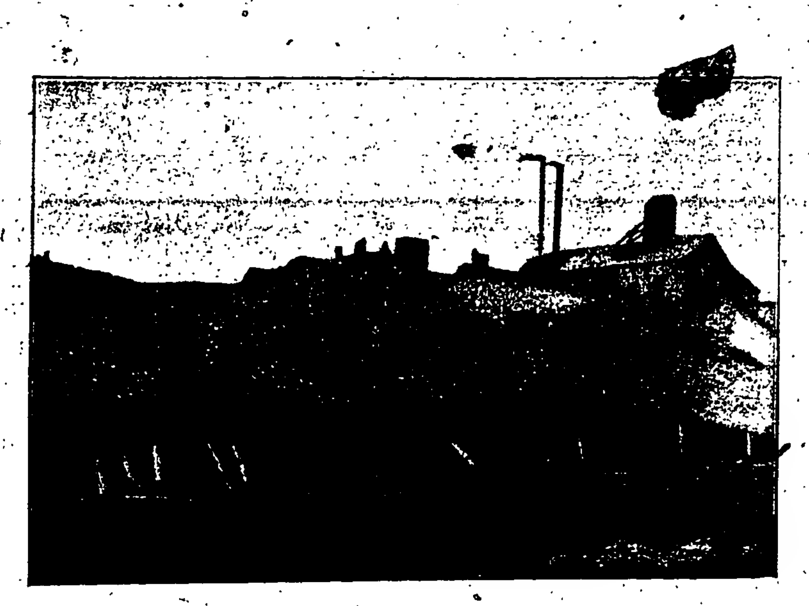


Fours à coke.

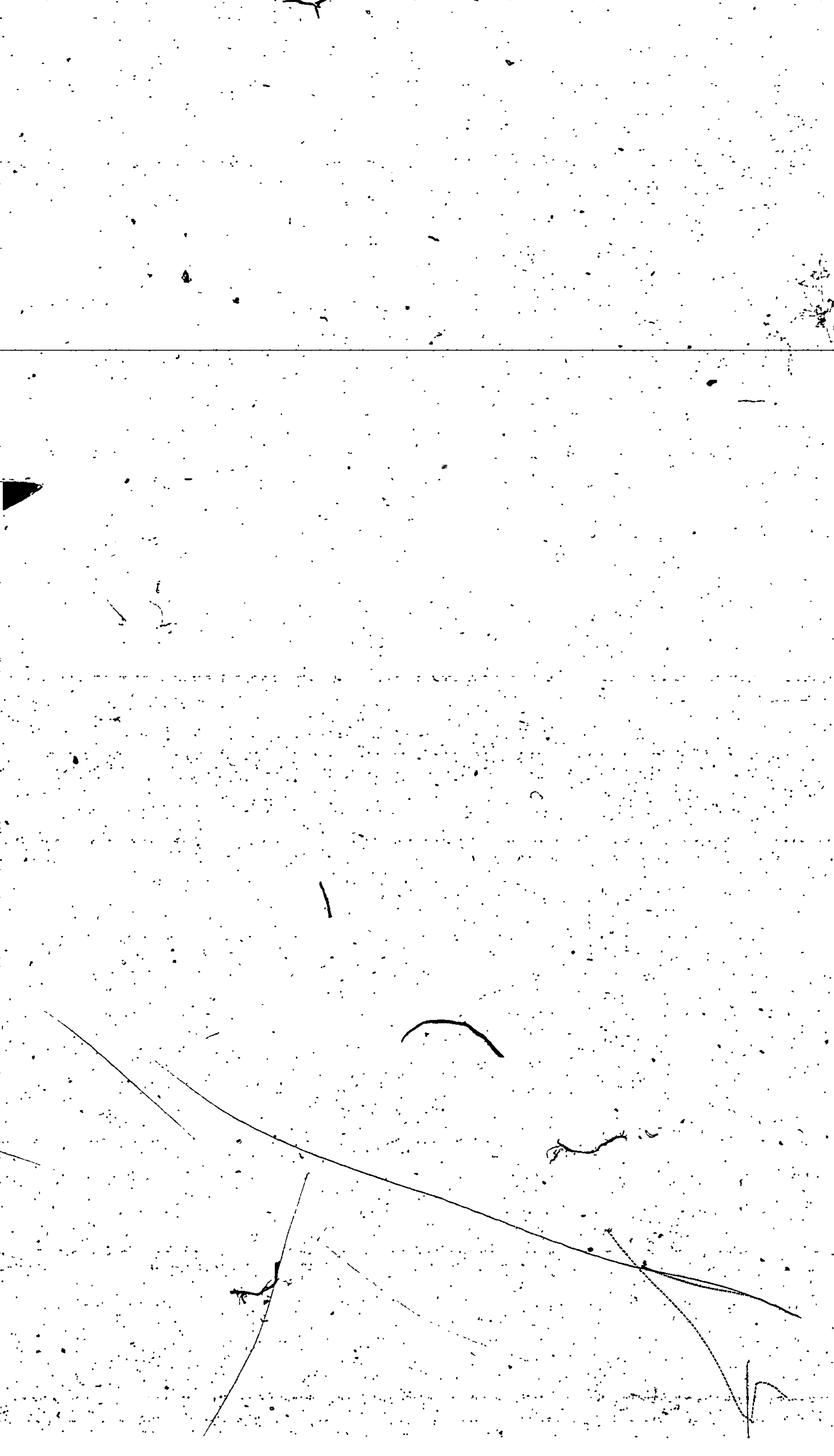


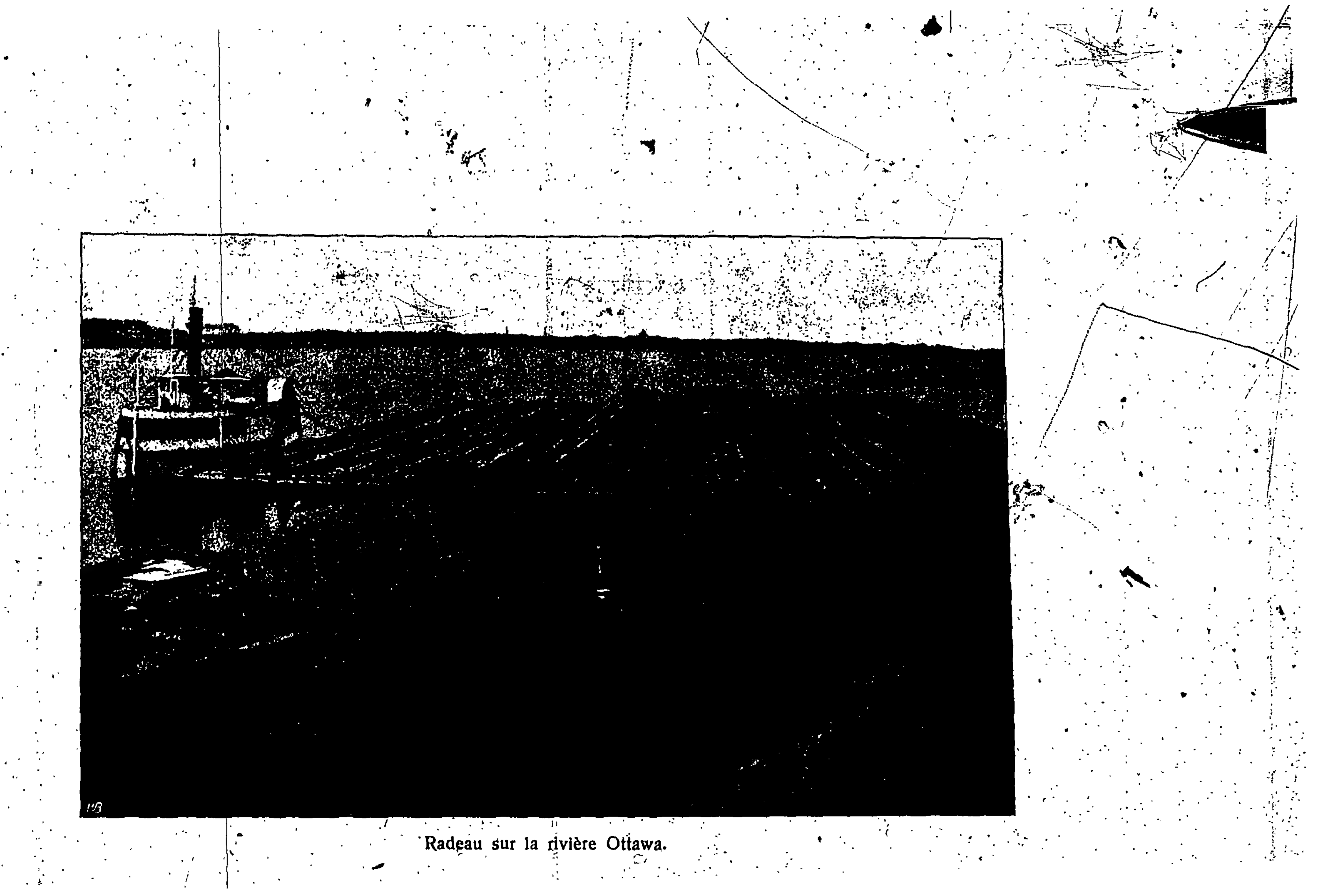


Puits de gaz naturel, au Canada.

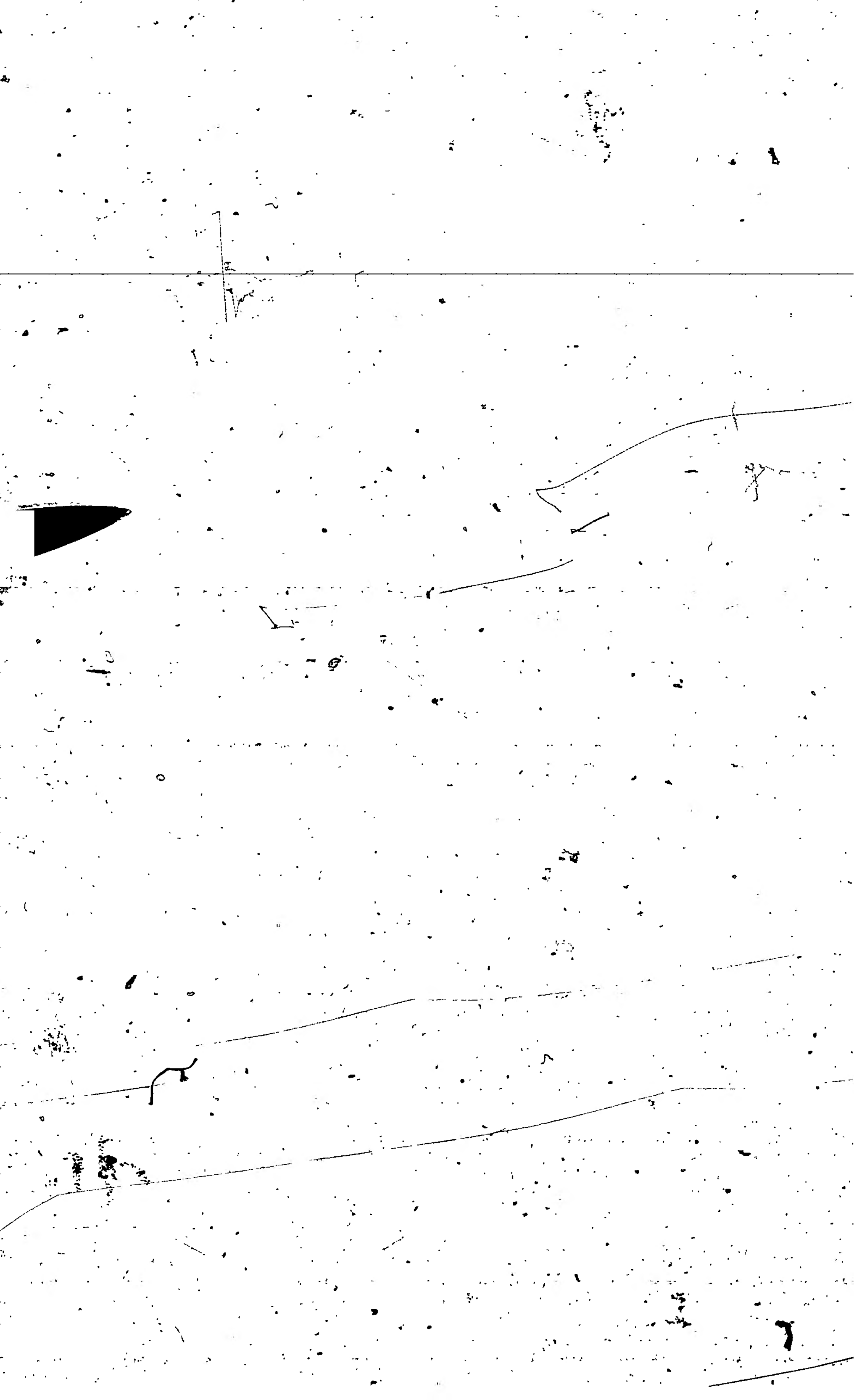


Mine de cobalt, au Canada.





Radeau sur la rivière Ottawa.





Chute de Montmorency en hiver.

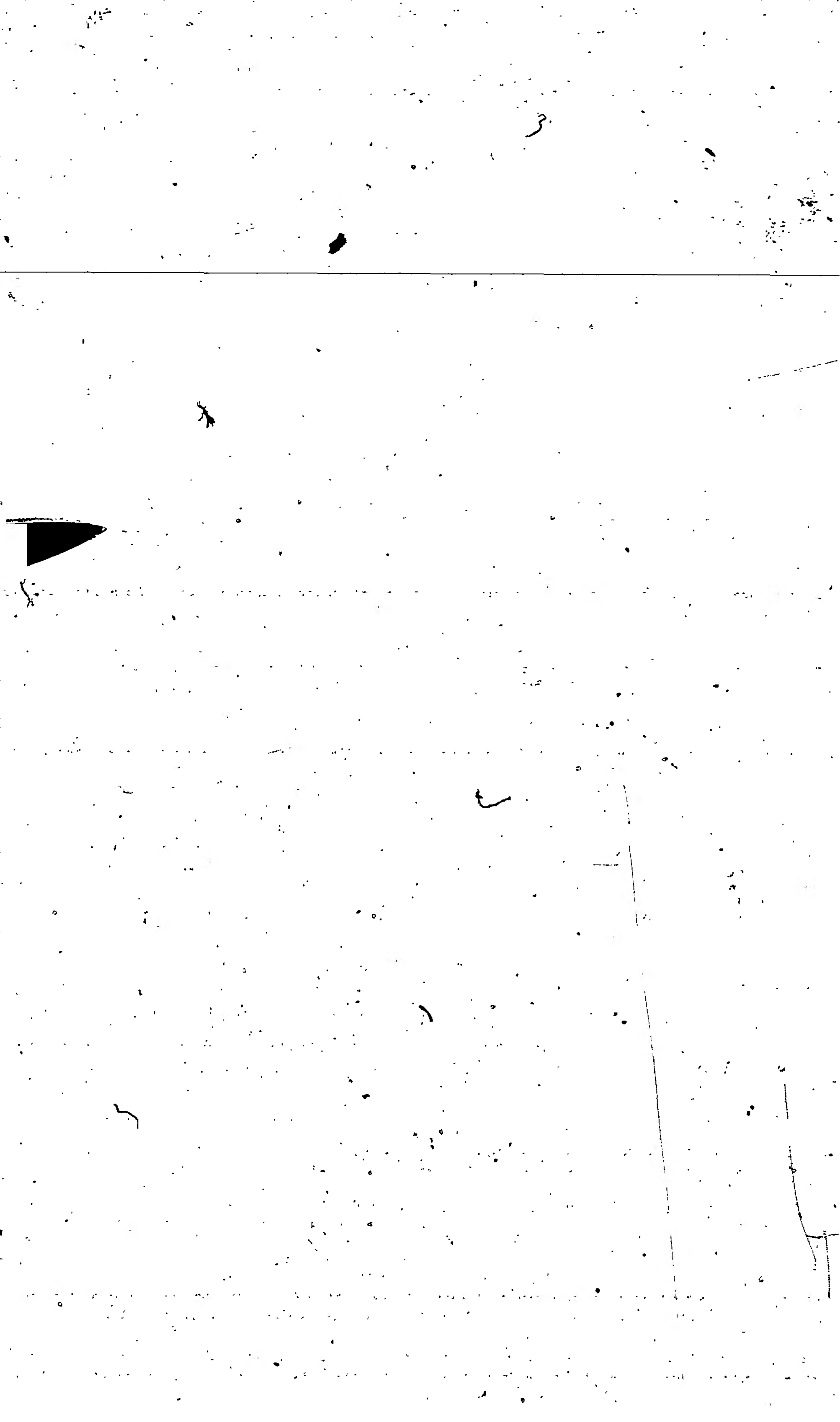


Table des Matières.